

Social Science-

BF

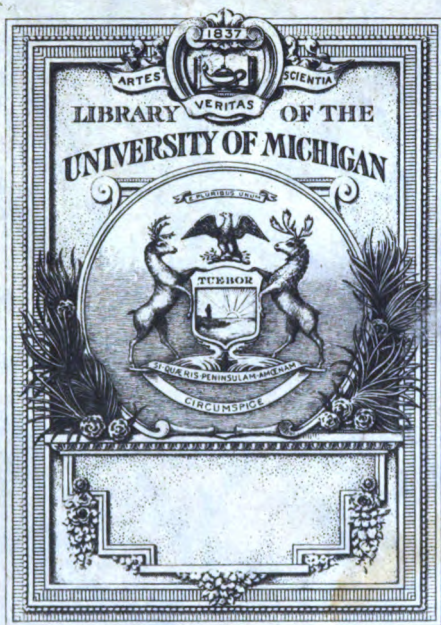
173

.B654



A 3 9015 00391 811 0

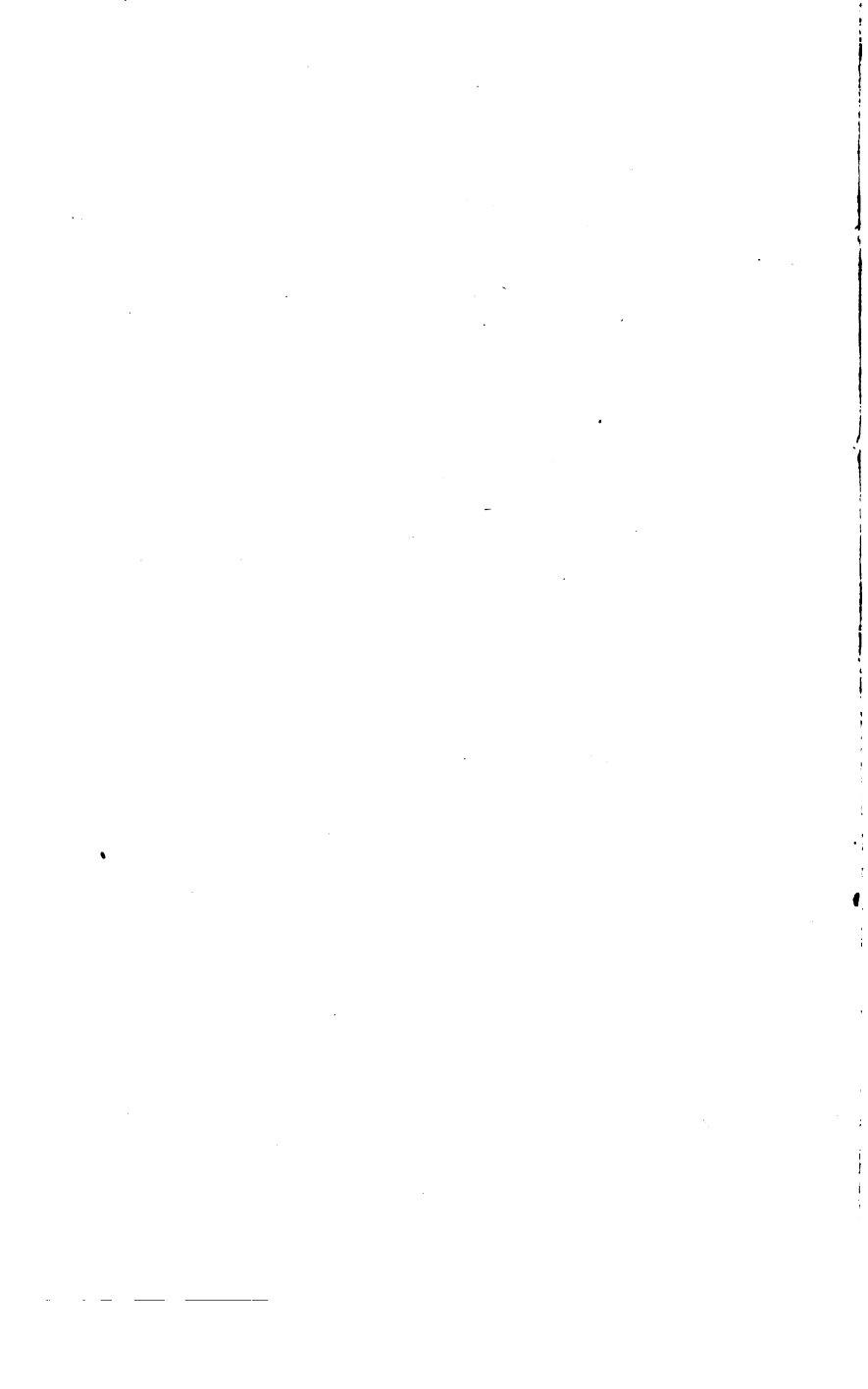
University of Michigan - BUHR



8





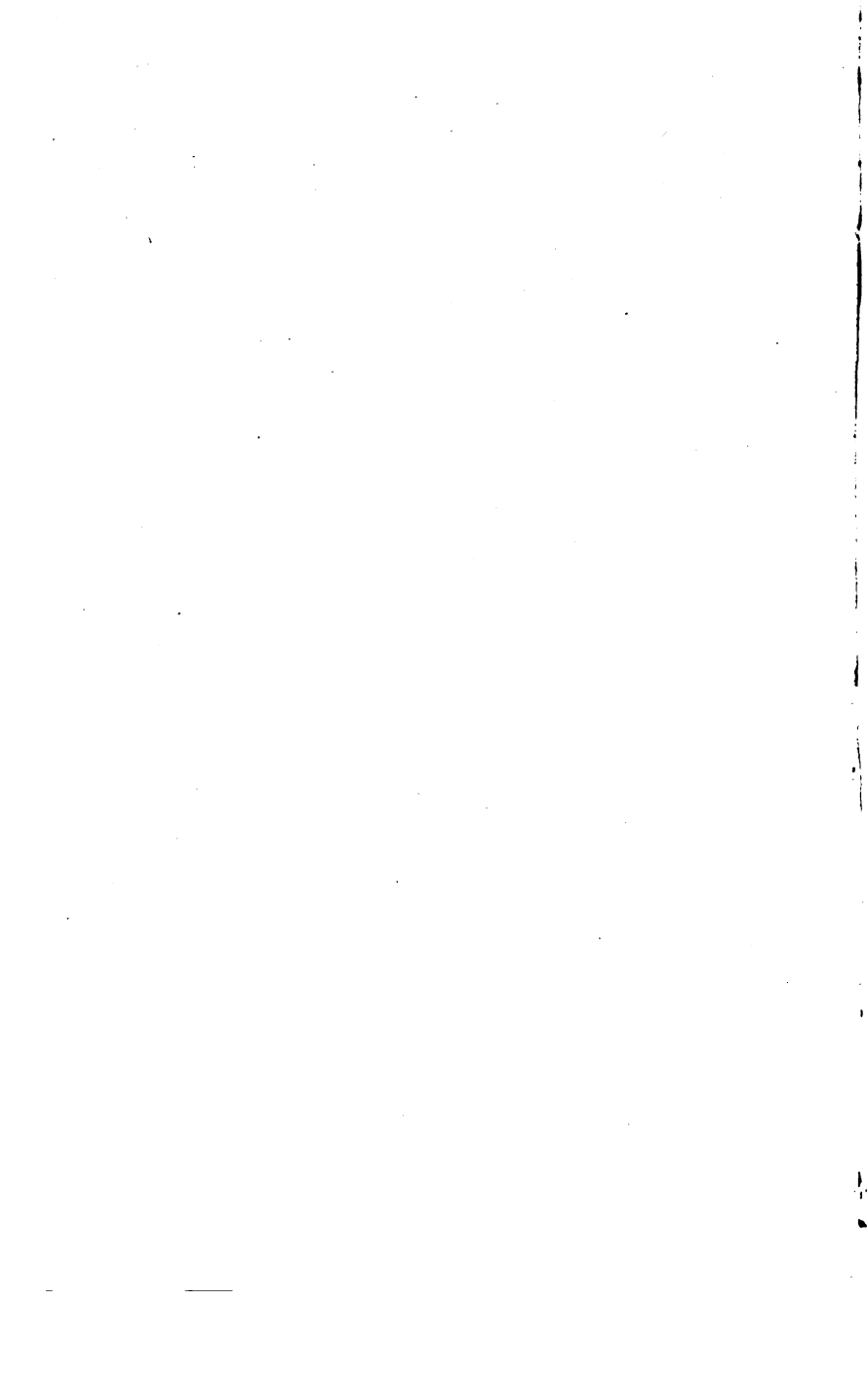




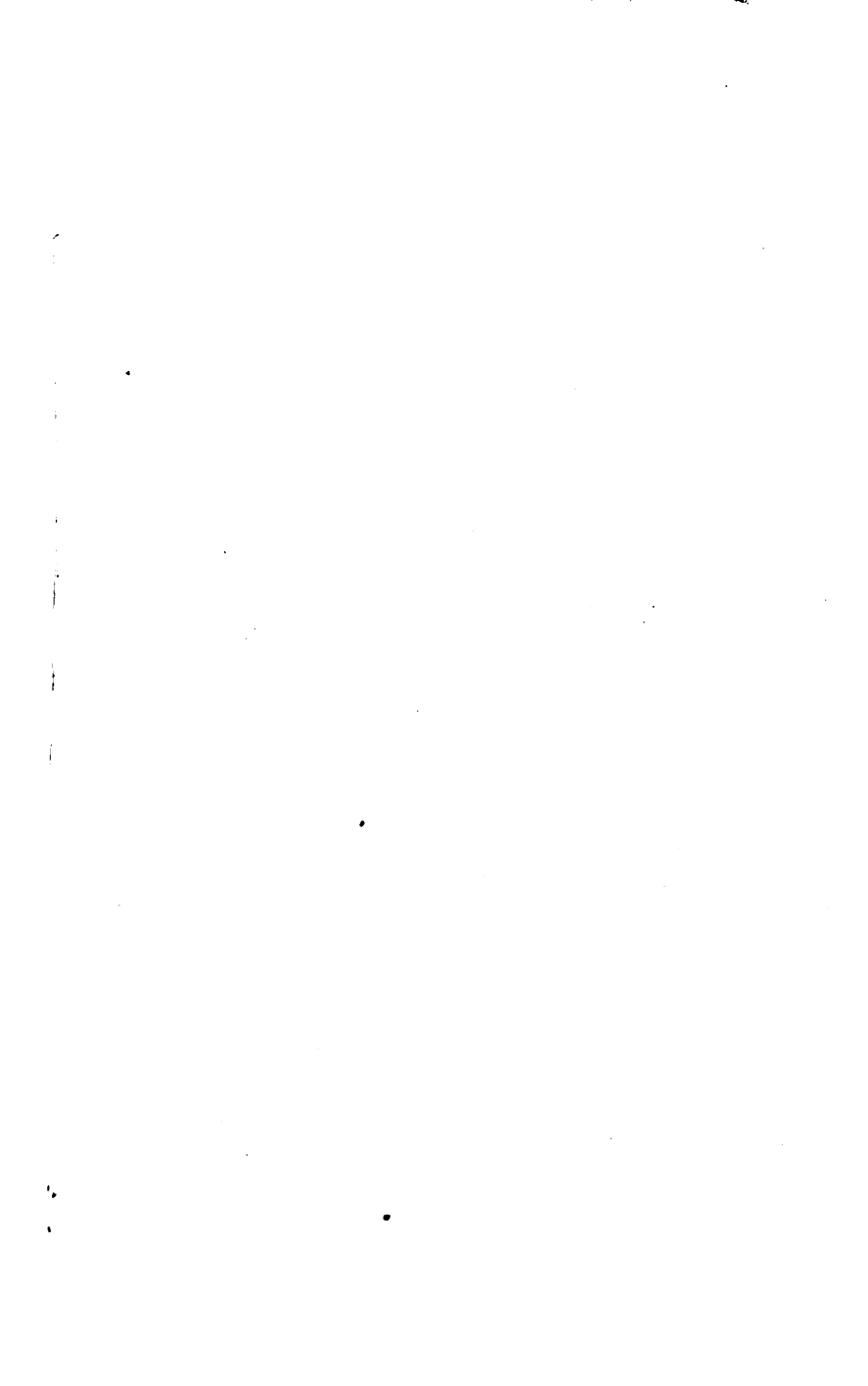
BF

173

1B654









1000  
1010  
1020  
1030

# LA PSYCHANALYSE



DU MÊME AUTEUR

---

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

---

**La conscience morbide générale, Essai de psychopathologie**, 1 volume in-8.

**La psycho-physiologie de Gall**, ses idées directrices, 1 volume in-16, de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*.

---

# LA PSYCHANALYSE

PAR

LE D<sup>r</sup> CH. BLONDEL, 1876 —

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg



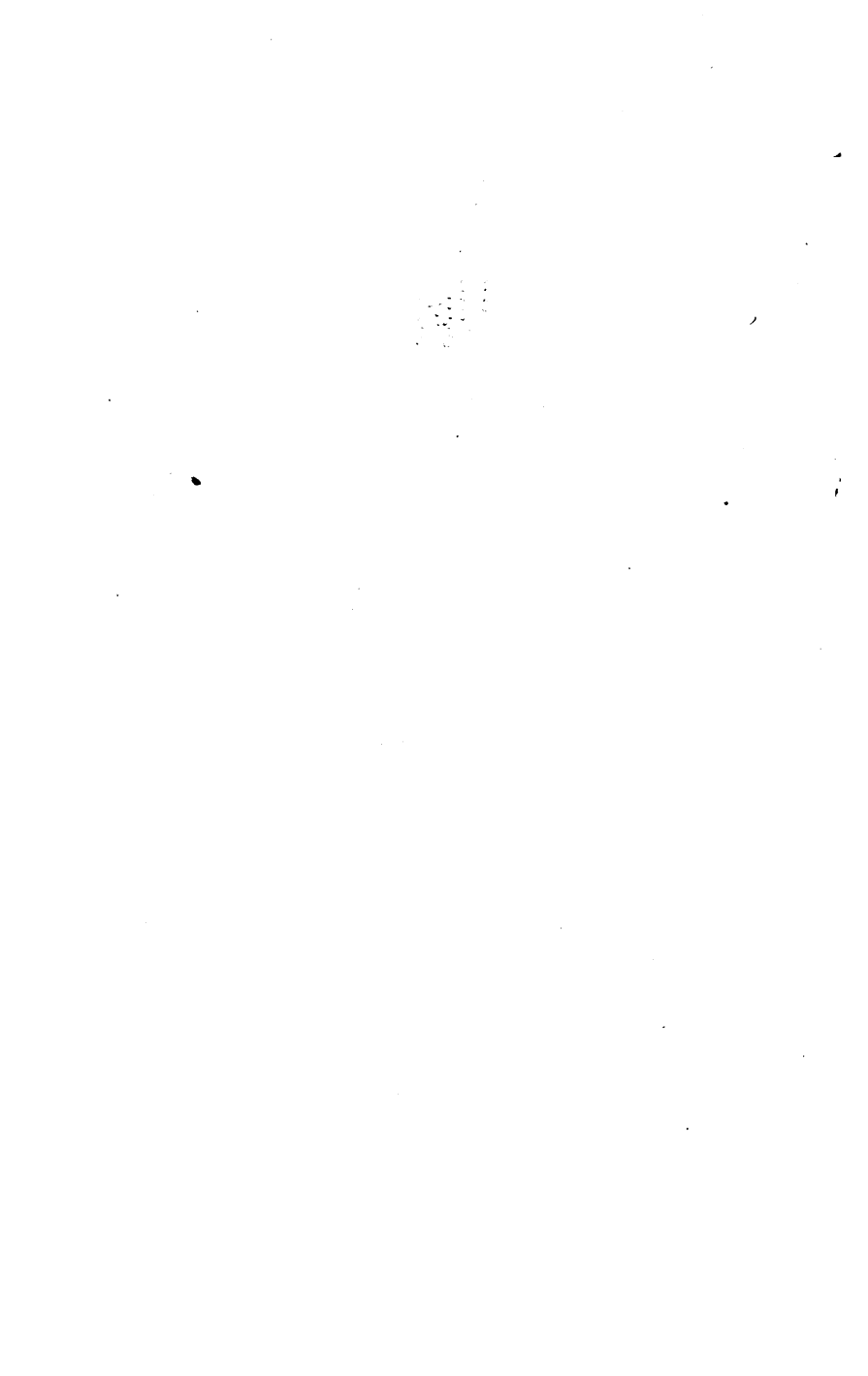
PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

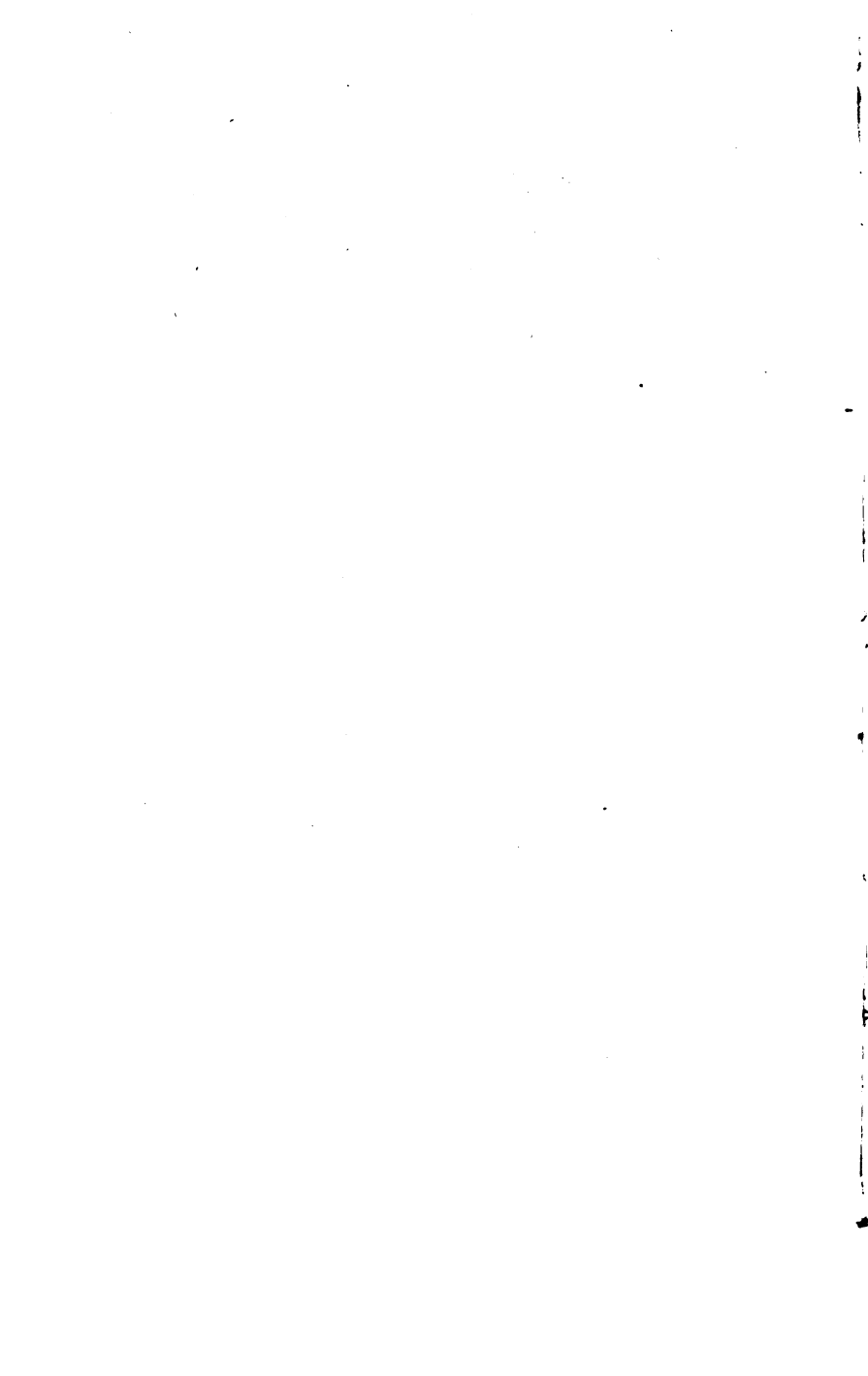
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—  
1924

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays



67024511  
A LA MÉMOIRE  
D'ALFRED PICHON





Psych. (Sci. Lib.)  
Terc.  
10-23-24  
10299

Freud  
10664173

## AVANT-PROPOS

---

D'une manière générale les conceptions d'un contemporain sont toujours assez délicates à présenter au public. En ce qui touche Freud et sa doctrine, peut-être la tâche est-elle plus particulièrement délicate encore.

La psychanalyse est maintenant un monde : le procédé thérapeutique qu'elle a été dès l'origine et que, bien entendu, elle ne renonce pas à être, s'est développé en méthode d'analyse psychologique, en théorie étiologique des névroses, en système de psychologie et même de philosophie générales. Il n'est pas de science morale, depuis la science des religions jusqu'à l'histoire de l'art, en passant par la linguistique et l'ethnographie, où la psychanalyse n'ait son mot à dire, où elle ne croie même avoir à dire le dernier mot. Il faudrait, pour la suivre partout sans s'essouffler, une compétence universelle que je n'ai

pas. Si bien des psychanalystes, j'en ai peur, ne la possèdent pas davantage, je n'en suis pas pour cela plus avancé. J'en serai quitte pour me cantonner de préférence dans le domaine qui m'est le moins étranger, celui de la psychologie normale et pathologique, où, d'ailleurs, la psychanalyse a trouvé ses premiers points d'appui et conserve ses positions essentielles.

Rien n'égale les résistances, les protestations, les critiques, les railleries auxquelles la psychanalyse est en butte depuis les premières publications de Freud, sinon l'influence qu'elle exerce en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Angleterre surtout et aux Etats-Unis sur un nombre toujours croissant d'adhérents, et l'enthousiasme qu'elle suscite en eux. Kraepelin l'a traitée de métapsychiatrie; mais Pfister (Oscar) tient Freud pour le « Christophe Colomb de l'inconscient » (*la Psychanalyse au service des éducateurs*, 87), et Freud —, on n'est jamais mieux servi que par soi-même, — n'hésite pas à se comparer à Copernic et à Darwin (*Introduction à la Psychanalyse*, 296). Le moyen, je vous le demande, de garder sans danger une impartiale sérénité entre ces satires et ces dithyrambes.

« Comme c'est la première fois, nous dit Freud (*id.*,

158), qu'il sera question, dans cet entretien, de contenus de la vie sexuelle, je dois vous dire comment j'entends traiter ce sujet. La psychanalyse n'a aucune raison de parler à mots couverts ou de se contenter d'allusions, elle n'éprouve aucune honte à s'occuper de cet important sujet, elle trouve correct et convenable d'appeler les choses par leurs noms et considère que c'est là le meilleur moyen de se préserver contre des arrière-pensées troublantes. Le fait qu'on se trouve à parler devant un auditoire composé de représentants des deux sexes, ne change rien à l'affaire ». Il me faudra donc suivre Freud sur ce terrain délicat et nommer avec lui les choses par leurs noms. Autrement je courrais risque d'être taxé d'hypocrisie par les psychanalystes et de les voir attribuer à ma réserve des motifs qui ne seraient pas tous recommandables. Sans doute, tant qu'il s'agira de la doctrine psychanalytique en général et de ses idées directrices, il me sera possible, j'espère, de ne rien omettre d'essentiel et, toutefois, de ne pas passer la mesure. « Duclos, rapporte Chamfort dans ses *Caractères et Anecdotes*, disait un jour à M<sup>me</sup> de Rochefort et à M<sup>me</sup> de Mirepoix, que les courtisanes devenaient bégueules, et ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu vif . « Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes honnêtes ». Et là-dessus, il enfile une histoire fort gaie ; puis une

autre encore plus forte; enfin à une troisième qui commençait encore plus vivement, M<sup>me</sup> de Rochefort l'arrête et lui dit : « Prenez donc garde, Duclos, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes ». — Je n'oublierai pas la leçon et ne tiendrai pas, inutilement, mes lecteurs pour trop honnêtes. Force me sera bien, cependant, de leur montrer par des exemples d'une précision brutale, quand j'en viendrai aux applications de la psychanalyse, jusqu'où la préoccupation de la sexualité peut entraîner Freud et son école. Ce nous sera une occasion de nous exercer un instant, devant l'obscénité promue scientifique, à faire de l'objectivité de la recherche un voile aux anecdotes les plus court vêtues avec cette impassibilité méthodique en laquelle la corruption latine reconnaît méchamment le déguisement subtil de délectations moroses. Ce serait, nous le verrons, faire tort à la psychanalyse que de la présenter comme un pansexualisme. Mais ce ne serait pas moins lui faire tort, en fausser l'esprit et l'ensemble, renoncer aussi à des éléments d'appréciation indispensables, que d'en édulcorer l'exposé à l'usage de dauphins pour lesquels la mode n'est plus, du reste, de prendre tant de précautions. Mon devoir sera, au moment voulu, de signaler sans prolixité, mais sans détour, les fantaisies singulières, par lesquelles, découvrant après le poète le cochon qui sommeille au cœur de

tout homme, la psychanalyse, par surcroît, en a fait un cochon triste.

La première partie du présent ouvrage est la reproduction à peu près intégrale d'articles qui ont été publiés au cours de l'année dernière dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses de Strasbourg* et qui ont été ensuite réunis pour constituer le troisième des cahiers édités par cette Revue. L'occasion de ces articles avait été la traduction française de l'*Introduction à la Psychanalyse* qui venait alors de paraître. Toutefois la place faite à cet ouvrage dans l'exposé qui va suivre se justifie, heureusement, par d'autres raisons que des raisons de circonstances. Freud lui-même, dans la préface de la cinquième édition de la *Traumdeutung* (1918) nous présente cette *Introduction*, en ce qui concerne les rêves, comme un résumé sans doute de son traité fondamental, mais comme un résumé où il lui est cependant arrivé d'être plus explicite sur quelques points particuliers et où surtout il s'est efforcé de rattacher plus étroitement sa théorie du rêve à sa théorie des névroses. Comme il en est manifestement de même de sa théorie également essentielle des actes manqués, on peut donc dire de l'*Introduction à la Psychanalyse* qu'elle nous offre de la doc-

trine de Freud un exposé à peu près global, un des plus systématiques en tout cas qui nous aient été donnés, et qu'en conséquence, ce nous est non seulement un droit, mais presque un devoir de nous référer plus particulièrement à cet ouvrage pour obtenir une vue d'ensemble de la psychanalyse, de ses méthodes et de ses résultats.

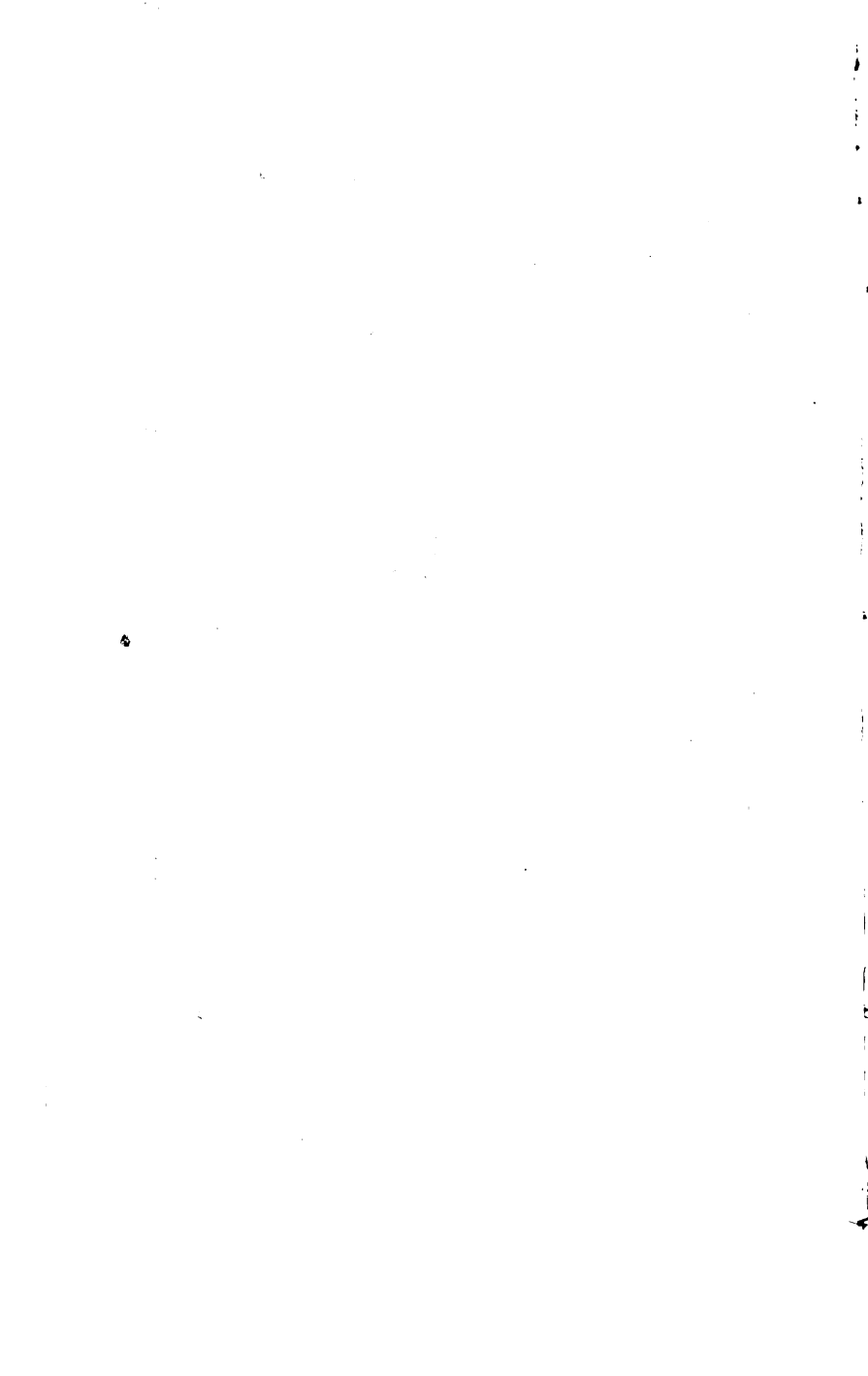
## OBSERVATION GÉNÉRALE

---

*Les ouvrages de Freud auxquels il est renvoyé dans le présent volume sont les suivants :*

- A) **La Psychanalyse** (série de cinq conférences données aux Etats-Unis en 1909), traduction française, 1920.
- B) **Introduction à la Psychanalyse** (reproduction de leçons faites à Vienne en 1915-17) traduction française, 1922.
- J) **Jenseits des Lustprinzips** (Au delà du Principe du Plaisir), 2<sup>e</sup> édition, 1921.
- M) **Massenpsychologie und Ich-analyse** (Psychologie des Foules et Analyse du Moi), 1921.
- P) **Zur Psychopathologie des Alltagslebens** (Psychopathologie de la Vie Quotidienne), 7<sup>e</sup> édition, 1920, (une traduction française en a paru récemment).
- T) **Die Traumdeutung** (l'Interprétation des Rêves), 7<sup>e</sup> édition, 1922.
- W) **Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten**, (L'esprit [de mots] et son rattachement à l'inconscient), 1905.

*Pour plus de rapidité, ces ouvrages seront désormais simplement désignés par la majuscule qui leur correspond ci-dessus. Par exemple, T, 8 devra se lire : Die Traumdeutung, page 8.*





# LA PSYCHANALYSE

---

## PREMIÈRE PARTIE LA DOCTRINE DE FREUD

---

### CHAPITRE PREMIER

#### Les Actes Manqués

---

#### I

Historiquement, dans la détermination de sa doctrine, Freud est parti de l'étude de l'hystérie pour aboutir, en passant par la considération des autres névroses et la psychologie du rêve, à l'analyse de certains actes de la vie quotidienne que la psychologie n'avait jamais auparavant examinés d'aussi près. Mais mieux vaut peut-être, afin de donner à l'exposé des idées de Freud le maximum de séduction et de force, suivre l'ordre inverse et remonter, comme il le fait d'ailleurs lui-même dans son *Introduction à la Psychanalyse*, des actes manqués aux rêves et des rêves aux névroses. En tout cas c'est ainsi que je vais procéder.

Une des idées maîtresses de Freud — et c'est un singulier mérite à un médecin de l'avoir eue — est l'importance dans la vie mentale du facteur psychologique. Sans doute son rêve est de fonder ses conceptions psychanalytiques sur la biologie (B, 404). Mais, en attendant que cette biologie soit faite, il est besoin, et, même quand elle sera faite, il sera toujours besoin, à qui visera à une explication complète, d'interpréter les réalités psychiques en termes psychologiques. C'est-à-dire qu'un acte psychique a sa place dans une série psychique, qu'il y répond à une intention, qu'il y prend un sens. Il n'y a pas d'acte psychique qui soit insignifiant au sens étymologique du mot. Si un acte présumé psychique nous paraît dépourvu de sens, notre devoir est de postuler qu'il en a un et de chercher la méthode propre à découvrir l'intention, la tendance à laquelle il répond. Une telle conception de la vie mentale est naturellement dynamique. Un phénomène psychique est psychique essentiellement par le mouvement mental dont il est l'aboutissement. « Nous ne voulons pas seulement, dit Freud (B, 67), décrire et classer les phénomènes ; nous voulons aussi les concevoir comme étant les indices d'un jeu de forces s'accomplissant dans l'âme, comme la manifestation de tendances ayant un but défini et travaillant soit dans la même direction, soit dans des directions opposées. Nous cherchons à nous former une *conception dynamique* des phénomènes

psychiques. Dans notre conception, les phénomènes perçus doivent s'effacer devant les tendances seulement admises ».

L'effort de Freud va ainsi être de nous montrer comment, réalités psychologiques, les actes manqués, les rêves, les symptômes des névroses ont un sens et par quels moyens la psychanalyse nous met en mesure de découvrir les tendances qui, leur donnant sens et vie, permettent de les comprendre.

## II

Il est quantité d'actes continuellement accomplis par nous, dont la curiosité scientifique s'est en général détournée à l'instar de la nôtre. Ce sont actes dits machinaux. Je fredonne en m'habillant, et ma petite chanson va, vient, s'arrête et repart, semble-t-il, à son gré ; cependant que je vous parle, je caresse de la main droite la manche gauche de mon veston, je me frise la moustache, je joins les mains, je pianote sur la table où je joue avec le coupe-papier, j'accomplis, comme vous, mille petites actions indifférentes. Il suffit qu'elles soient machinales ou réputées telles pour que vous ni moi ne nous en soucions. A y regarder de trop près nous passerions pour méfiants, susceptibles ou indiscrets, car il est entendu que ces actes sont sans intention. Il est d'autres actions fréquentes aussi sans doute, mais néanmoins plus rares, qu'il nous arrive souvent

de regretter, dont les conséquences sont parfois pour nous pénibles ou gênantes, mais auxquelles en elles-mêmes nous ne prêtons pas attention davantage : ce sont les actes manqués, c'est-à-dire les lapsus de toute nature, lapsus linguae, lapsus calami, erreurs d'audition et de lecture, impairs, oublis de projets ou de noms, pertes ou détériorations d'objets. Non seulement ce sont pour nous actes sans intention, dont nous n'avons rien à dire sinon que nous ne les avons pas faits exprès, mais, qui plus est, ils sont contraires à notre intention ou, du moins, pour ne rien préjuger, à notre intention consciente, et, de prime abord, nous ne nous en connaissons pas d'autre.

Pour expliquer actes machinaux et actes manqués la psychologie s'adresse volontiers à la physiologie, l'une de ses bonnes à tout faire, et se contente en général à peu de frais. En les actes machinaux elle voit des phénomènes de dérivation, dépense automatique d'un excès d'énergie nerveuse. Tout au plus, si je tambourine un peu vivement sur la vitre et que d'autre part les circonstances s'y prêtent, accordera-t-elle que c'est là peut-être un signe d'émotion, une manifestation indirecte et contingente de satisfaction ou d'impatience. De même, si nous ratons un acte, c'est tout bonnement que nous sommes indisposés, fatigués, surexcités ou distraits. Notre psychologie, ailleurs si ambitieuse et si prolix, évidemment tourne ici bien court.

Parmi les originalités dont la psychanalyse se targue, l'une des moins contestables est l'intérêt persévérant qu'elle a porté à ces phénomènes discrédités. Et dans leur étude Freud a révélé deux traits essentiels de son caractère et de sa pensée. — Le déterminisme psychologique de Freud est très exigeant. Les explications courantes des actes machinaux et des actes manqués ne lui agréent pas pour bien des raisons et, entre autres, parce que, si elles valent pour tous les actes manqués et tous les actes machinaux, elles sont radicalement impuissantes à dire pourquoi c'est tel acte machinal qui a été accompli, tel lapsus qui a été commis plutôt que tel autre. Par là elles démontrent leur manifeste insuffisance. Car il n'y a pas plus de hasard en psychologie qu'en chimie et toute explication sera incomplète, tant qu'elle ne spécifiera pas pourquoi nous avons exécuté précisément cet acte ou oublié de préférence ce projet. — L'exégèse de Freud est toujours intrépide : une fois heureusement éprouvée en quelques cas favorables, elle ne s'arrête plus devant aucun, elle trouve à tous leur explication univoque. Ainsi des preuves, en apparence, s'accumulent, qui, d'une évidence toujours moins éclatante, par leur accumulation même en viennent à engendrer le doute et l'inquiétude. En matières aussi difficiles nous serions plus aisément confiance, si l'auteur nous montrait davantage des énigmes encore non résolues et des obstacles non surmontés.

III

Les actes machinaux constituent pour Freud un genre dont les actes manqués sont une espèce. Ce sont tous *actes symptomatiques* et une sorte de langage. Tous, machinaux ou manqués, signifient quelque chose et la psychanalyse est en mesure de déceler le sens des uns comme des autres. Toutefois l'étude des actes manqués, c'est pourquoi Freud s'y attache de préférence, est plus riche, plus féconde, plus démonstrative, car l'intention de l'acte, la tendance dont il est l'effet s'y manifestent plus clairement et plus aisément.

L'auteur de l'acte manqué juge son lapsus, son erreur, son oubli, son étourderie, sa maladresse du point de vue de son intention consciente. Il voulait dire autre chose que ce qu'il a dit, il pensait à telle personne dont le nom lui a momentanément échappé, son intention était telle ou telle quand il a manié une dernière fois l'objet maintenant perdu ou brisé. Conçue de la sorte l'action manquée a quelque chose de négatif, elle se situe en dehors des séries psychiques auxquelles l'intéressé se réfère. Tout ce qu'il en sait est qu'elle est venue les rompre de la manière souvent la plus inattendue pour lui.

Mais prenons les actes manqués en eux-mêmes. La plupart ont un sens et expriment quelque chose.

Quand nous disons par erreur le contraire de ce que nous voulions dire, nous ne disons pas ce que nous voulions dire, mais ce que nous disons a un sens, qui ne nous étonnerait pas si c'était précisément là ce que nous voulions dire. Considéré du point de vue de notre intention consciente, notre lapsus est incompréhensible ; en lui-même et isolé, il a un sens aussi plein, aussi complet que l'idée que nous entendions exprimer. Quand nous oublions le nom d'une personne, nous ne nous comporterions pas autrement si nous voulions affecter de ne pas la connaître et nous voudrions affecter de ne pas la connaître que nous ferions précisément semblant de ne pas savoir son nom. Oublier un projet, c'est une manière d'en exécuter un autre et nous ne voudrions pas faire ce que nous avons projeté que nous n'agirions pas d'une autre manière. Perdre un objet, l'endommager, c'est en un sens une façon comme une autre de s'en débarrasser : ce n'est pas sans raison qu'avoir perdu ses compagnons dans la rue équivaut quelquefois à les avoir semés en route, et, parmi les pertes de ce genre, entre celles auxquelles on n'est absolument pour rien et celles auxquelles on a un peu aidé, la continuité est troublante. De ce second point de vue l'acte manqué a un sens, le sens précisément qu'il aurait s'il était un acte réussi, c'est-à-dire reconnu par l'agent comme répondant à son intention et à sa volonté conscientes.

Or interrogez les coupables de telles erreurs. Souvent ils vous révéleront sans effort ni détour avoir eu, au moment de commettre le lapsus dont vous vous inquiétez, conscience d'une intention, autre sans doute que l'intention qui avait obtenu leur agrément et à laquelle ils voulaient donner suite, et c'est précisément cette autre intention qui s'est exprimée dans leur lapsus. D'autres fois il n'auront d'eux-mêmes aucune conscience d'une intention pareille, mais, si, fort de votre expérience, vous concluez du sens objectif du lapsus à l'intention à laquelle il a dû répondre, et si vous soumettez votre hypothèse à l'intéressé, il s'étonnera peut-être d'abord plus ou moins, mais en viendra bien souvent à admettre que cette intention en effet à un moment plus ou moins lointain de son passé a été sienne, et que, s'il n'en a pas eu conscience, elle n'en a pas moins été vraisemblablement le motif de son erreur. Ce qui est dit ici des lapsus vaut pour tous les actes manqués.

La chose, il est vrai, n'est pas toujours aussi évidente ni pour l'observateur ni pour l'observé et, le plus souvent, pour la tirer au clair il est besoin d'une enquête. C'est que dans l'erreur commise, quelle qu'elle soit, deux intentions toujours interviennent : celle à laquelle a adhéré notre volonté et celle précisément qui se trahit par le lapsus, l'étourderie ou la maladresse. Tout acte manqué est le résultat d'un compromis, d'une



interférence entre deux tendances, dont l'une est mise en échec par l'autre. Aussi, en nombre de cas, l'acte manqué porte-t-il la marque de la double intention dont il est la conséquence.

De ces deux tendances en jeu, l'une est bien connue de l'auteur du lapsus : c'est celle avouée et manifestée par sa personnalité consciente. L'autre, la tendance perturbatrice, se présente à l'observation sous toutes les formes, depuis la pleine conscience, où le sujet est en situation de nous la révéler sur le champ, jusqu'à la pleine inconscience, où tous nos efforts demeurent vains non seulement pour la lui faire retrouver, mais même pour la lui faire reconnaître, quand nous avons pris la peine de la retrouver pour lui.

L'examen des faits aboutit ainsi à deux constatations capitales. Tout acte manqué est l'effet d'une tendance perturbatrice « qui se manifeste malgré la personne, soit en modifiant l'intention avouée, soit en se confondant avec elle, soit enfin, en prenant tout simplement sa place » (B, 65). Mais cette tendance perturbatrice est en tous les cas également perturbée, car, même consciente, elle a été repoussée par nous au profit de l'intention à laquelle nous avons consenti. Nous pouvons à la rigueur savoir sa présence, mais nous savons aussi que nous avons décidé de ne pas lui donner jour et, si elle parvient à la lumière, c'est par une surprise dont notre moi n'est pas complice et qui ne change

rien à sa volonté fugitivement inefficace de la maintenir à l'arrière-plan. Donc il apparaît que des tendances se pressent à notre conscience, auxquelles notre personnalité ne fait pas indifféremment le même accueil et dont elle élit les unes, tandis qu'elle réprime et refoule les autres. Les tendances perturbatrices peuvent être conscientes. Mais elles peuvent être aussi, très souvent, le plus souvent peut-être, plus ou moins et même pleinement inconscientes. Inconscientes, les actes manqués en sont la preuve, elles gardent la capacité d'agir. Ainsi les actes manqués suffisent à nous démontrer l'existence d'un inconscient et d'un inconscient singulièrement actif et agissant, d'un inconscient proprement dynamique.

#### IV

Notons la hardiesse péremptoire du raisonnement par lequel, afin d'étendre sa conception à l'ensemble des actes manqués, Freud atteste l'existence de tendances pleinement inconscientes, c'est-à-dire ignorées de l'intéressé avant qu'il ait manqué son acte et au moment même où il le manque, insaisissables pour lui après qu'il l'a manqué, et qu'il rejette encore obstinément comme lui étant et lui ayant été toujours étrangères après que nous les lui avons patiemment expliquées : du moment que, en certains cas, l'intéressé a conscience de la tendance qui a donné lieu à l'acte manqué et est à

même de nous la révéler spontanément, du moment que, en d'autres, s'il ignore plus ou moins cette tendance, il se rend aux raisons qui nous la font tenir pour la cause de son acte, il nous faut, lorsque, en toute franchise, il se montre incapable et de la retrouver et même de la reconnaître sur nos indications, prêter foi à notre interprétation contre son inconscience et admettre qu'il « peut manifester des intentions qu'il ignore lui-même », et que nous sommes « à même de dégager d'après certains indices » (B, 64). Freud est si assuré de la valeur de ce raisonnement qu'il en fait de nouveau emploi pour l'interprétation des rêves et, jusqu'à un certain point, des névroses. On pourrait tout aussi bien, semble-t-il, faire le raisonnement inverse et conclure de l'opposition des faits qui nous sont signalés à l'existence de deux groupes différents d'actes manqués, ceux qui sont l'effet de tendances perturbatrices, directement ou indirectement reconnues par l'intéressé, et ceux qui tiennent à d'autres causes, ou encore adopter une position intermédiaire et admettre que, des actes manqués dont l'intéressé ne donne aucune explication sans accepter la nôtre, les uns, dont les caractères seraient à déterminer, relèvent cependant en réalité de l'action de tendances perturbatrices, tandis que les autres seraient autrement motivés. Mais toute cette dialectique serait bien vaine, car, en matière de faits, ce sont les faits seuls qui importent et les raisonnements

ne valent qu'à condition d'en épouser le contenu. Or ici les faits semblent bien, de leur nature, irrémédiablement muets. Devant les dénégations des intéressés, dans l'impossibilité où nous sommes de dilater notre conscience en la substituant à la leur, il nous est peut-être loisible d'imputer avec Freud leurs erreurs de tout ordre à l'action de tendances inconscientes, mais nos analyses auront beau être subtiles et nos raisonnements ingénieux, nous ne ferons pas que notre hypothèse devienne une certitude. Il y a ici un pas, un fossé peut-être, qu'il faut ou non se décider à franchir. Et la décision est d'importance. Car il y va sinon de la doctrine de Freud, du moins de sa généralisation, de son extension et de sa portée.

Franchissons ce pas avec Freud afin de pouvoir poursuivre. Admettons que, en les cas même où elles demeurent définitivement ignorées et méconnues du sujet, des tendances inconscientes soient à l'origine des actes manqués. Ces tendances inconscientes peuvent être de toute nature. Elles peuvent être de nature sexuelle, mais elles ne sont pas exclusivement sexuelles. « Parmi ces tendances réprimées les divers courants sexuels ne jouent pas un rôle sans importance », mais, « d'autres fois, il semble qu'objections et considérations d'où proviennent les idées perturbatrices soient tout à fait anodines » (P, 330-1). Dans la conception des actes manqués de Freud il n'y a pas de pansexualisme.

Voilà donc notre première étape. Les actes manqués ont un sens. Ce sens, ils le tiennent de tendances qui demeurent souvent inconscientes. Sans l'hypothèse d'un psychique qui soit en même temps inconscient, une explication psychologique, la seule explication valable et complète, des actes manqués serait radicalement impossible.

## CHAPITRE II

### Les Rêves

---

#### I

On sait l'importance primordiale de l'étude des rêves pour Freud. La *Traumdeutung* est une de ses découvertes et de ses œuvres essentielles. Entre autres symptômes les névropathes allèguent des rêves, dont la psychanalyse a montré l'intérêt capital. Le rêve est donc un symptôme névrotique qui présente cette particularité retentissante de se rencontrer également chez le normal. Conséquence : le rêve à lui seul peut, à la rigueur, nous instruire autant que la maladie qu'il figure chez le normal. « Le rêve se révèle à l'examen psychologique comme le premier terme de la série des formations psychiques anormales parmi les autres termes de laquelle la phobie hystérique, les représentations obsédantes et délirantes intéressent nécessairement le médecin pour des raisons pratiques. Le rêve ne peut prétendre — comme on verra — à une pareille importance pratique ; mais sa valeur théorique, en tant que type

représentatif de toute une espèce psychique, n'en est que plus considérable, et quiconque ne sait s'expliquer l'origine des rêves, dépensera de même vainement sa peine pour comprendre les phobies, les idées obsédantes et délirantes, et exercer sur elles, le cas échéant, une action thérapeutique » (T, Avant-propos, I). « Le rêve lui-même est un symptôme névrotique, et un symptôme qui présente pour nous l'avantage inappréciable de pouvoir être observé chez tous les gens, même chez les bien portants » (B, 83). Transition entre le normal et le pathologique, le rêve constitue ainsi un terrain d'élection pour la recherche psychanalytique. « L'interprétation du rêve est la *via regia* qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie mentale » (T, 449).

Freud, en vérité, sur ce point semble s'exagérer quelquefois son originalité. Le rêve a été avant lui, il est d'ailleurs le premier à nous l'apprendre (T, chapitre I), l'objet de nombreuses recherches : témoin les travaux d'Hervey de Saint-Denis, de Charma, de Maury, pour ne citer, au hasard, que des morts et que des Français. Le rapprochement, vrai ou faux, du rêve et de la « folie » est un lieu commun en psychologie pathologique. Donc Freud n'a découvert ni le rêve ni la parenté du rêve et des névroses. Son originalité, qui reste grande, n'est pas là. Elle est dans le résultat auquel il a abouti, dans la conception très nouvelle, très particu-

lière, qu'il a proposée du rêve, de son rôle et de sa formation.

Phénomène étrange, « qualitativement différent » (B, 90) de l'état de veille, incomparable avec lui (T, 344) et, comme dit Fechner, se jouant sur un autre théâtre (T, 400), le rêve a d'abord selon Freud, deux caractères fondamentaux : sa mission est de défendre le sommeil et il est la réalisation d'un désir.

Le sommeil est un état d'égoïsme absolu « dans lequel le dormeur ne veut rien savoir du monde extérieur, dans lequel son intérêt se trouve tout à fait détaché du monde » (B, 88). Durant cet état, sans doute, nous demeurons sous l'influence d'excitations externes et internes, bruits par exemple et impressions cénesthésiques de tout ordre. Mais c'est une erreur profonde que de voir dans ces excitations la cause essentielle et primordiale du rêve : elles ne servent à la rigueur qu'à le déclencher (B, 97). L'excitation réelle vient au rêve d'ailleurs et le rêve a pour rôle précisément de défendre le sommeil contre cette excitation. Tout rêve est « au service de l'intention de continuer à dormir, au lieu de se réveiller. *Le rêve est le gardien du sommeil, il n'en est pas le perturbateur* » (T, 162).

Maintenant, à vrai dire, entreprise sans préliminaires, l'étude des rêves d'adultes a peine à nous apprendre ce que sont les excitations intervenant en



effet durant le sommeil et comment le rêve remplit son office. Heureusement il nous est possible par deux voies d'arriver à une conjecture satisfaisante sur l'un et l'autre point.

D'une part, à l'état de veille, nous sommes normalement sujets à nous abandonner à notre imagination, à inventer à plaisir pour notre usage de petits romans ou de longues histoires, à rêver, comme on dit, tout éveillés. Si la sagesse des nations s'exprime de la sorte, c'est sans doute qu'elle sent une analogie entre le rêve et nos fictions solitaires. Cependant, chose singulière, ces fictions, ces rêves éveillés ne présentent aucun des deux traits communs à tous les rêves proprement dits : d'abord nous n'avons pas besoin d'être endormis pour rêver tout éveillés, ensuite nos rêves éveillés ne se traduisent jamais, comme nos rêves, en hallucinations visuelles et nous savons en nous y livrant qu'ils sont pures fantaisies. Comment, dès lors, la voix populaire a-t-elle pu assimiler aux rêves ces vagabondages de l'imagination malgré des différences aussi tranchées ? Il a fallu raisonnablement que, derrière ces différences, elle décelât un caractère psychique, commun celui-là aux rêves et aux rêves éveillés. Or le caractère psychique commun à tous les rêves éveillés est manifeste : tous ont pour but et pour effet de procurer à notre égoïsme, à notre ambition, à notre volonté de puissance, le plus souvent en fin de compte à notre érotisme, des satisfactions au

moins illusoires; d'un mot tous satisfont des désirs (B, 99). Ce caractère psychique reconnaissable dans tous les rêves éveillés ne se retrouverait-il pas dans les rêves? Ne serait-il pas l'explication de l'analogie constatée et consacrée par le langage entre ces deux groupes de phénomènes si dissemblables par ailleurs?

D'autre part les rêves des petits enfants, contrairement à ceux des adultes, « sont brefs, clairs, cohérents, facilement intelligibles » (B, 128). Point besoin pour les interpréter de subtiles analyses. Ils se donnent ingénument pour ce qu'ils sont et nous les comprenons sans peine. « Un garçon de 22 mois [le neveu de Freud, T, 92] est chargé d'offrir à quelqu'un [Freud lui-même, *id.*] à titre de congratulation, un panier de cerises. Il le fait manifestement très à contre-cœur, malgré la promesse de recevoir lui-même quelques cerises en récompense. Le lendemain matin il raconte avoir rêvé que « *He(r)mann (a) mangé toutes les cerises* ». » (B, 129). Conclusion: « Le rêve enfantin est une réaction à un événement de la journée qui laisse après lui un regret, une tristesse, un désir insatisfait. *Le rêve apporte la réalisation directe, non voilée, de ce désir* » (B, 130). Par conséquent, tout à l'heure, la considération du langage nous amenait à rapprocher le rêve d'états psychiques qui, de toute évidence, ont leur origine dans des désirs; et voilà que, maintenant, par une rencontre frappante, sans contes-

tation possible, les seuls rêves pleinement et directement intelligibles que nous connaissions, se révèlent au premier examen comme des réalisations de désirs. N'est-il pas dans ces conditions très vraisemblable que les rêves d'adultes, auxquels nous ne comprenons rien, comme les rêves enfantins que nous comprenons si bien, soient excités par des désirs auxquels ils apportent eux aussi satisfaction ?

## II

Toutefois sommes-nous présentement beaucoup plus avancés ? De prime abord il ne semble guère. En la plupart des cas, les rêves d'adultes, à l'état brut et sans analyse complémentaire, ne nous apprennent absolument rien du désir qui les a excités et de la manière dont ils l'ont réalisé : nous avons beau les tourner et retourner en tous sens, nous n'y trouvons en général trace ni de désirs ni de réalisation de désirs. Mais rappelons-nous ce que l'étude des actes manqués nous a appris de ces tendances inconscientes susceptibles d'action efficace quoique l'intéressé les ignore avant et pendant qu'elles agissent, après même qu'elles ont agi, et des résultats inattendus que donne l'interférence de ces tendances inconscientes et des tendances manifestes qu'elles viennent perturber. N'est-il pas, dans ces conditions, légitime de supposer, d'une part, que de semblables

tendances inconscientes, désirs inconnus du rêveur lui-même, interviennent dans le rêve, à titre d'excitants psychiques, et qu'ainsi un désir anime le rêve sans que le rêve en révèle rien au rêveur ni à nous-mêmes ; d'autre part, que les tendances inconscientes, ici comme ailleurs, se heurtent à d'autres tendances et que le compromis résultant de cette rencontre est assez confus, assez complexe pour nous empêcher d'y reconnaître à première vue la réalisation d'un désir ?

L'état de sommeil offre à l'activité des tendances inconscientes un champ particulièrement favorable. Durant la veille, la vie mentale s'exerce sous le contrôle permanent du moi et de ses tendances ; le moi, modelé par les nécessités intellectuelles, morales et collectives et devenu dès lors raisonnable, impose une règle et un ordre à ses propres tendances, il les plie, non plus au seul principe du plaisir, mais à celui de la réalité (B, 371). Sa censure, ainsi armée, refuse impitoyablement l'accès de la conscience à toutes les tendances qui répugnent à ses exigences logiques, esthétiques, éthiques et sociales.

L'état de sommeil, au contraire, est, nous l'avons vu, un état d'égoïsme absolu « sans bornes et sans scrupules » (B, 146), où « le moi débarrassé de toute entrave morale » (id.) se relâche de sa censure, sans grand inconvénient du reste, puisque, détaché et désintéressé du monde, paralysé par le sommeil, le dormeur est naturellement incapable de toute activité pratique (B, 226). Du fait de

cet affaiblissement de la censure, des tendances de tout ordre et, en particulier, « des tendances répréhensibles, indécentes au point de vue éthique, esthétique et social » (B, 145), qui semblent « remonter d'un véritable enfer » (B, 146), sont susceptibles de se faire jour vers la conscience sous une forme ou sous une autre, alors que, à l'état de veille, avant même d'en avoir seulement effleuré le seuil, elles seraient immédiatement réprimées et refoulées.

Les tendances inconscientes, une fois entrées ainsi en action, exigent satisfaction suivant la loi commune à toutes les tendances. Leur non-satisfaction entraînerait le réveil et constitue donc pour le sommeil une menace. Mais, en même temps, si la censure est affaiblie, elle n'est pas tout à fait absente, et la satisfaction brutalement étalée de tendances effrontément scandaleuses, en surexcitant la censure, deviendrait pour le sommeil une autre menace, car elle aussi entraînerait le réveil : témoin le cauchemar, qui « est souvent une réalisation non voilée d'un désir », d'un « désir refoulé, repoussé », et qui « est généralement suivi du réveil » (B, 225).

C'est dans ces conditions qu'intervient le rêve pour défendre le sommeil contre les exigences des tendances, en leur assurant satisfaction dans les limites compatibles avec la sévérité de la censure. Nous allons donc bien nous retrouver ici, comme pour les actes manqués, en présence d'un compromis et, qui plus est, d'un com-

promis salulaire, puisqu'il garantit notre repos nocturne (B, 132). Le rêve « se présente comme un compromis, tout comme les autres formations psychiques de sa série, au service en même temps des deux systèmes [de l'inconscient et du préconscient], puisqu'il réalise, pour autant qu'ils sont compatibles, les désirs de l'un et de l'autre » (T, 429). D'un côté il y a la tendance perturbée, le besoin de sommeil, qui est constante, de l'autre, une tendance perturbatrice, l'excitation non point somatique, comme on l'a trop souvent prétendu à tort, mais bien essentiellement psychique, quoique normalement inconsciente, qui varie suivant les circonstances et doit en particulier à la diminution de la censure de pouvoir se manifester inopportunément. Il s'agit d'empêcher la tendance perturbatrice de troubler le sommeil et, à cette fin, de la satisfaire partiellement tout en continuant à dormir. C'est le rêve qui en fournit le moyen.

Là-dessus vous objecterez peut-être que le rêve pourrait, aussi bien que la réalisation d'un désir, exprimer un projet, un avertissement, une réflexion, un reproche, un remords. En un sens vous avez raison. Projets, avertissements, reproches peuvent être la matière du rêve, mais ne peuvent en être que la matière. La forme dans laquelle le rêve moule, pour ainsi dire, reproches, avertissements et projets, ainsi que le démontre l'étude psychanalytique, est toujours celle de la réalisation d'un désir.

Mais, objecterez-vous encore, il y a des rêves angoissants ou même simplement pénibles. Comment les considérer comme des réalisations de désirs ? C'est que vous oubliez deux choses. D'abord la tendance primitive, l'excitation psychique qui donne lieu au rêve, peut avoir de sa nature un caractère pénible que la satisfaction illusoire obtenue en rêve ne suffit pas à effacer. Ensuite la tendance perturbatrice n'est pas seule en cause, la censure garde aussi ses exigences et l'angoisse peut ainsi naître, comme dans le cauchemar par exemple, du tort fait à la censure par la réalisation du désir (B, 223-5).

### III

Puisque ces objections ne valent pas, nous pouvons poursuivre. Pour défendre le sommeil, le rêve doit donner satisfaction à la tendance inconsciente qui s'est fait jour à l'occasion du sommeil même, tout en tenant compte des susceptibilités de la censure. Quand les désirs sont anodins ou légitimes, le rêve, tels les rêves enfantins, les satisfait tout uniment. Il est clair, pleinement et directement intelligible. Mais, si les désirs heurtent peu ou prou les tendances morales du moi, le rêve ne peut réussir dans sa tâche qu'à condition de déformer suffisamment le désir qu'il satisfait et la satisfaction qu'il y apporte pour que le rêveur ignore ce dont il retourne, ne sache rien du désir qui le travaille et ne soupçonne pas

comment son rêve pourrait être la réalisation d'un désir d'ailleurs inconnu. Cette déformation est, naturellement, proportionnelle à l'immoralité du désir et à la sévérité de la censure. « La déformation du rêve s'accomplit en fonction de deux facteurs. Elle est d'autant plus prononcée que le désir ayant à subir la censure est plus répréhensible et que les exigences de la censure à un moment donné sont plus sévères » (B, 147). Ainsi s'explique qu'au premier examen et avant toute réflexion méthodique nos rêves nous paraissent souvent absurdes et généralement dépourvus de sens. C'est que, chez l'adulte que l'éducation a doté d'une censure exigeante et forte, la déformation du rêve est de règle et que le rêve déformé ne livre pas spontanément son secret.

Il y a donc lieu de distinguer entre le rêve manifeste et le rêve latent, entre la forme que le rêve prend à la conscience et la poussée inconsciente dont il est la manifestation détournée. Seul le rêve latent a nécessairement un sens. Le rêve manifeste et ses éléments peuvent ne pas en avoir et très souvent n'en ont aucun. Seuls ont une intention et une portée les éléments inconscients auxquels les précédents se sont substitués sous l'effort de la censure et que le rêveur est tout le premier à ignorer. D'où cette conséquence que l'exactitude et la fidélité du souvenir que nous avons de nos rêves n'importent guère : les déformations que nos rêves subissent dans notre mémoire sont de même nature que les déformations déjà



subies par le rêve latent dans le rêve manifeste et s'inspirent de motifs analogues (T, 385). Pour venir à bout des unes comme des autres le même effort méthodique reste nécessaire : au lieu d'avoir affaire aux substitutions apportées au contenu du rêve latent par le rêve manifeste, nous sommes aux prises avec les déformations de même sens et de même portée introduites dans ces substitutions par les exigences de notre conscience éveillée. La situation reste la même : ni le rêve manifeste, ni le souvenir que nous en gardons ne sont ce qui nous intéresse. Ce qui nous intéresse, ce sont les tendances inconscientes qui jouent en eux et sous leur couvert.

Il convient donc d'analyser et de définir le travail psychique qui « transforme le rêve latent en rêve manifeste » et « s'appelle élaboration du rêve » (B, 176). Cette élaboration du rêve utilise trois procédés : la dramatisation, pour employer l'heureuse traduction de Janet (*Médications Psychologiques*, II, 220)<sup>(1)</sup>, la condensation et le déplacement.

De ces trois procédés la dramatisation est le plus constant. Dans le rêve ce sont toujours les images vi-

(1) Le mot d'ailleurs est déjà dans Freud (T, 35) : « La transformation de la représentation en hallucination n'est pas le seul trait qui différencie le rêve d'une pensée à peu près correspondante de l'état de veille. Avec ces images le rêve bâtit une situation, il figure quelque chose d'actuel, il *dramatise* une idée, selon l'expression de Spitta ».

suelles qui dominant. C'est là, nous l'avons déjà rappelé, un des caractères essentiels du rêve. La dramatisation consiste donc surtout en la transformation des idées latentes du rêve en images visuelles. On se rend compte aisément des difficultés auxquelles elle se heurte quand il s'agit d'exprimer de la sorte des idées abstraites et de pures relations entre idées. Elle ne peut en venir à bout que par une série d'artifices plus ou moins précis, plus ou moins heureux, dont le plus intéressant et le plus caractéristique est le retour aux impressions sensorielles qui ont constitué les premiers matériaux et comme le point de départ de nos idées. La dramatisation s'opère ainsi par une sorte de régression à une phase antérieure de notre expérience et de notre développement mental.

Le rêve manifeste est, le plus habituellement, « étriqué, chétif, laconique » (T, 191) en comparaison du rêve latent. C'est là l'effet de la condensation. Elle peut quelquefois faire défaut, mais elle est, en général, présente et souvent elle est considérable. « Le plus bel exemple d'interprétation est peut-être celui publié par M. O. Rank. Il s'agit de deux rêves d'une jeune fille, se rattachant l'un à l'autre. Leur exposé n'occupe que deux pages imprimées, alors que leur analyse en comprend soixante-seize » (B, 191). Sans doute la condensation n'est pas ici seule en cause, mais elle intervient évidemment dans le résultat qui, comme on voit, est assez significatif. La condensation peut ou bien éliminer pure-

ment et simplement certains des éléments latents ou bien n'en admettre que des fragments dans le rêve manifeste ou bien encore, opération de toutes la plus caractéristique, fondre ensemble ceux d'entre eux qui présentent des traits communs, que ces derniers soient réels ou même imaginés à loisir : une seule et même personne, un seul et même objet, une seule et même idée peuvent, le fait est connu, valoir pour plusieurs personnes, plusieurs idées, plusieurs objets plus ou moins différents et disparates. Chacun des éléments du rêve manifeste est *surdéterminé* (T, 194), c'est-à-dire correspond à plusieurs éléments latents. Qui plus est, les éléments latents sont à leur tour représentés par plusieurs éléments du rêve manifeste. « D'un élément du rêve [manifeste] le fil des associations conduit à plusieurs idées du rêve [latent], d'une idée du rêve [latent] à plusieurs éléments du rêve [manifeste] » (T. 194). D'où dans le rêve manifeste des obscurités singulières, tenant à la complexité indéfinie des rapports existant entre ses éléments et ceux du rêve latent. Ainsi la condensation embrouille et trouble le rêve ; cependant elle ne semble pas l'effet de la censure. « Mais la censure y trouve son compte quand même » (B, 179).

Le déplacement, au contraire, est « entièrement l'œuvre de la censure des rêves » (B, 180), qui opère par « omission, modification, regroupement des matériaux » (B, 143). Il y a déplacement lorsque, dans le

rêve manifeste, un élément latent est simplement remplacé par une allusion. A l'état de veille de même nous procédons volontiers par allusions, mais nos allusions perdraient alors toute valeur et toute portée si elles étaient inintelligibles. Le déplacement par allusion, en revanche, n'atteint pleinement son but que lorsque l'allusion est tout à fait inintelligible et qu'il est impossible au rêveur de reconnaître ni que l'allusion est une allusion ni à quoi elle se rapporte. Le déplacement peut également se produire par transfert de l'accent psychique d'un élément important à un élément sans portée. A la limite « ce qui dans les idées du rêve [latent] est manifestement le point essentiel, n'a pas du tout besoin d'être représenté dans le rêve [manifeste] » (T, 208). Le rêve ainsi décentré prend une allure et un caractère étranges, conformes aux vues et aux intentions de la censure.

Le travail d'élaboration se manifeste, en particulier, par de multiples inversions, dont la déformation des rêves tire bien des avantages : inversions de sens, un seul et même élément manifeste étant susceptible d'exprimer à la fois des éléments contraires du contenu latent ; inversions de situation, le monde se trouvant renversé et le lièvre, par exemple, donnant la chasse au chasseur ; inversions de la succession dans le temps, les effets précédant leurs causes et le cours des événements se produisant à rebours. Toutes ces inversions rap-

pellent certains caractères des anciens systèmes d'expression, anciennes langues et écritures, et sont donc autant de traits archaïques (B, 186).

Le travail d'élaboration et de déformation du rêve ne s'arrête d'ailleurs pas là. A la dramatisation, à la condensation, au déplacement <sup>(1)</sup> se superpose un travail

(1) Notons ici, en passant, que l'auteur d'un mot d'esprit opère, selon Freud (*Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten, L'esprit [de mots] et son rattachement à l'inconscient*, 1905), tout comme le rêveur. L'esprit procède comme le rêve et en particulier :

1° Par condensation, soit que, par exemple, il introduise dans l'expression des modifications légères dont l'effet est de la raccourcir : un homme d'état dit d'un imbécile auquel il vient de donner audience qu'il s'est trouvé en tête à tête avec lui ou d'un ministre de l'agriculture qui a perdu son portefeuille : « Comme Cincinnatus, il a repris sa place devant la charrue » ; soit encore que l'esprit joue sur le double sens des mots : de Napoléon III, au moment où il venait de s'approprier les biens de la famille d'Orléans, on a dit : « C'est le premier vol de l'aigle ». — « Elle me rappelle Dreyfus, disait quelqu'un d'une jeune fille. L'armée ne croit pas à son innocence ».

2° Par déplacement. Voici à l'appui deux plaisanteries populaires parmi les Juifs de Galicie. Deux Israélites se rencontrent à proximité d'un établissement de bains. « Tu viens de prendre un bain ? dit l'un — Comment ? riposte l'autre. Est-ce qu'il en manque un ? » — Un Juif emprunte de l'argent à un coreligionnaire qui le surprend ensuite au restaurant en train de manger du saumon sauce mayonnaise et lui reproche cette dépense. « Je ne vous comprends pas, réplique l'emprunteur. Quand je n'ai pas d'argent, je ne puis pas manger de saumon sauce mayonnaise. Quand j'en ai, je ne dois pas en manger. Alors, quand est-ce que j'en mangerai ? »

3° Par dramatisation, sans toutefois aller, comme le rêve, jus-

d'élaboration secondaire, identique en ses moyens à notre pensée normale (T, 340) et destiné à « transformer en un tout à peu près cohérent les données les plus immédiates du rêve » (B, 188), c'est-à-dire à les soumettre à une première interprétation, et, par conséquent, à en fausser le sens (T, 340). Nous ne nous étonnerons donc pas qu'à la limite, pour peu que le désir ait été immoral et la censure exigeante, il ne se trouve

qu'à la représentation hallucinatoire. « Vous pouvez évoquer les esprits ? dit Frédéric le Grand à un pasteur silésien réputé pour frayer avec l'au delà. — A vos ordres, Majesté, mais ils ne viennent pas ». — Deux financiers montrent à leur hôte leurs portraits qui se font pendants sur le mur du salon. « Où donc est le Sauveur ? » demande l'invité. — « Il est presque impossible, constate Lichtenberg, de porter le flambeau de la vérité dans une foule sans brûler la barbe à quelqu'un ».

En outre l'esprit, quand il n'a pas pour seul but de prendre plaisir à un jeu de processus mentaux, obéit à deux tendances fondamentales : l'hostilité et l'obscénité, qui doivent en même temps être en partie refoulées, pour qu'il puisse se donner cours.

Donc il n'est de mot d'esprit possible que si une pensée préconsciente est un moment abandonnée à une élaboration inconsciente, dont la conscience saisit seulement le résultat. Mais il en est tout de même du rêve, où les tendances inconscientes travaillent sur les matériaux que leur fournissent les souvenirs de la veille. Ainsi l'homme d'esprit s'apparente bien au rêveur. Freud, toutefois, ne méconnaît pas qu'au contraire du rêve toujours essentiellement égoïste, l'esprit est chose éminemment sociale. Mais l'intérêt de leur rapprochement tient pour lui à la démonstration qu'il y voit de l'activité permanente de l'inconscient et de la constance de ses lois et de ses procédés.

plus le moindre rapport apparent entre le contenu manifeste du rêve et son contenu latent.

D'autant que ce contenu latent lui-même n'est pas simple. Jusqu'à présent nous n'avons considéré en lui, pour la commodité provisoire de l'exposition, que la tendance inconsciente qui est l'animatrice du rêve. Mais cette vue est incomplète. Font également partie du contenu latent, que le rêveur consente ou non à convenir de leur existence, les « restes diurnes », traces résorbées dans l'inconscient des événements de la journée, qui, sous l'action du désir que le rêve veut réaliser, évoquent d'autres idées latentes, « qui, elles, ne peuvent plus être considérées comme rationnelles et explicables par la vie éveillée » (B. 234). La participation de ces restes diurnes et du désir inconscient est indispensable au rêve. Les restes diurnes, en effet, qui sont d'ailleurs « les véritables perturbateurs du sommeil », « non seulement empruntent quelque chose à l'inconscient, s'ils obtiennent de participer à la formation du rêve, savoir l'énergie, dont le désir refoulé dispose, mais encore ils fournissent de leur côté à l'inconscient quelque chose d'indispensable, les attaches sans lesquelles le transfert serait impossible » (T. 419). « Chaque entreprise a besoin d'un capitaliste subvenant aux dépenses et d'un entrepreneur ayant une idée et sachant la réaliser. C'est le désir inconscient qui, dans la formation d'un rêve, joue toujours le rôle du capitaliste ; c'est lui qui fournit l'énergie psychique néces-

saire à cette formation. L'entrepreneur est représenté ici par le reste diurne qui décide de l'emploi de ces fonds, de cette énergie » (B, 234-5). Il est vrai que « d'autres fois le capitaliste est lui-même l'entrepreneur ; c'est même pour le rêve le cas le plus habituel » (T, 416). Quoi qu'il en soit, dans le rêve, par la rencontre des restes diurnes et du désir, s'affrontent deux inconscients bien différents de caractère, d'intensité et de rôle : l'inconscient dont en général le matériel est à tout instant à la disposition de notre conscience, c'est-à-dire le préconscient, et l'inconscient proprement dit où veillent à notre insu des tendances et des désirs inconnus de nous.

En tout cas nous avons dans le rêve, d'un côté, le contenu latent, de l'autre, le contenu manifeste. Entre les deux il n'y a jamais coïncidence, puisqu'à tout le moins le rêve transforme toujours le désir en réalité. Mais, en règle générale, chez l'adulte, il intervient toujours entre le rêve latent et le rêve manifeste un travail d'élaboration et de déformation souvent si riche et si complexe qu'on ne voit pas à première vue comment il pourrait être possible dans la plupart des cas de remonter de celui-ci à celui-là et comment, par conséquent, la théorie serait susceptible de preuves. En réalité c'est précisément le contraire qui est le vrai. Les preuves, à en croire Freud, surabondent. L'idée qu'il s'est faite du rêve n'a rien de spéculatif et de théorique. Elle est née des faits et de leur analyse systématique. C'est à force



d'interpréter des rêves, c'est-à-dire d'opposer à l'élaboration et à la déformation dont ils étaient issus un travail et un effort inverses, qu'il est parvenu à en concevoir le mécanisme, et ce travail, cet effort, cette interprétation ne se sont trouvés possibles et féconds que par le moyen de la seule psychanalyse.

## IV

Sur quels principes généraux se fonde, par quels procédés opère donc, ici en particulier, la psychanalyse ?

Une première difficulté d'abord est facile à écarter. Pour nous informer de son rêve il n'est que le rêveur que nous puissions interroger. Or, quand nous lui demandons ce que signifie son rêve, il répond toujours qu'il n'en sait rien. Il semble donc que, dès le début, notre enquête tourne court et ne puisse pas aboutir. Heureusement il n'en est pas ainsi. Cette prétendue ignorance ne doit pas nous arrêter. Déjà en un autre domaine une ignorance semblable s'est offerte à notre expérience et s'est montrée illusoire : le sujet hypnotisé prétend à son réveil ne rien savoir de ce qui s'est passé durant l'état somnambulique. Mais, pressé de questions, il finit par retrouver intégralement les événements réputés d'abord inaccessibles à sa mémoire. Il n'y a aucune raison, au contraire, pour croire qu'il en va autrement du rêveur, d'autant qu'entre le sommeil ar-

tificiel et le sommeil naturel la ressemblance est très nette.

Comment, dès lors, puisque l'opération est vraisemblablement possible, remonter du signe à la chose signifiée, du rêve manifeste au rêve latent, dont le rêveur dit justement ignorer tout ? La considération du déterminisme mental va nous en fournir le moyen. Ce déterminisme, pour être mal connu et méconnu, n'en est pas moins rigoureux. Il n'y a pas de représentations libres, c'est-à-dire nous ne pensons jamais un nom ni un nombre au hasard. Il y a toujours une raison ou un ensemble de raisons qui expliquent pourquoi nous avons pensé ce nombre ou ce nom plutôt que tel ou tel autre. Pour découvrir cette ou ces raisons il suffit d'inviter le sujet à dire tout ce qui, jusqu'à épuisement des associations, lui vient successivement à l'esprit à propos du nom ou du nombre qu'il a pensé. L'ensemble des associations ainsi obtenues fournit, à l'examen, l'explication demandée en nous révélant « l'importance que ce nom » ou ce nombre peuvent « avoir pour le sujet de l'expérience » (B, 109). C'est que chacun de nos événements mentaux fait partie d'une synthèse, d'un système, d'un complexe psychique. Que l'activité du complexe soit ou non éveillée par une excitation venue du dehors, ce n'en est pas moins le complexe qui détermine l'événement mental intervenant alors en nous. En conséquence, si nous invitons le rêveur à nous communi-

quer, à propos de chacun des éléments de son rêve manifeste, toutes les idées qui peuvent lui venir à l'esprit, nous sommes en droit d'admettre, et les succès obtenus l'ont d'ailleurs, d'après Freud, indubitablement démontré, que toutes ces idées relèvent du même complexe que l'élément lui-même et qu'au bout de notre travail, ayant trouvé les raisons psychologiques de chacun des éléments du rêve, il nous suffira de les confronter pour avoir la clef du rêve tout entier, sous réserve toutefois de ne pas oublier « qu'à proprement parler on n'est jamais sûr d'avoir entièrement interprété un rêve ; même si la solution paraît satisfaisante et intégrale, cependant il demeure toujours possible que le même rêve révèle encore un autre sens » (T, 191).

Cet effort d'analyse ne va pas du reste sans difficultés et sans heurts. On a beau imposer au rêveur « comme règle inviolable de ne refuser la communication d'aucune idée, alors même qu'il trouverait une idée donnée trop dépourvue d'importance, trop absurde, sans rapport avec le rêve ou désagréable à communiquer » (B, 117). Le rêveur a beau promettre d'obéir. Il est rare qu'il tienne sa promesse et ne mette pas à certains moments une mauvaise volonté plus ou moins grande à tout dire. Cette résistance est à tous égards importante. Elle contrarie en effet d'autant plus le travail d'analyse qu'elle porte toujours et sans exception sur des idées essentielles à la découverte de l'inconscient et, par

conséquent, à l'interprétation du rêve. Et en même temps cette résistance apporte à la thèse une confirmation éclatante ; car, œuvre de la censure, elle correspond précisément aux éléments du rêve qui sous l'influence de cette même censure ont subi les déformations les plus considérables.

Il arrive cependant que certains éléments du rêve n'éveillent chez le rêveur absolument aucune idée, sans qu'il songe à rien dissimuler, sans qu'il y ait de sa part le moins du monde résistance. Il ne trouve rien à dire ou ne dit absolument rien qui vaille. La constatation serait très grave, extrêmement compromettante et fâcheuse pour l'interprétation des rêves, n'étaient deux caractères singuliers de ces mystérieux éléments. Ils sont en général les mêmes pour tous les rêveurs. Et, si pour tous les rêveurs ils ne se rattachent à aucun complexe personnel, n'éveillent aucun système défini d'idées, n'offrent par conséquent de ce point de vue aucun sens, ils ont un sens, en revanche, dans les contes, les mythes, les facéties, les proverbes, les chants populaires, le folklore. Ils y tiennent leur sens de comparaisons qui se sont ainsi inscrites dans le patrimoine à nous légué par nos ancêtres même les plus lointains, mais que les rêveurs ignorent et ne songent pas à faire eux-mêmes. Ce sont des symboles, dont les plus nombreux sont de caractère nettement sexuel. Pris dans leur sens symbolique, les éléments dont nous venons de parler

perdent tout de leur mystère et le rêve peut s'interpréter. Il est donc loisible à leur propos d'établir une véritable clef des songes, sujette, il est vrai, à caution, car les éléments qui y reçoivent un sens n'offrent pas nécessairement ce sens toujours et dans tous les rêves : il leur arrive d'y figurer autrement qu'à titre de symboles. L'intervention du symbolisme dans les rêves présente en tous cas un triple intérêt. Elle donne d'abord un moyen sûr et fidèle d'interpréter des éléments du rêve autrement inexplicables. Elle montre ensuite que par là un nouveau facteur contribue à la déformation des rêves, facteur qui ne dépend à aucun degré de la censure, mais dont la censure sans doute tire avantage, car il concourt au même résultat. Elle révèle enfin qu'outre le passé individuel le passé de la race exerce son action sur nos manifestations mentales et leur imprime certains de ses caractères.

La recherche psychanalytique, aidée du symbolisme, permet d'interpréter tous les rêves, pourvu que le rêveur s'y prête. L'évidence de la méthode est telle qu'elle est en droit d'affirmer que son interprétation est juste, alors même que le rêveur la repousse comme inexacte et professe n'avoir jamais eu les désirs ni les idées qui lui sont imputés. Sa révolte ne prouve rien, puisqu'il s'agit de tendances inconscientes que sa conscience réprouve et que sa censure refoule.

Les tendances inconscientes, les désirs qui animent

les rêves ne sont pas nécessairement sexuels. Seuls les rêves très déformés sont le plus souvent de nature sexuelle. Notons cependant que les désirs conscients ne parviennent à provoquer des rêves que s'ils réussissent à s'assurer la collaboration et le renfort de désirs inconscients (T, 412) qu'à leur tour ces désirs inconscients ont leurs racines dans le passé, en particulier dans le passé infantile, que « la vie psychique des enfants... survit dans l'inconscient, pour se révéler dans le rêve et que celui-ci nous ramène chaque nuit à la vie infantile », que, par conséquent, « *l'inconscient de la vie psychique n'est autre chose que la phase infantile de cette vie* » (B, 218) : nouvelle expression de la régression déjà signalée à propos du travail d'élaboration des rêves. Or dans la vie infantile la sexualité, nous le verrons, a, d'après Freud, une énorme importance. En affirmant donc, d'une part, que les rêves n'ont pas tous une signification sexuelle, et, d'autre part, que les désirs qui les excitent ont, au moins en général, une origine infantile, Freud semble bien nous retirer d'une main ce qu'il nous a tendu de l'autre et nous inviter à voir dans le pansexualisme du rêve une tendance de sa doctrine que la censure des faits ne parvient à refouler qu'à demi <sup>(1)</sup>.

(1) Cette impression se confirme si l'on rapproche quelques-uns des textes où Freud traite de l'intervention du sexuel dans le rêve. « Le rêve est, nous dit-il (T, 113), la réalisation (déguisée) d'un désir (réprimé, refoulé) », et il ajoute en note : « J'indique

Concluons. Les rêves, comme les actes manqués, ont un sens. Ce sens, comme les actes manqués, ils le tiennent des tendances inconscientes qui trouvent en eux leur expression déformée. Comme les actes manqués, les rêves n'ont pas toujours une signification sexuelle, mais une telle signification se rencontre plus souvent dans les rêves que dans les actes manqués.

ici par anticipation comment Otto Rank a étendu et modifié la formule *capita* eci-dessus : en règle générale, en s'aidant essentiellement d'un matériel sexuel infantile refoulé, le rêve représente comme réalisés des désirs actuels, en général également érotiques, sous une forme voilée et revêtue de symboles ». — « Plus on s'occupe de trouver le sens des rêves, mieux on est, nécessairement, disposé à reconnaître que la plupart des rêves d'adultes ont du matériel sexuel pour objet et expriment des désirs érotiques... Dans l'interprétation des rêves on ne doit jamais oublier cette importance des complexus sexuels, mais, naturellement, elle ne doit pas non plus être exagérée au point d'être tenue pour exclusive... La thèse que *tous les rêves* [Traum] *exigent une interprétation sexuelle*, thèse contre laquelle la polémique est infatigable, est étrangère à ma *Traumdeutung* [Interprétation des rêves] » (T, 269-70). — Enfin, après avoir rappelé que tous les symptômes névrotiques sont d'origine sexuelle, Freud poursuit : « Je ne veux pas débattre la question de savoir si la théorie du rêve exige également la considération nécessaire du sexuel et de l'infantile. Je laisse ici ce point en suspens, car, déjà, en admettant que le désir du rêve naît toujours de l'inconscient, j'ai fait un grand pas au delà du démontrable » (T, 448).

## CHAPITRE III

### Les Névroses

---

#### I

Malgré quelques pointes lancées en passant contre les psychiatres, la précarité de leurs classifications et l'insuffisance de leurs conceptions étiologiques, Freud se garde bien d'opposer la psychanalyse et la psychiatrie comme deux inconciliables rivales. Loin de se contredire elles se complètent l'une l'autre. La psychanalyse est à la psychiatrie ce que l'histologie est à l'anatomie ; elle en constitue donc l'indispensable prolongement en l'état de nos connaissances et de nos moyens de recherche. Pour le progrès de la science Freud compte beaucoup sur les psychiatres, une fois qu'ils auront consenti à s'initier, comme ils commencent à le faire en Amérique, aux méthodes psychanalytiques. L'étude de tout un domaine extrêmement important de la vie mentale, la psychologie du moi et de ses tendances propres, ne pourra être faite que par l'application de la psychanalyse aux psychoses et c'est à venir ainsi couronner la



recherche psychanalytique que Freud invite la psychiatrie, qui, d'ailleurs, avec l'Ecole de Zurich en particulier, est déjà, dans cette voie, arrivée d'après lui à des résultats tout à fait encourageants.

En attendant, c'est à l'étude des névroses que la psychanalyse s'est d'abord attachée, c'est dans cette étude, dans celle de l'hystérie en particulier, qu'elle a fait ses premières tentatives, obtenu ses premiers succès, atteint enfin, par la persévérance de son effort et par la systématisation des résultats acquis, à l'ampleur et à la portée qu'elle se connaît maintenant.

Avant d'aller plus avant il est indispensable de signaler, entre les rêves et les actes manqués, d'une part, et les symptômes névrotiques, d'autre part, une double différence tout à fait importante. Contrairement aux rêves et aux actes manqués toutes les névroses proprement dites sans exception sont d'origine sexuelle, plus exactement tous les symptômes névrotiques résultent de troubles sexuels. En revanche, contrairement toujours aux rêves et aux actes manqués, tout symptôme névrotique n'a pas nécessairement un sens. Il est des névroses dont les symptômes sont purement organiques, relèvent de processus physiologiques et n'ont, par conséquent, aucun sens, aucune signification psychique (B, 403). En d'autres névroses, au contraire, les symptômes, manifestations psychiques du trouble sexuel, ont un sens. Il n'y a donc pas lieu, au point de vue étiologique,

d'introduire entre les différentes névroses et leurs divers symptômes de distinction fondamentale : leur cause est toujours sexuelle. Mais il y a lieu, au point de vue de leur interprétation, de distinguer entre les symptômes, suivant qu'ils sont organiques ou psychiques : seuls ces derniers ont un sens et se prêtent, par conséquent, entièrement et sans réserve à l'intervention psychanalytique.

C'est là une des raisons, entre autres, qui ont déterminé Freud à établir des névroses la classification suivante, dans laquelle le groupe central, celui des névroses de transfert, offre cette particularité essentielle que les symptômes névrotiques y ont un sens et s'y montrent accessibles à la fois et à la recherche et, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus tard, à la thérapeutique psychanalytiques. Freud distingue actuellement trois types fondamentaux de maladies névrotiques :

1° les névroses actuelles, qui comprennent la neurasthénie, la névrose d'angoisse et l'hypocondrie ;

2° les névroses de transfert, qui sont l'hystérie de conversion, l'hystérie d'angoisse et la névrose obsessionnelle ;

3° les névroses narcissiques, qui répondent à nos psychoses et parmi lesquelles figurent, en particulier, la paranoïa et la démence précoce que Freud a proposé de réunir sous la désignation commune de paraphrénie

(B, 441) ; — groupe d'attente, si l'on peut dire, dont l'étude, nous venons de le voir, ne fait que de commencer et sera l'œuvre des psychiatres psychanalystes d'aujourd'hui et surtout de demain.

## II

Nous indiquerons dans la suite les caractères particuliers auxquels les névroses actuelles, de transfert et narcissiques sont redevables de leurs noms. Contentons-nous pour le moment de prendre acte de cette terminologie. Prenons acte également de cette classification sans tenter même de la discuter. Comme toutes les classifications nosologiques, plus même peut-être que toute autre, vu son originalité et son indifférence à l'égard de ses aînées, elle est cependant de nature à soulever bien des critiques. Mais pour exposer ces critiques, pour les examiner d'assez près et conclure, si possible, utilement, besoin serait d'aborder à peu près tous les problèmes que pose la clinique mentale. Il est superflu de dire que ce n'est peut-être pas le lieu de le faire et que nous n'en avons à coup sûr ni la place ni le temps. Limitons-nous donc à un seul point, à titre d'exemple. On sait que le délire d'interprétation est une des formes types de la paranoïa et que la démence précoce comprend classiquement trois formes, la démence catatonique, la démence hébéphré-

nique et la démence paranoïde. Entre les délires d'interprétation les plus indiscutables et les démences paranoïdes les plus franches existent quantité de formes morbides intermédiaires, parmi lesquelles se range, entre autres, le délire systématisé chronique hallucinatoire à évolution démentielle de Magnan. On comprend que la considération de ces formes intermédiaires ait pu conduire Freud à tenir pour incontestable la parenté de la paranoïa et de la démence précoce et à proposer de les grouper sous un vocable commun. Mais n'est-ce pas, un peu trop aisément, faire fi des différences grossières que la clinique constate à première vue entre le délire d'interprétation et la démence catatonique ? Le rapprochement systématique d'états apparemment aussi disparates n'exigerait-il pas d'autant plus de précautions et de preuves qu'il est plus scabreux et plus inattendu ? N'insistons pas davantage. Il nous suffit d'avoir indiqué de la sorte en passant tout ce que la classification de Freud présente de hardiesse.

De ces trois groupes de névroses les deux premiers, qui répondent aux névroses proprement dites, se conforment au principe que nous avons posé tout à l'heure : toutes les manifestations morbides qui y entrent relèvent de causes sexuelles. La conviction de Freud sur ce point est absolue, tellement absolue que la considération des névroses traumatiques, si nombreuses durant la dernière guerre et dont l'étiologie paraît de prime abord

n'avoir rien de sexuel, ne semble pas l'avoir ébranlée. Hesnard (*L'état actuel de la Psychoanalyse de Freud en France*, La Médecine, 3<sup>e</sup> année, février 1922, p. 353) a déjà souligné avant moi tout ce que cette attitude de Freud a véritablement de paradoxal. Elle s'explique cependant par la manière dont Freud conçoit l'action du trouble sexuel dans le développement des névroses : le trouble sexuel ne produit pas de lui-même et à lui seul la névrose, mais il donne lieu à un conflit entre le moi et la sexualité, et c'est de ce conflit que la névrose est la conséquence. De tels conflits, on le comprend sans peine, naissent d'autant plus aisément que le moi a moins de force et de résistance, ce qui serait précisément le cas dans les névroses traumatiques et, plus généralement, dans toutes les névroses dont l'épisode initial, perte matérielle par exemple ou maladie organique, n'a de lui-même aucun caractère sexuel. Mais, en ces cas comme dans tous les autres, quel que soit le mode de production de la maladie, et c'est l'essentiel pour Freud, les symptômes névrotiques sont toujours d'origine sexuelle (B, 402).

Quant aux névroses du troisième groupe, il est possible, en fin de compte, qu'elles relèvent aussi de causes sexuelles, mais la question n'est pas encore tranchée et il se peut qu'il y intervienne des causes d'un autre ordre, intéressant plus directement le moi et ses propres tendances (B, 447).

L'étude des névroses de transfert constitue le centre de la recherche et de la doctrine psychanalytiques. Les constatations, considérations et interprétations valables pour ces névroses ne valent seulement qu'en partie pour les névroses actuelles et les névroses narcissiques. Il est capital de ne tenir pas pour vrai et vérifié des secondes ce qui n'est vérifié et vrai que des premières.

Or de ces névroses de transfert nous savons déjà que leur origine est sexuelle. Mais ce que nous ne savons pas encore, c'est que tous leurs symptômes résultent pour Freud d'une sorte de retour à l'enfance. Sexualité, infantilisme, ces deux mots résument, au moins en partie, la conception que propose Freud des névroses de transfert. Nous sommes ainsi tout naturellement amenés à l'examen de sa théorie de la libido et de sa description de la sexualité infantile, les deux points de sa doctrine les plus universellement connus, mais aussi les plus âprement critiqués.

## CHAPITRE IV

### La Libido et la Sexualité Infantile

---

#### I

Au sein même de l'école de Freud la notion de la libido a suscité bien des discussions poussées parfois jusqu'au schisme. Freud est, à son sujet, particulièrement rebelle à tout compromis, il s'en tient strictement à la définition en laquelle il a fixé l'orthodoxie de sa doctrine et met un soin vigilant à la défendre contre toute addition et contre tout commentaire qui risqueraient d'y introduire les restrictions ou les compléments même, en apparence, les mieux intentionnés et les plus légitimes. Dans un article très averti, très bienveillant, paru dans la *Revue de Genève* de décembre 1920 et qui sert présentement d'introduction à la traduction française de *la Psychanalyse*, Claparède a proposé de la libido (A, 18) une interprétation très naturelle, très judicieuse, très propre à atténuer ce qu'il y a, peut-être inutilement, de paradoxal dans la pensée de Freud et à la rendre plus accessible et plus acceptable. Mais c'est,

il est vrai, en la déformant quelque peu. Freud a aussitôt écrit pour se plaindre du « tort » qui lui était ainsi fait. « J'ai... répété et déclaré aussi clairement que possible, à propos des névroses par transfert (Uebertragungsneurosen), que j'établissais la distinction des Sexualtriebe [instincts sexuels] et des Ichtriebe [instincts du moi] et que pour moi, Libido ne signifie que l'énergie des premiers, des Sexualtriebe. C'est Jung, et non pas moi, qui fait de la libido l'équivalent de la poussée instinctive *de toutes* les facultés psychiques et qui combat la nature sexuelle de la libido » (A, Note Additionnelle, 70). Pour le moment gardons-nous donc avec soin de rien dire sur la libido de plus ou de moins que n'en dit Freud lui-même, et soulignons tout de suite, pour ne les plus oublier, deux points essentiels : les tendances, d'une part, que, selon Freud, anime la libido, ne sont pas les seules à commander la vie psychique ; la libido, d'autre part, est, toujours et partout, de nature sexuelle.

Sans doute l'instinct sexuel existe et il n'y a, bien entendu, aucun inconvénient à appeler libido la force dont relèvent ses diverses manifestations, mais Freud, voici la difficulté, porte précisément au compte de cette force nombre de manifestations, qui, de prime abord, ne paraissent avoir aucun caractère sexuel. Si la libido est toujours et partout de nature sexuelle, on voit mal ce qu'elle a à faire avec de telles manifestations,



et si ces manifestations intéressent réellement la libido, on ne voit pas mieux comment la libido pourrait toujours et partout être de nature sexuelle. De là les résistances, les protestations, auxquelles la conception que Freud a proposée de la libido continue à se heurter.

Ces résistances, ces protestations, Freud y revient à plus d'une reprise, tiennent essentiellement à l'hypocrisie plus ou moins inconsciente qui est en nous l'effet de l'éducation et des exigences collectives : nous avons appris à nous détourner des questions sexuelles, elles sont à nos yeux frappées d'une sorte d'interdit, nous n'en voulons dire, nous n'en voulons savoir que le peu seulement que la société permet d'en savoir et d'en dire, et ce peu en vérité n'est guère, car « la société ne voit pas de plus grave menace à sa culture que celle que présenteraient la libération des instincts sexuels et leur retour à leurs buts primitifs » (B, 22). Aussi n'est-il pas étonnant que la société soit réfractaire à la psychanalyse et à ses résultats et que nous nous y montrions réfractaires avec elle, dressés et déformés comme nous sommes par ses soins.

Toutefois résistances et protestations ont aussi une autre raison sur laquelle Freud insiste moins, mais qui est bien également dans l'esprit de sa doctrine. Chez l'individu normal, adulte et civilisé la libido se trouve limitée à la zone génitale, concentrée sur la sexualité proprement dite, orientée vers la reproduction ; la

sexualité se confond avec la reproduction ou, tout au moins, tend à se confondre avec elle. Or cet individu normal, aussi longtemps que la psychanalyse ne l'en a pas dûment averti, est tout à fait hors d'état de se rendre compte que sa libido actuelle et consciente est en réalité le produit final d'une évolution prolongée et complexe dont, parvenu à l'âge adulte, informé exclusivement de ce à quoi elle a abouti, il a complètement oublié le détail et l'histoire. Mais l'étude des perversions sexuelles, en nous révélant toute une série d'activités sexuelles indifférentes et même rebelles aux objets et aux buts tenus pour normaux de l'instinct génital, l'analyse psychanalytique, en nous montrant les troubles névrotiques étroitement apparentés aux perversions sexuelles, nous prouvent que l'empire de la libido est beaucoup plus étendu que la seule considération de la sexualité adulte et normale ne le donnerait à croire, qu'il a d'autres territoires que la zone génitale et d'autres politiques que la procréation. Et, pour que perversions sexuelles, symptômes névrotiques deviennent intelligibles, il faut précisément que la psychanalyse arrache à l'oubli tout un passé équivoque dont nos consciences d'adultes ont perdu le souvenir et nous montre la libido, au cours de la vie infantile, s'exerçant en un domaine fort étendu sur les objets les plus variés dans les buts les plus divers.

Seule la notion de la libido, telle que l'entend Freud, permet de la sorte d'embrasser en une synthèse

utile et féconde la sexualité normale, les perversions sexuelles et les troubles névrotiques. « J'emploie le mot [sexualité] dans un sens beaucoup plus large que l'usage ne le réclame, soit. Mais la question est de savoir si ce n'est pas l'usage qui l'emploie dans un sens beaucoup trop étroit, en le limitant au domaine de la reproduction. On se met dans l'impossibilité de comprendre les perversions ainsi que la corrélation qui existe entre perversion, névrose et vie sexuelle normale ; on devient hors d'état de connaître la signification des débuts, si facilement observables, de la vie amoureuse somatique et psychique des enfants. Mais, quel que soit le sens dans lequel on se décide, le psychanalyste prend le mot sexualité dans une acceptation totale, à laquelle il a été conduit par la constatation de la sexualité infantile » (A, 59).

## II

Par conséquent l'intelligence de la libido, dans toute sa complexité révélatrice, est étroitement liée à l'étude de son développement, autrement dit à l'étude de la sexualité infantile que nous allons maintenant aborder avec Freud. Sur ce point, comme sur tant d'autres, Freud est fermement convaincu d'avoir en sa doctrine donné et laissé toujours la parole aux faits : la confrontation psychanalytique des perversions sexuelles, des

troubles névrotiques et des souvenirs de la vie infantile éveillés chez les malades par l'analyse de leurs symptômes l'ont amené à des constatations que l'observation directe des enfants a pleinement confirmées (B, 322) <sup>(1)</sup>. Ici, autant au moins qu'ailleurs, « la conception psychanalytique » n'est pas « un système spéculatif. Il s'agit plutôt d'un fait d'expérience, d'une expression directe de l'observation ou du résultat de l'élaboration de celle-ci » (B, 254).

Freud ne croit pas à la pureté de l'enfance et il n'y a pas de notion courante contre laquelle il s'élève avec plus de véhémence ironie. C'est encore la société qui, à force de se défendre contre l'activité sexuelle, en est venue à la nier partout où elle veut radicalement l'interdire et à affirmer, par suite, comme un dogme la pureté de l'enfance. Elle a ainsi imposé cette foi même aux éducateurs qui n'en exercent pas moins sur la conduite de leurs élèves une surveillance inquiète et sévère, mettant par là en contradiction leur pratique effective et leur optimisme de commande. Cette méfiance à l'égard des enfants, notons-le, n'est pas pré-

(1) « A mon avis la psychologie de l'enfant est appelée à rendre à la psychologie de l'adulte des services de même ordre que l'analyse de l'organisation et du développement des animaux inférieurs à l'étude de la structure des espèces supérieures. Jusqu'à présent il y a eu peu de tentatives faites en ce but précis pour tirer semblable profit de la psychologie de l'enfant » (T, 89).

cisément nouvelle. Elle est depuis longtemps commune parmi les médecins <sup>(1)</sup>, surtout parmi les psychiatres. L'expérience clinique leur a appris que l'enfant même normal est de manière générale plus inoffensif qu'innocent, que les idées, les sentiments moraux supérieurs lui sont à peu près inaccessibles, que son extrême malléabilité le rend susceptible, par suggestion, par imitation, par entraînement, des écarts les plus inattendus, que, dans son ignorance et son inexpérience du bien et du mal, la vertu n'a pas encore en lui de ressorts ni le vice de barrières et qu'enfin, plutôt que de sa pureté toute négative, il serait plus exact de parler de son amoralité, au sens primitif du terme. Mais médecins et psychiatres s'accordent à peu près tous pour considérer la précocité sexuelle comme une anomalie et, par conséquent, s'ils tiennent pour suspecte la pureté de l'enfant normal, ce n'est point qu'ils lui imputent une activité sexuelle. Toute l'originalité de Freud est ici

(1) Dès 1828, Broussais, par exemple, écrivait dans son *Traité de l'Irritation et de la Folie*, p. 100-101 : « En général, il [l'enfant] préfère le mal au bien, parce qu'il satisfait davantage sa vanité et qu'il y trouve plus d'émotion ; car il lui en faut à tout prix... Je sais que tous les actes des impubères n'ont pas le cachet de dépravation [destruction d'objets, cruauté envers les animaux]... mais la grande majorité est telle que je viens de la dépeindre, et plus les jeunes garçons sont vigoureux et sentent vivement le besoin de dépenser leurs forces en mouvements extérieurs, plus ils sont portés à mal faire ».

d'avoir, au contraire, porté la question sur le terrain sexuel, d'avoir nié la pureté de l'enfance en raison des activités sexuelles qui se révèlent durant cette période de la vie, et d'avoir posé que « la sexualité perverse n'est pas autre chose que la sexualité infantile grossie et décomposée en ses tendances particulières » (B, 322). L'enfant ne saurait être pur, puisqu'il a une vie sexuelle dans laquelle se trouvent en germe toutes les perversions éventuelles de l'adulte.

« Analogue à la *faim* en général, la libido désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct sexuel, comme la faim désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct d'absorption de nourriture » (B, 324). Contrairement à l'opinion commune cette force entre en activité dès le début de la vie. Elle ne concentre pas dès l'abord son action dans la sphère des fins, des objets et des organes proprement génitaux, dont la primauté ultérieure est un effet du développement individuel. Elle commence par la disperser pour ainsi dire en une foule de directions où elle fait choix successivement d'organes, d'objets et de fins qui n'ont rien de génital. Et ces avatars successifs de la libido ont une énorme importance : nous les verrons décider en partie, lors des crises physiologiques, pathologiques ou morales que traversent inévitablement l'adolescent et l'adulte, de la solution qu'elles reçoivent.

Donc la libido se manifeste dès le berceau, mais « les

premières manifestations de la sexualité, qui se montrent chez le nourrisson, se rattachent à d'autres fonctions vitales » (B, 325). De toutes, à l'origine, la nutrition est, de beaucoup, la fonction dominante et maîtresse. Elle est pour le nouveau-né le principal, sinon l'unique intérêt de la vie. La mimique du nourrisson rassasié se retrouve ensuite chez l'adulte sexuellement satisfait. Le plaisir de sucer, d'abord lié au plaisir d'absorber la nourriture, ne tarde pas à se suffire à lui-même : l'enfant suce pour sucer et éprouve à le faire un « plaisir *sexuel* » (B, 325). « L'acte qui consiste à sucer le sein maternel devient le point de départ de toute la vie sexuelle, l'idéal jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, idéal auquel l'imagination aspire dans des moments de grand besoin et de grande privation. C'est ainsi que le sein maternel forme le premier objet de l'instinct sexuel » (B, 326). Puis l'enfant en vient à sucer son pouce, sa langue ou telle autre partie accessible de son corps et y trouve un double plaisir, étant à la fois le sucé et le suceur. Ainsi la satisfaction de la libido, d'abord étroitement rattachée à l'assouvissement de la faim, en devient indépendante et s'obtient isolément, car l'acte nécessaire à l'absorption de la nourriture s'exécute non seulement sans plus avoir cette absorption pour but, mais encore sans plus porter exclusivement sur l'objet qui le provoquait à l'origine, et cet acte, s'appliquant désormais aux

zones érogènes que l'enfant découvre successivement sur son propre corps et dont la première en date et en importance est la zone bucco-labiale, suscite par lui-même et pour lui-même un plaisir sexuel. Mais l'essentiel n'est pas uniquement d'absorber de la nourriture. Il n'est pas moins capital pour l'enfant d'en éliminer les déchets. Et, à l'occasion de cette élimination, par un mécanisme identique, Freud voit se constituer tout un autre groupe de zones érogènes et de plaisirs sexuels correspondants. Donc à son aurore la sexualité infantile présente deux caractères essentiels. Elle se rattache à la satisfaction des grands besoins organiques, assimilation et désassimilation, et elle affecte une forme auto-érotique : pour éprouver un plaisir sexuel il suffit à l'enfant du contact de son propre épiderme. Constatons, sans y insister pour le moment, que l'artifice de Freud, si artifice il y a, est ici, pour une part, d'appeler sexualité ce où nul ne ferait guère difficulté à voir sensualité simple et pure, à une période de la vie où les exigences de l'être sont évidemment à peu près toutes charnelles.

Mais l'enfant vit dans un milieu social, en contact permanent avec des étrangers, avec d'autres enfants, avant tout avec les membres de sa famille. Sa libido cesse promptement de se confiner en lui. Elle se dirige vers le dehors et vers autrui. L'hétéro-érotisme fait son apparition. Dans le choix des moyens : souffrir ou faire



souffrir, voir ou montrer sont actes qui deviennent alors pour l'enfant sources de jouissances sexuelles, où sadisme, masochisme, exhibitionnisme, curiosités indiscrètes et malsaines ont précisément leur germe. Dans le choix de l'objet : la libido de l'enfant s'intéresse à des personnes étrangères ; guidée dans ses démarches par l'instinct de conservation, elle se cantonne dans l'entourage immédiat de l'enfant et se porte de préférence sur ceux ou celles qui lui donnent leurs soins, sans se soucier autrement de leur sexe ; du point de vue qui est provisoirement le sien, homme et femme se valent pour l'enfant ainsi volontiers homosexuel. Choix des moyens, choix des objets ont une très grande importance. Le premier caractérise la phase sadique-anale, organisation prégénitale qui succède à la phase orale définie par nous tout à l'heure. Le second nous conduit au *complexe d'Œdipe* <sup>(1)</sup> dont on sait la portée dans la théorie de Freud. Le petit garçon ressent pour sa mère, la fillette ressent pour son père un amour où s'éveillent les tendances psychiques de l'instinct sexuel, et tous deux éprouvent passagèrement, le premier contre son père, la seconde contre sa mère, une obscure jalousie sexuelle qui pourra plus tard aller

(1) J'avais d'abord écrit, comme bien d'autres : *Œdipe-complexe*, empruntant textuellement à Freud un mode d'expression qui est fort correct en allemand. Un ami m'a fait observer qu'il n'y avait aucun avantage à ne pas parler français et j'en suis tombé d'accord avec lui.

beaucoup plus loin. Et, quand la famille s'accroît, le complexe d'Œdipe se complique du complexe familial. Les aînés, jaloux des nouveau-venus qui menacent de les frustrer en partie de l'affection de leurs parents, laissent transparaître à l'égard de leurs cadets une sorte de haine, jusqu'au jour où le petit garçon reporte de sa mère sur sa sœur, la fillette de son père sur son frère une affection équivoque, déçue de ne pas avoir été prise au sérieux.

A tout cela s'ajoute dans l'enfance une précoce curiosité des choses sexuelles que les grandes personnes s'efforcent de tromper par des réponses évasives ou des contes à dormir debout, et l'enfant, alors livré à ses propres moyens, se hasarde à imaginer aux problèmes qu'il se pose des solutions plus ou moins baroques dont, au cours de sa vie ultérieure, les bizarreries ne seront pas toujours sans retentissements.

### III

Ainsi chez l'enfant de multiples tendances, qui par elles-mêmes ne poursuivent aucune fin proprement génitale, n'en présentent pas moins un caractère nettement sexuel. Orientées chacune pour sa part dans les directions les plus variées, se développant successivement de leur propre chef, s'ignorant pour ainsi dire les unes les autres, elles accusent entre elles une indépendance

anarchique tempérée seulement « par les prédispositions aux organisations prégénitales qui aboutissent à la phase sadique-anale, à travers la phase orale » (B, 341). Elles sont de plus perverses, en ce sens particulièrement qu'elles n'ont pas, et pour cause, la reproduction pour but, puisque l'enfant est naturellement incapable de procréer. « La vie sexuelle de l'enfant comporte une série de tendances partielles s'exerçant indépendamment les unes des autres et utilisant, en vue de la jouissance, soit le corps même de l'enfant, soit des objets extérieurs » (B, 328). « La sexualité infantile, envisagée dans son ensemble, ne présente ni centralisation, ni organisation, toutes les tendances partielles jouissant des mêmes droits, chacune cherchant la jouissance pour son propre compte » (B, 335). Au point de vue sexuel on est donc en droit de parler chez l'enfant de « perversité polymorphe » (B, 216).

Arrivé à ce stade, « entre la sixième et la huitième année environ » (B, 339), le développement de la libido subit le plus souvent un temps d'arrêt, traverse une période de latence, durant laquelle s'efface graduellement la mémoire des tendances et des événements de la première enfance. Ainsi s'installe cette « amnésie infantile » (*id.*), dont la fréquence n'a pas assez frappé les cliniciens et les psychologues. Les souvenirs que l'adulte conserve des premières années de sa vie sont en général rares et décousus. L'apparente insignifiance en aurait

quelque chose de déconcertant si la psychanalyse ne nous en révélait la portée réelle. Par condensation et, avant tout, par déplacement ils se substituent pour la mémoire à des événements qui ont fait date dans la vie de l'enfant et, en les recouvrant (*Deckerinnerungen*) de leur trompeuse minutie, ils les rendent méconnaissables (B, 208). Comme on pouvait s'y attendre, c'est donc, malgré l'apparence, de ce qui s'est passé de plus important pour lui dans son enfance que l'adulte garde en réalité le souvenir. Mais, ainsi qu'on devait également s'y attendre, la déformation si particulière que subissent ces souvenirs est l'effet du refoulement dont l'action commence avec l'éducation et, par conséquent, en fin de compte, avec la vie.

Puis la libido reprend son essor pour aboutir, au moment de la puberté, à une crise décisive, dont l'issue détermine son orientation ultérieure. A l'appel de l'instinct sexuel qui s'affirme dans toute sa force, les multiples tendances éveillées par la libido au cours de son évolution antérieure, celle en particulier qui se traduit par le complexe d'Œdipe, répondent avec une vigueur et un élan nouveaux. Mais l'heure est venue pour elles de renoncer à leur indépendance anarchique, de s'organiser, de se subordonner à une tendance maîtresse, et de se soumettre à cet effet aux remaniements, aux exclusions et aux amputations nécessaires. Moment capital, moment solennel. De deux choses l'une, au moins en

théorie. Ou bien la centralisation, la concentration sexuelles s'opèrent autour d'une des tendances infantiles que l'individu normal élimine ou fait passer au second plan, la libido fait choix d'organes et d'objets en dehors du domaine proprement génital, elle se fixe une fin autre que la reproduction, et l'adolescent devient un pervers. Ou bien les organes génitaux obtiennent la primauté, l'objet sexuel est élu dans le sexe opposé en dehors du cercle familial, et la fin poursuivie est la procréation : c'est la sexualité normale, qui, on le voit, est loin d'être toute la sexualité, qui n'en est bien plutôt qu'une détermination particulière.

#### IV

Mais, malheureusement, la réalité n'est pas aussi simple. Il n'y a pas que des individus sexuellement normaux et des individus pervers. En adoptant la sexualité normale, en imposant, par conséquent, à sa libido les formes tolérées par le groupe, en se libérant surtout des attaches familiales en même temps que du complexe d'Œdipe, l'adolescent devient un membre utile et sain de la collectivité (B, 350). Mais la société est terriblement exigeante. Elle tient l'instinct sexuel pour son pire ennemi. Elle aspire trop souvent à le chasser de toutes

ses positions, même des plus naturelles. Sans doute la libido normale est très mobile, très plastique, très apte à renoncer à ses objets et à ses fins propres pour se porter vers des fins et sur des objets sans aucun caractère sexuel dont la valeur sociale fait tout le prix, par un processus de *sublimation*, comme dit Freud, facteur incomparable de civilisation et de progrès. Toutefois la sublimation doit avoir ses limites (A, 66). La société ne saurait impunément prétendre que la libido fût sublimée tout entière : les cœurs les mieux placés, les natures les plus généreuses, les caractères les plus fermes succumbent à la tâche ; que serait-ce des hommes moins bien doués ? En tout cas le travail intérieur qui s'impose à l'adolescent, au moment où il se fait homme, est, on le voit, assez rude : rien d'étonnant, dans ces conditions, s'il ne le réussit pas toujours parfaitement.

D'autre part, du moment que la libido évolue, il est naturel qu'elle soit sujette aux accidents propres à toute évolution. Dans les organismes des anomalies se manifestent, dues à des arrêts de développement. De même pour les tendances sexuelles ; il arrive que certains de leurs éléments s'attardent, se *fixent* à des phases antérieures du développement, cependant que d'autres viennent à maturité. Après la crise de la puberté, quand certaines tendances se sont ainsi partiellement arrêtées et fixées en cours de route, alors même que la fonction sexuelle paraît à première vue s'organiser normale-

ment, en réalité le remaniement décisif de la libido ne peut être porté à sa définitive perfection en raison précisément de ces anomalies ; car, si, dans la suite, les circonstances s'opposent efficacement à la satisfaction des tendances sexuelles sous leurs formes les mieux évoluées, par un mouvement rétrograde la libido se reporte en arrière, à une de ces phases antérieures où ceux de ses éléments qui y sont demeurés fixés lui offrent en quelque sorte une position de repli, sur laquelle elle peut ainsi opérer une *régression*, et de telles régressions de la libido, qui la ramènent en fait à des stades infantiles de la vie sexuelle, sont proches parentes des perversions (B, 358). D'où, pour l'adolescent, une difficulté nouvelle et presque insurmontable à former définitivement sa sexualité à l'épreuve de tous les coups de la vie, quand au cours du développement de sa libido des fixations sont intervenues, portes ouvertes dans l'avenir, selon la gravité des événements, à autant de régressions.

Ainsi nous sommes invités à admettre, à côté des organisations sexuelles parfaitement normales et des organisations proprement perverses, l'existence de quantité d'organisations intermédiaires qui, sinon suivant leur apparence superficielle, du moins en leur constitution intime, sont d'autant plus défectueuses que la collectivité a plus exigé de l'individu (B, 367), et, surtout, ici, que les fixations y restent plus nombreuses et plus énergiques. Or ce sont de telles organisations qui constituent

le terrain d'élection des névroses dont les fixations sont parmi les plus puissants facteurs étiologiques (B, 360). L'étude de l'évolution de la libido nous conduit donc naturellement à l'examen de la genèse des névroses et des troubles névrotiques.



## CHAPITRE V

### La Genèse des Névroses

---

#### I

La libido intervient toujours dans la production et le développement symptomatique des névroses. Mais son rôle, nous en sommes déjà avertis, n'est pas le même, suivant qu'il s'agit d'une névrose actuelle, d'une névrose de transfert ou d'une névrose narcissique.

Dans les névroses actuelles « le rôle étiologique de la vie sexuelle constitue un fait brut, qui s'offre de lui-même à l'observation » (B, 401). Nous nous heurtons ici, selon Freud, à une évidence. « La vie sexuelle normale ne comporte pas de névrose (de névrose actuelle, veux-je dire) » (*id.*). Pour que de telles névroses apparaissent, il faut que la libido *actuelle*, pour quelque raison, par quelque moyen que ce soit, n'obtienne pas *actuellement* satisfaction complète, et ces névroses tiennent leur nom précisément de l'*actualité* de leurs causes. Les exigences de la libido peuvent, il est vrai, être, comme nous avons vu, secon-

daïres à un affaiblissement du moi, devenu momentanément incapable de les réprimer ; elles n'en sont pas moins la condition immédiate et nécessaire de l'affection névrotique. Leur rôle dans l'étiologie des névroses actuelles se précise si nettement qu'entre les multiples manières de décevoir la libido et les diverses névroses actuelles on constate des « rapports spécifiques » (B, 401) : il n'est pas besoin d'interroger les malades ainsi atteints pour savoir à quelles pratiques anormales ils sont actuellement adonnés, et, si l'on sait quelle satisfaction incomplète un sujet accorde actuellement à sa libido, l'on sait au juste, en même temps, à quelle névrose actuelle il se trouve par conséquent exposé.

Cependant, constatation de prime abord assez paradoxale, « les problèmes se rattachant aux névroses actuelles... ne se prêtent guère à l'étude psychanalytique » (B, 404). C'est que « la fonction sexuelle n'est ni purement psychique ni purement somatique » (B, 403), étant à la fois l'un et l'autre. Elle a ses manifestations et ses processus organiques, comme elle a ses processus et ses manifestations mentales. Or, dans les névroses actuelles, nous le savons déjà, les symptômes, tout en étant, comme dans les névroses de transfert, des satisfactions substitutives de la libido, n'ont cependant pas de sens : la raison en est qu'ils sont doublement somatiques et par leurs manifestations et par les processus qui interviennent dans leur formation, à la différence du

symptôme hystérique qui se manifeste organiquement, mais relève cependant de processus psychiques. L'analogie symptomatique des états toxiques de tout ordre et des névroses actuelles démontre que la maladie résulte, ici comme là, d'un trouble du métabolisme et que les symptômes des névroses actuelles sont l'effet d'une intoxication sexuelle dont la physiologie et la pathologie nous sont pour le moment absolument inconnues. Rien d'étonnant dès lors si la psychanalyse ne trouve à peu près rien à gagner à l'étude de tels symptômes et ressent, devant eux surtout, le besoin de s'étayer sur la « base organique » (B, 404) qui lui fait encore défaut.

Toutefois, entre les névroses actuelles, dont l'étiologie sexuelle s'impose au premier examen sans qu'il soit besoin d'avoir recours à la psychanalyse, dont les symptômes, indépendants de toute élaboration mentale, échappent à l'étude psychanalytique, et les psychonévroses, en particulier les névroses de transfert qui sont le domaine d'élection de la psychanalyse, la distinction, si elle est justifiée, n'est ni tranchée ni radicale. Pour deux raisons. D'abord les névroses actuelles se compliquent très souvent de psychonévroses. Ensuite les symptômes des névroses actuelles constituent « souvent le noyau et la phase préliminaire » (B, 406) des symptômes psychonévrotiques ; ils se spiritualisent, pour ainsi dire, en devenant, comme nous verrons, de douleurs réelles, d'effets de l'intoxication sexuelle,

satisfactions substitutives offertes aux caprices et aux régressions de la libido. Par là s'accuse une certaine continuité entre les symptômes des névroses actuelles et ceux, en particulier, des névroses de transfert, ainsi qu'entre ces névroses elles-mêmes.

## II

Les névroses de transfert dépendent de trois causes dont la dernière est la plus importante.

D'abord, pour qu'une névrose de transfert puisse se produire, il faut que la libido, sous la forme qu'au terme de son évolution elle a fini par emprunter, soit privée de satisfactions et demeure, par conséquent, inassouvie. Cette privation joue ici le rôle de facteur accidentel et extérieur (B, 360), nous dirions volontiers de cause occasionnelle. Elle est constante, mais entre elle et la névrose le rapport n'est pas réversible : toute névrose de transfert suppose une privation antécédente ; toute privation, en revanche, ne donne pas nécessairement une névrose de transfert. Au contraire, la privation à elle seule ne suffit pas pour provoquer la névrose. La résistance que l'humanité est normalement susceptible d'opposer aux privations que, suivant les circonstances, la libido peut être appelée à subir, est assez considérable. Les tendances sexuelles sont naturellement très mobiles, très plastiques, volontiers elles se cèdent

mutuellement leur énergie, volontiers elles se suppléent, le succès obtenu par l'une compense aisément l'échec essuyé par l'autre, elles se déplacent sans effort d'objets en objets, la sublimation enfin offre à leur activité de nombreuses et de favorables issues. Néanmoins la sublimation a ses limites et la libido ne saurait rester absolument privée de satisfactions plus directes. Dans la pratique il existe toujours un point à partir duquel la capacité de résistance à la privation se trouve dépassée. Ce point est d'autant plus facile à atteindre, la privation, par suite, est d'autant plus dangereuse en ses effets que la libido est moins plastique, moins mobile, que, moins complètement développée, elle comporte des fixations plus nombreuses et plus variées.

Cette dernière constatation nous met en présence du second élément pathogène intervenant dans la production des névroses de transfert ; la fixation de la libido, qui, en la cristallisant pour ainsi dire sous de certaines formes, substitue à sa mobilité naturelle une anormale viscosité (B, 362). La fixation est, dans l'étiologie des névroses de transfert, « le facteur prédisposant, interne » (B, 360). Ce « facteur constitutionnel » (B, 377) comprend d'abord les prédispositions sexuelles que l'enfant a inévitablement héritées non seulement de ses parents immédiats, mais encore et surtout de toute son ascendance, même la plus reculée. La psychanalyse obtient souvent des malades la révélation de prétendus souvenirs

d'enfance qui paraissent tout bonnement imaginaires. En fait ces fantaisies répondent cependant à des réalités, mais à des réalités lointaines, contemporaines des phases primitives de l'humanité (B, 387). Il n'est donc pas jusqu'aux événements préhistoriques ayant marqué le premier développement sexuel de la race qui ne s'inscrivent, semble-t-il, chez l'enfant en prédispositions susceptibles, le cas échéant, de se dramatiser dans la suite en pseudo-souvenirs. Mais le facteur constitutionnel comprend en outre les prédispositions acquises au cours de la première enfance, prédispositions purement accidentelles d'ailleurs, comme les événements de la vie infantile qui les ont engendrées en laissant après eux « des points d'appui pour les fixations de la libido » (B, 376). Le facteur constitutionnel peut donc s'exprimer en termes de fixations : fixations héréditaires, fixations individuelles.

Quand la libido, sous ses formes évoluées, est privée de satisfactions, nous avons vu qu'elle opère une régression, qu'elle se reporte en arrière, à ses fixations antérieures, aux moments où auparavant elle était satisfaite (B, 381) : elle retourne ainsi soit à des phases, soit simplement à des objets antérieurs (B, 355). Mais ni la fixation ni la régression dont la fixation fournit l'objectif ne suffisent, à elles seules, à faire une névrose. Réduites à leurs propres moyens, elles conduiraient aux perversions, jamais à la névrose.

Par conséquent, privation et fixation sont toutes deux et au même titre, dans l'étiologie des névroses, des conditions nécessaires, mais non pas suffisantes. Pratiquement leur importance relative varie du tout au tout suivant les malades ; tout au plus pourrait-on admettre que, d'une manière générale, la fixation, facteur constitutionnel, pèse plus que la privation, facteur accidentel (B, 362). En tout cas, s'il n'intervenait rien de plus, il n'y aurait pas de névroses de transfert.

Ainsi, pour qu'il y ait névrose, il faut nécessairement qu'entre en jeu un troisième facteur, il faut que la fixation ait été refoulée par le moi et que la régression ne soit pas davantage acceptée par lui, il faut qu'un conflit se produise entre les tendances du moi et les tendances sexuelles. Le moi se développe tout comme la libido. Entre ces deux développements il existe normalement un certain parallélisme, une certaine harmonie. Quand cette harmonie, ce parallélisme font défaut, quand le moi se trouve avoir mieux et plus parfaitement évolué que la libido, les tendances du moi se détournent des tendances de la libido, et de ce désaccord entre les deux systèmes de tendances naît une tendance nouvelle : la tendance au conflit, troisième facteur, facteur essentiel, condition *sine qua non* des névroses de transfert. Une fois mise en jeu, la tendance au conflit provoque des refoulements qui constituent ainsi le processus le plus caractéristique de la névrose (B, 358) et se manifestent

à nous de prime abord, dans la névrose comme dans le rêve, par les résistances que le sujet oppose à l'enquête psychanalytique (B, 305).

Il n'est donc pas, à la rigueur, absolument vrai de dire que pour Freud les névroses dérivent de la seule libido. « La psychanalyse n'a jamais oublié qu'il existe des tendances non sexuelles, elle a élevé tout son édifice sur le principe de la séparation nette et tranchée entre tendances sexuelles et tendances se rapportant au *moi* et elle a affirmé, sans attendre les objections, que les névroses sont des produits, non de la sexualité, mais du conflit entre le *moi* et la sexualité » (B, 365). Mais il ne reste pas moins vrai de dire que, dans le conflit qui donne lieu aux névroses de transfert, Freud ne reconnaît jamais au *moi* d'autre adversaire que la libido et ne cesse d'ailleurs de répéter que les symptômes névrotiques sont d'origine sexuelle. Il n'y a pas de névroses sans réaction du *moi*, d'accord. Mais, pour qu'il y ait névrose, il faut que le *moi* réagisse à des tendances sexuelles.

### III

Les symptômes névrotiques sont précisément le résultat du conflit que nous venons d'indiquer. Au fond il en est d'eux exactement comme des actes manqués et, surtout, comme du rêve manifeste. Des



tendances sexuelles inconscientes, car refoulées, répondant aux diverses fixations sur lesquelles la libido se replie au cours de la lutte, se heurtent à la censure du moi, qui leur interdit justement l'accès de la conscience et la possibilité de se déployer ouvertement, d'afficher leur but et leur objet. Tendances inconscientes de la libido, tendances du moi exigent à la fois, contradictoirement, satisfaction. D'où la nécessité du symptôme, c'est-à-dire d'un nouveau compromis entre les exigences du moi et celles de la libido, pour donner satisfaction au désir sexuel inconscient sans éveiller les susceptibilités du moi et, par suite, satisfaire également les tendances du moi sans décevoir absolument la libido. Produit d'une élaboration inconsciente où interviennent avant tout condensation et déplacement, en se substituant, de façon à la déformer et à la rendre méconnaissable, à la satisfaction que réclame la libido et que le refoulement empêche de s'extérioriser, le symptôme apporte à la libido une satisfaction limitée sans doute, mais réelle, cependant qu'il contente en même temps le moi, en collaborant à sa manière au refoulement. Compromis, effort pour concilier deux systèmes opposés de tendances, expression aussi bien de la cause du refoulement que de ce qui a été refoulé (B, 313), le symptôme n'implique pas uniquement l'intention de satisfaire un désir sexuel, mais aussi celle de se défendre contre lui. Suivant les cas la balance

penche en faveur de l'une ou de l'autre de ces intentions, de la libido ou du moi, et le symptôme a tantôt le caractère positif d'une satisfaction, tantôt le caractère négatif d'un renoncement ascétique. Au fond, dans la guerre civile survenue entre la libido et le moi, le symptôme opère la réconciliation des deux partis en présence. D'où sa « capacité de résistance » : « il est maintenu de deux côtés » (B, 374). Ne nous étonnons donc pas de voir souvent le moi s'intéresser au symptôme, se complaire dans la névrose, puisqu'il contribue à leur formation : la vie plus d'une fois est trop exigeante, elle présente des difficultés insurmontables, elle pose des problèmes insolubles, et le moi *fuit* dans la maladie, il *se réfugie* dans la névrose, il trouve une compensation aux dures réalités dans la fantaisie des symptômes.

Parmi les névroses de transfert hystérie et névrose obsessionnelle se distinguent, en particulier, l'une de l'autre par la nature des régressions qui y interviennent et par le caractère des symptômes qui s'y manifestent. Chez les hystériques qui « souffrent de réminiscences », les symptômes, qui sont, d'une part, « les résidus et les symboles de certains événements traumatiques » (A, 29), présentent, d'autre part, un caractère positif : ils visent à satisfaire des désirs sexuels ; effets de tendances perverses inconscientes, ils restituent aux organes autres que les organes génitaux

leur valeur érogène et leur rôle sexuel antérieurs ; ils révèlent enfin « une régression de la libido aux premiers objets sexuels, de nature incestueuse » (B, 357). Dans la névrose obsessionnelle, au contraire, les symptômes ont un caractère négatif, la résistance aux perversions inconscientes de la libido passe au premier plan dans le tableau symptomatique ; enfin l'on y constate une régression non pas seulement, le cas échéant, aux objets antérieurs de la libido, mais, essentiellement et avant tout, à une phase antérieure de son développement, à « la phase préliminaire de l'organisation sadique-anale » (B, 358). La clef des différences cliniques nous est ainsi donnée par l'interprétation psychanalytique des symptômes.

#### IV

L'interprétation des symptômes est, en effet, la grande découverte, la révélation de la psychanalyse. Elle est aussi son privilège. Non seulement la psychanalyse nous apprend que les symptômes ont un sens, mais encore elle est seule à nous donner le moyen de reconnaître ce qu'ils signifient. En provoquant méthodiquement les confidences de l'intéressé, en l'invitant inlassablement à révéler tout de ses pensées et de ses sentiments, le psychanalyste parvient le plus généralement à déterminer le sens du symptôme, c'est-à-dire à

le rattacher, en même temps qu'à un événement du passé du malade et, plus particulièrement, de sa vie infantile, à la tendance sexuelle qui l'anime et à l'intention à laquelle il répond. Toutefois il existe des symptômes, à peu près identiques dans tous les cas, qu'on ne saurait rigoureusement rapprocher d'aucune expérience individuelle antérieure, mais « il est permis d'admettre que » ces « symptômes typiques peuvent être ramenés à des événements également typiques, c'est-à-dire communs à tous les hommes » (B, 283), et à ce titre ils auraient donc un sens comme les autres.

Pour reconnaître le sens des symptômes le recours à la psychanalyse est indispensable. Car le malade, pour sa part, ne connaît du symptôme que le symptôme lui-même. Il ne sait absolument rien, sinon toujours de l'événement auquel le symptôme se rattache, du moins du lien qui unit le symptôme à cet événement et, avant tout, de l'intention à laquelle répond le symptôme. D'un mot il ne sait rien absolument de tout le processus inconscient où le symptôme a son origine. Cette ignorance de ses causes profondes est une condition essentielle de l'existence même du symptôme. Dès que cette ignorance est dissipée, le symptôme s'évanouit avec elle. « Toutes les fois que nous nous trouvons en présence d'un symptôme, nous devons en conclure à l'existence chez le malade de certains processus inconscients qui contiennent précisément le sens de ce symptôme. Mais

il faut aussi que ce sens soit inconscient pour que le symptôme se produise. Les processus conscients n'engendrent pas de symptômes névrotiques ». Par conséquent l'existence seule des symptômes et de leur sens suffit à apporter une nouvelle preuve de l'existence de l'inconscient : « Le fait seul qu'il est possible, grâce à une interprétation analytique, d'attribuer un sens aux symptômes névrotiques constitue une preuve irréfutable de l'existence de processus psychiques inconscients ou, si vous aimez mieux, de la nécessité d'admettre l'existence de ces processus » (B, 290).

Il est un symptôme commun aux névroses actuelles et aux névroses de transfert auquel il convient que nous nous arrêtions un instant. C'est l'angoisse. Qu'elle nous paraisse justifiée et que nous la tenions pour normale ou qu'au contraire, absurde en ses causes, elle ait un caractère pathologique, l'angoisse est toujours une manifestation de la libido. Devant tout péril les seules réactions légitimes de l'instinct de conservation, c'est-à-dire des tendances propres au moi, sont la fuite ou la mise en défense. L'angoisse ne rime à rien ; elle est toujours inutile, souvent dangereuse. Il est, par conséquent, difficile d'en faire une manifestation de l'instinct de conservation et des tendances propres au moi. Il est probable donc qu'elle relève d'une autre cause. Or elle est un état affectif. Tout état affectif est, comme la crise hystérique, une réminiscence, la réminiscence

inconsciemment revécue et rejouée d'un événement qui au cours des âges s'est répété pour à peu près tous les individus de l'espèce, « l'expression », en définitive, « d'une hystérie générique, devenue héréditaire » (B, 411). En ce qui concerne l'angoisse, l'événement de tout temps commun à tous les hommes auquel il est loisible de la rapporter est la naissance, doublement remarquable à cet égard par la pénible révolution organique qu'elle provoque et par la dramatique séparation qu'elle opère entre la mère et l'enfant. Tel est le modèle dont toutes les angoisses sont la copie. Mais d'où vient maintenant l'énergie psychique qui se dépense en elles ? Les angoisses névrotiques, les angoisses infantiles, si proches des précédentes, s'accordent pour nous inviter à admettre que cette énergie vient à l'angoisse de la libido : la libido inutilisée, inemployée, ne pouvant être maintenue en suspension, trouve ainsi sa dérivation. Le refoulement, par exemple, ne porte pas seulement sur les représentations, mais aussi sur les états affectifs qui leur sont associés et le premier effet qu'ils éprouvent du refoulement est leur transformation en angoisse. Cette transformation des états affectifs constitue même « la partie de beaucoup la plus importante du processus de refoulement » (B, 426). L'angoisse infantile et l'angoisse pathologique relevant toutes deux de la libido, il est permis de supposer que l'angoisse normale n'a pas d'autre cause. Mais dans les occasions où cette angoisse

normale se manifeste, c'est le moi, dont l'instinct de conservation fournit les réactions utiles, qui est toujours et partout intéressé. Il faut donc que la libido qui intervient dans l'angoisse normale pour produire l'état affectif ait pour objet le moi lui-même, soit, comme dit Freud (B, 448), la libido du moi, notion nouvelle, dont l'examen des névroses narcissiques va nous confirmer l'exactitude.

V

Des névroses narcissiques nous ne dirons que quelques mots, car, de l'aveu même de Freud, l'étude est loin d'en être encore achevée et d'avoir donné tous ses résultats. Toutefois l'étiologie générale nous en est maintenant connue. Les recherches opérées sur la démence précoce ont été les premières à révéler que dans les névroses narcissiques la libido cessait de s'orienter vers des objets extérieurs pour se réfléchir et se concentrer sur le moi et que ce rattachement de la libido au moi était la cause de la maladie. Le moi peut donc devenir et être l'objet de la libido. Le sommeil nous en administre d'ailleurs tous les jours la preuve. Le moi s'y désintéresse du monde extérieur ; il y rappelle à soi toutes ses énergies, celle de la libido comme les autres. Le sommeil est un état de narcissisme absolu où, comme le héros de la fable, le dormeur ne se complait plus qu'en

lui-même. « Tout rêve a pour sujet la propre personnalité du dormeur : c'est un fait d'expérience auquel je n'ai pas trouvé d'exception. Les rêves sont absolument égoïstes » (T, 220). Mais la libido normale, qui se prend au moi durant le sommeil, s'en déprend au réveil avec la même aisance. Dans le narcissisme pathologique, au contraire, la libido a perdu sa mobilité, elle ne peut plus se reporter du moi aux objets, et non seulement le repliement de la libido sur le moi, mais encore ses efforts impuissants pour s'extérioriser à nouveau sont les facteurs déterminants qui entrent en jeu dans la constitution du tableau morbide. Or nous avons vu la libido passer, au début de son évolution, par une phase d'auto-érotisme. Nous sommes donc invités à considérer les psychoses comme une régression à cette « phase du narcissisme primitif » et à « admettre, pour la libido de toutes les névroses narcissiques, des points de fixation correspondant à des phases de développement beaucoup plus précoces que dans l'hystérie ou la névrose obsessionnelle » (B, 439).

Cette interprétation vaut, en effet, non seulement pour la démence précoce, mais aussi pour les autres psychoses. Il n'est pas « un seul névrotique chez lequel on ne puisse prouver l'existence de tendances homosexuelles », mais c'est surtout chez le paranoïaque que le fait entraîne toutes ses conséquences : la paranoïa est « une tentative de défense contre des impulsions



homosexuelles trop violentes » (B, 319), où le refoulement des tendances donne une angoisse qui ensuite se transforme en haine. Dans le développement de la libido, le choix de l'objet, quand il intervient après la phase auto-érotique et narcissique, peut s'effectuer, en particulier, selon le type narcissique, et le moi de l'enfant être en ce cas remplacé, comme objet de la libido, par un autre moi lui ressemblant autant que possible. Ce type de choix fait partie de la prédisposition à l'homosexualité. D'où dans la résistance aux tendances homosexuelles une régression naturelle au narcissisme si proche. De même pour les mélancoliques : les reproches dont ils s'accablent, les mauvais traitements qu'ils s'infligent s'adressent, en réalité, à l'être aimé qui les a quittés ou qui a perdu leur estime et avec lequel ils se confondent par une sorte d'identification narcissique.

A l'exception des circulaires, chez lesquels il est à la rigueur possible d'empêcher le retour des accès et de reconnaître alors dans leurs états mélancoliques ou maniaques l'action des mêmes éléments de conflit que dans les autres névroses, la résistance des psychopathes à la psychanalyse est à peu près irréductible. Cette résistance, dont la raison nous apparaîtra bientôt, fait qu'à l'inverse des névroses de transfert les névroses narcissiques sont pratiquement rebelles à la thérapeutique psychanalytique.

## CHAPITRE VI

### La Thérapeutique Psychanalytique

---

#### I

La thérapeutique psychanalytique se confond en un sens avec la psychanalyse elle-même. Si la psychanalyse est un procédé thérapeutique, c'est, en même temps, son action thérapeutique qui permet de la pratiquer. Il est impossible de guérir radicalement une névrose sans faire appel à la psychanalyse, mais il n'est pas loisible davantage à une enquête psychanalytique d'aboutir à son terme et de donner tous ses résultats, si concurremment elle ne produit pas un effet curatif. Il importe que nous nous rendions compte des raisons qui font si étroite la connexité entre la psychanalyse et la thérapeutique psychanalytique.

« La névrose pourrait être assimilée à une affection traumatique et s'expliquerait par l'incapacité (où se trouve le malade) de réagir normalement à un événement psychique d'un caractère affectif très prononcé » (B, 286). « L'existence du symptôme a pour condition

le fait qu'un processus psychique n'a pu aboutir à sa fin normale, de façon à pouvoir devenir conscient » (B, 305). « Le conflit pathogène des névrotiques n'est pas comparable à une lutte normale que des tendances psychiques se livrent sur le même terrain psychologique. Chez les névrotiques il y a lutte entre des forces dont quelques-unes ont atteint la phase du préconscient et du conscient, tandis que d'autres n'ont pas dépassé la limite de l'inconscient... Une vraie solution ne peut intervenir que lorsque les deux [adversaires] se retrouvent sur le même terrain. Et je crois que la seule tâche de la thérapeutique consiste à rendre cette rencontre possible » (B, 451-2), autrement dit à transformer « le conflit pathogène en un conflit normal qui, d'une manière ou d'une autre, finira par être solutionné » (B, 453). Par conséquent les névroses et leurs symptômes sont la solution anormale, car obtenue par refoulement, d'un conflit survenu dans des conditions anormales. Pour guérir névroses et symptômes il faut revenir sur le conflit et sa solution, reviser le procès antérieurement perdu, opérer, comme dit Janet, une liquidation et, pour aboutir ainsi à une solution normalement adaptée à la réalité, appeler ou rappeler à la conscience les processus inconscients à la présence desquels le conflit devait son caractère anormal, de manière que le conflit, enfin dépouillé de son caractère morbide, puisse être tranché par une décision consciente.

Or cet appel ou ce rappel de l'inconscient au conscient est précisément le « seul but » (B, 404) de la psychanalyse, à quelque objet qu'elle s'applique, religions, mythes ou névroses. C'est donc à elle que revient ici tout naturellement la tâche, non seulement de combler toutes les lacunes de la mémoire des malades, de supprimer leurs amnésies, de leur rendre à nouveau intégralement présents tous les événements de leur passé et surtout de leur enfance, où leurs symptômes puisent leur origine, mais encore de préciser les tendances inconscientes dont ces symptômes tiennent leur but. Point ne suffit cependant que les malades reprennent possession consciente de tout leur passé et apprennent même du psychanalyste le sens de leurs symptômes et le lien qui rattache ces derniers à des événements antérieurs de leur vie. L'expérience montre que le savoir acquis de la sorte peut très bien s'installer dans l'esprit sans que les processus psychiques qu'il prétend éclairer perdent rien, ou à peu près, de leur activité inconsciente et cessent, par suite, de produire les symptômes.

Pour qu'un tel savoir donne ses effets utiles, il faut que le malade finisse par le tenir de son propre fond à la faveur d'une transformation intime qui, en venant à bout des refoulements par lesquels l'accès de la conscience est interdit aux processus psychiques en cause, permette à la substitution du conscient à l'inconscient de

s'opérer d'elle-même. C'est donc aux refoulements que la psychanalyse doit s'en prendre, si elle veut libérer efficacement l'inconscient. Or les refoulements se manifestent à elle par les résistances que le malade oppose à son effort. Les résistances sont, pour ainsi dire, les reliefs qui marquent au psychanalyste dans le champ mental la place des refoulements. Mais les résistances sont parties non de l'inconscient, mais du moi en lequel, dans son œuvre thérapeutique, le psychanalyste trouve en général un collaborateur (B, 455). S'appuyant sur l'intelligence du malade et sur son désir de guérir, il s'agit donc de lui expliquer le sens et la portée de sa résistance. Cette portée et ce sens une fois compris, la résistance s'effondre, avec elle disparaît le refoulement qu'elle maintenait, et la suppression du refoulement entraîne la mise au jour de ce qui était refoulé, la transformation de l'inconscient en conscient. Ainsi la suppression des résistances constitue en fin de compte « la tâche essentielle de l'analyse » (B, 303).

Du moment qu'il n'est de vraie thérapeutique des névroses que celle qui, en transformant l'inconscient en conscient, permet au malade d'apporter au conflit pathogène une solution nouvelle, normalement élaborée, et que la psychanalyse est le seul moyen efficace d'opérer cette transformation, la psychanalyse est donc bien la thérapeutique de choix des névroses. Elle procède ici comme nous l'avons vue faire pour les actes

manqués et surtout pour les rêves. Le psychanalyste s'isole avec le malade. Leurs conversations, vu l'intimité des détails sur lesquels elles doivent porter, ne sauraient admettre d'auditeurs. Lui assurant que le succès et la rapidité de la cure dépendent avant tout de sa docilité, le psychanalyste exhorte le malade à une sorte de confession spontanée, où, sans arrière-pensées, sans critiques, sans réticences, dans « un état psychique qui a de commun avec celui qui précède le sommeil (et assurément aussi avec l'état hypnotique) une certaine analogie dans la répartition de l'énergie psychique (de la mouvante attention) » (T, 71), il doit dire absolument tout ce qui, sentiments, souvenirs, impressions, idées, lui vient immédiatement et naturellement à l'esprit, cependant qu'il s'observe lui-même. Durant ce travail le psychanalyste ne reste pas le moins du monde passif et silencieux. Il aide le malade à diriger ses pensées, à évoquer ses souvenirs, il oriente son attention, il dépiste ses résistances, il les pourchasse, il insiste pour obtenir confidences et réponses, il interprète, il suggère, il explique et, quand explications, suggestions, interprétations sont repoussées par l'intéressé, il n'y renonce pas pour autant. Sa tâche, pour laquelle les représentations libres, les expériences d'associations et surtout l'analyse des rêves lui sont en outre d'un grand secours, n'est achevée que lorsque tout l'inconscient a surgi à la conscience du malade. Pour réussir il faut au psychanalyste

de l'habilité, de l'expérience, de l'intelligence. Il lui faut aussi du temps, car le résultat est long à atteindre. « Il faut plusieurs mois, voire plusieurs années de travail assidu pour montrer que les symptômes d'un cas de maladie névrotique possèdent un sens, servent à une intention et s'expliquent par l'histoire de la personne souffrante » (B, 248-249). Et, par conséquent, la thérapeutique psychanalytique est « une thérapeutique de longue haleine, une thérapeutique dont les effets sont excessivement lents à se produire » (B, 450).

## II

Cependant ici la psychanalyse serait encore impossible, et le résultat thérapeutique à laquelle elle tend ne saurait donc se produire, sans une condition complémentaire indispensable et essentielle, sans l'apparition chez le malade d'un état mental particulier, en un mot sans le *transfert*, dont l'importance est « extraordinaire, centrale même au point de vue du traitement » (B, 464).

Pour engager normalement la lutte contre les résistances que lui révèle l'analyse, besoin est au malade d'une puissante, d'une décisive impulsion. Pour la lui donner l'intelligence froide des explications qui lui sont proposées ne peut suffire. Il faut que leur charge affective intéresse également sa sensibilité. C'est là

d'ailleurs une loi générale. La puissance de suggestion d'un homme, la suggestibilité de ceux qui l'écoutent sont fonctions de l'attrait que le premier exerce sur les seconds. « Les arguments qui n'ont pas pour corollaire le fait d'émaner de personnes aimées n'exercent ni n'ont jamais exercé la moindre action dans la vie de la plupart des hommes » (B, 465).

Dans le cas particulier qui nous occupe, il se produit régulièrement chez le malade susceptible de réagir à la psychanalyse un transfert de sa libido sur la personne du psychanalyste. Le transfert est le plus généralement positif : le malade porte au psychanalyste une affection dont le caractère érotique tantôt se manifeste brutalement, tantôt se transforme et se sublime plus ou moins. Mais le transfert peut aussi être négatif : ce sont alors des sentiments hostiles que le malade éprouve pour le psychanalyste et ce cas, comme il est naturel, est plus fréquent chez l'homme que chez la femme. Cette dernière forme de transfert est d'ailleurs le plus souvent postérieure à la précédente, qui seule va nous occuper maintenant, car c'est le transfert positif qui, assurant aux arguments du psychanalyste la charge affective nécessaire, permet à la psychanalyse de poursuivre et de réaliser son action thérapeutique.

Tout d'abord l'intérêt particulier que le psychanalyste inspire au malade fait que tout semble aller pour le mieux. Plein de confiance et d'attention, le névrotique



multiplie les confidences, se montre docile à toutes les indications, la psychanalyse progresse à grands pas et l'amélioration se dessine. Puis les choses se gâtent. Le malade, devenu indifférent à la guérison, est rebelle à la psychanalyse, il prétend qu'il ne lui vient plus d'idées, il accumule dissimulations et réticences, il oppose manifestement une violente résistance à l'intervention psychanalytique. Cette résistance annonce nécessairement un refoulement. Or il convient de ne pas oublier que les névroses ne sont pas des états, mais plutôt des progrès, qu'elles sont « toujours en voie de croissance et de développement » (B, 463). L'attachement morbide que le malade témoigne au psychanalyste est le symptôme ultime de cette évolution. Une « nouvelle névrose artificielle » (B, 464) vient de la sorte remplacer la précédente. « Toute la libido et toute la résistance à la libido se trouvent concentrées dans la seule attitude à l'égard du médecin » (B, 474). Alors commence le dernier effort psychanalytique et thérapeutique. Pour résoudre les symptômes antérieurs, le psychanalyste, « partant du transfert », remonte à leur origine, crée « de nouvelles éditions des anciens conflits », « en mettant en œuvre », pour en obtenir une solution nouvelle, « des facteurs qui, à l'époque où sont nés les symptômes, n'étaient pas à la disposition du malade » (B, 474). Mais le symptôme ultime, qui constitue, selon l'expression de Freud, « la maladie du transfert »,

où la libido est inévitablement séparée de tous les autres symptômes, répond, tout comme les autres, à une situation antérieure dont il est la reproduction. Le psychanalyste force à réapparaître le souvenir de cette situation, provoque la liquidation du conflit devenu normal et, « en s'opposant à un nouveau refoulement », « met fin à la séparation entre le moi et la libido » : « l'unité psychique de la personne » est donc rétablie (B, 475). Ainsi le transfert, l'action suggestive exercée par le psychanalyste sur le malade, a beau être la condition indispensable de l'action thérapeutique : le résultat définitif d'un traitement psychanalytique n'en est pas moins d'anéantir, avec les autres symptômes, les autres refoulements et les autres résistances, jusqu'au transfert lui-même, pour assurer à la personnalité sa pleine et consciente indépendance. Effort pénible pour le névrotique comme pour le psychanalyste, mais dont, du moins, l'effet est solide et durable. « L'homme qui, dans ses rapports avec le médecin, est devenu normal et affranchi de l'action de tendances refoulées, restera aussi tel dans sa vie normale, quand le médecin en aura été éliminé » (B, 464).

### III

Sans transfert il n'y a pas d'action psychanalytique possible. Le transfert à son tour suppose que, malgré la

plus ou moins grande viscosité qu'elle présente toujours dans les névroses, la libido a conservé néanmoins une mobilité suffisante. Dans l'hystérie de conversion, dans l'hystérie d'angoisse, dans la névrose obsessionnelle, les symptômes se modifient et se transforment aisément, preuve que la libido y demeure assez mobile. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, durant le traitement psychanalytique, le transfert s'y produit avec une régularité telle qu'elles ont à juste titre mérité d'être dites névroses de transfert, et si elles sont dans ces conditions éminemment curables par la psychanalyse. Au contraire, dans les névroses narcissiques la libido ne peut être reportée du moi sur aucun objet extérieur ; le malade ne possède aucune « faculté de transfert », il repousse le psychanalyste « non avec hostilité, mais avec indifférence » (B, 467) ; c'est pourquoi il reste inaccessible à son action thérapeutique. Ainsi la constatation du transfert, de ses conditions et de ses effets nous permet de saisir nettement le lien qui existe entre la possibilité même de la psychanalyse et son efficacité.

Quoique la morale sexuelle conventionnelle ne lui paraisse nullement défendable, quoique la morale sociale ne vaille pas à ses yeux les sacrifices qu'elle exige, les solutions que Freud préconise pour régler les conflits dont souffrent les névrotiques sont pratiquement conformes à la morale courante. Il ne saurait être

question d'inviter l'intéressé à obtenir la guérison « en vivant jusqu'au bout sa vie sexuelle » (B, 451). Du point de vue psychanalytique un tel conseil ne serait pas seulement scandaleux, mais absurde. Car dans un conflit où la libido et le moi sont en lutte, où s'affrontent tendances sexuelles et tendances ascétiques, ce n'est pas apporter la paix que de se ranger brutalement du côté d'un des deux adversaires pour lui assurer le succès. Obtenue dans ces conditions, la victoire des tendances sexuelles entraînerait le refoulement des tendances ascétiques et la formation, par conséquent, de symptômes destinés à dédommager ces dernières des satisfactions dont elles se verraient frustrées. C'est à un règlement réfléchi du conflit, tenant compte à la fois de tous les facteurs en présence, que le malade doit, au contraire, procéder pour échapper définitivement à sa névrose. Il dispose de trois moyens essentiels pour arriver à une solution satisfaisante. Ou bien le désir peut être supprimé par la réflexion, et le refoulement « remplacé par une sorte de critique ou de condamnation » <sup>(1)</sup>, critique

(1) L'influence de l'éducation, de l'expérience et du développement mental corrélatif font que « la satisfaction de ces désirs [d'origine infantile, indestructibles, incoercibles] ne serait plus agréable, mais douloureuse, et c'est précisément cette transformation affective qui constitue l'essence de ce que nous appelons « refoulement » et en quoi nous reconnaissons le premier degré infantile du jugement de condamnation (de la réprobation intellectuelle) » (T, 446).

et condamnation d'autant plus aisées qu'il s'agit d'un désir infantile, contre lequel l'enfant ne pouvait se défendre que par le refoulement, mais que l'adulte mieux armé est maintenant capable de maîtriser. Ou bien l'énergie psychique, inutilement captée et immobilisée par les fixations et les refoulements, peut être libérée et employée à ses fins normales, comme « si le développement de l'individu n'avait pas été troublé » (A, 66). Ou bien enfin, issue peut-être de toutes la meilleure, les désirs infantiles peuvent être sublimés et orientés vers un but supérieur dépouillé de tout caractère sexuel.

La haute inspiration intellectuelle et morale de la cure psychanalytique (A, 66) se marque encore par un autre point. En un sens, comme le vice pour Socrate, la névrose est pour Freud l'effet d'une ignorance, dont, nous l'avons vu, il appartient au malade lui-même de s'affranchir. Si le traitement psychanalytique est une sorte de rééducation (B, 471), en faisant appel à la sincérité, à la réflexion, à la volonté du malade, il a pour

« Le *refoulement* tient dans l'inconscient la place de la réprobation intellectuelle [Urteilsverwerfung]. Le refoulement peut fort bien se définir exactement le degré intermédiaire entre le réflexe de détense et le jugement de condamnation » (W, 149). Par conséquent le refoulement présente un caractère infantile et le rôle essentiel qu'il joue dans les névroses montre bien qu'elles sont une régression, un retour à l'enfance.

but suprême, nous le savons aussi, de l'élever librement à la vérité et de lui rendre son autonomie morale, poursuivant ainsi le généreux idéal commun à toutes les psychothérapies du monde.

## CHAPITRE VII

### La Conception Psychanalytique de la Vie Mentale

---

#### I

L'ensemble des résultats ainsi obtenus par Freud conduit à une conception générale de la vie mentale dont nous allons dire brièvement quelles nous semblent les idées directrices.

Pour la psychanalyse le fait essentiel est ici la double opposition, que nous avons si souvent rencontrée, entre les tendances égoïstes et les tendances sexuelles d'une part, entre le conscient et l'inconscient d'autre part. Cette double opposition, d'ailleurs, tend, nous le verrons, à se réduire à une seule, chaque système de tendances ayant, soit dans le conscient, soit dans l'inconscient, son domaine d'élection.

L'activité psychique du moi comporte deux systèmes de tendances : les tendances propres du moi et les tendances sexuelles, expression de la libido. Grâce à l'étude psychanalytique des adultes et des enfants, des névroses de transfert et des rêves, les diverses tendances sexuelles

ont pu être différenciées et la libido nous a livré le secret de son développement. L'analyse des tendances propres au moi est, au contraire, à peine ébauchée et l'évolution nous en est mal connue, car nous ne pouvons progresser dans leur connaissance que par l'étude psychanalytique des névroses narcissiques qui n'a pas encore été poussée assez avant. Du moins savons-nous que les tendances égoïstes se groupent autour de l'intérêt et de l'instinct de conservation et que le moi, comme la libido, a son développement propre.

Entre ces deux systèmes de tendances il n'est pas besoin « d'affirmer une différence de nature ». Il suffit que la distinction s'en impose à l'observation et que la biologie nous permette d'en supposer la « signification profonde. La sexualité est en effet la seule fonction de l'organisme vivant qui dépasse l'individu et assure son rattachement à l'espèce ». Ainsi tendances sexuelles et tendances égoïstes appartiennent également au moi et sont au même titre pour l'individu des « sources d'énergie » (B, 430) ; mais les premières appartiennent au « moi considéré comme membre d'une série de générations », tandis que les secondes lui appartiennent en tant qu'il est un « être individuel et indépendant » (B, 431).

Quoi qu'il en soit de leur éventuelle unité initiale, tendances égoïstes et tendances sexuelles, moi et libido n'en subissent pas moins, au cours de la vie,



au cours surtout de l'enfance et de l'adolescence, une évolution qui tend à accuser entre eux les différences. Sans doute les deux développements, celui du moi aussi bien que celui de la libido, offrent-ils ce caractère commun de n'être « au fond que des legs, des répétitions abrégées du développement que l'humanité entière a parcouru à partir de ses origines et qui s'étend sur une longue durée », d'avoir, par conséquent, l'un et l'autre une « origine phylogénique » (B, 369). Sans doute sont-ils sujets aux mêmes anomalies, car « l'unification du moi peut d'ailleurs éprouver les mêmes troubles que celle de la libido ; nombre d'exemples bien connus le montrent, tel entre autres celui des naturalistes qui restent fidèles aux Saintes Ecritures » (M, 20). Sans doute les deux développements ne sont-ils pas absolument indépendants l'un de l'autre, mais plutôt relativement parallèles et concordants, le moi s'efforçant, « à chaque étape de son développement, à se mettre en harmonie avec son organisation sexuelle, à se l'adapter » (B, 366). Il n'en est pas moins vrai qu'ils finissent par ne plus obéir au même principe et que le moi montre dans son évolution plus d'aisance et de docilité que la libido à se soumettre aux exigences de la réalité et de la vie.

Notre activité psychique dans son ensemble « a pour but de nous procurer du plaisir et de nous faire éviter le déplaisir », « elle est régie automatiquement par le principe de plaisir » (B, 371). Les tendances du moi,

comme les autres, ont ainsi, au moins au début, le plaisir directement pour objet. Mais l'instinct de conservation ne saurait faire impunément abstraction de la réalité dans laquelle les tendances égoïstes ont à assouvir leurs besoins : autrement l'individu courrait sûrement à sa perte. Pour l'instinct de conservation et pour le moi il est donc d'une nécessité vitale de se soumettre aux faits et d'en accepter les leçons, de profiter de l'expérience collective et de se plier à ses enseignements, de se laisser, par conséquent, éduquer par les événements et par la société et de devenir raisonnables. Ainsi, pour le moi et ses tendances égoïstes, dans la direction de leurs démarches, le principe du plaisir finit par céder la place au principe de réalité dont le but est bien toujours le plaisir, mais un plaisir qui, concerté par la réalité et par la réflexion, gagne en certitude ce qu'il perd sans doute en promptitude et en intensité. Ce « passage du principe de plaisir au principe de réalité constitue un des progrès les plus importants dans le développement du moi » (B, 372).

En ce qui concerne la libido, au contraire, son auto-érotisme initial témoigne qu'il ne lui est pas absolument nécessaire de s'appliquer à un objet extérieur et, par conséquent, de se plier à la réalité. L'obéissance aux faits n'est pas pour elle une question de vie ou de mort. Aussi est-elle beaucoup moins éduicable que le moi et persiste-t-elle en général à se montrer capricieuse, ré-

fractaire, indomptable, ayant pour caractère essentiel de refuser « de se soumettre à la réalité cosmique » (B, 447), à la nécessité vitale. Du commencement à la fin de son développement son énergie reste au service du principe du plaisir et, pour la conformer, indirectement, au principe de réalité, il faut l'intervention du moi.

De ce point de vue nous constatons déjà que le moi n'est pas sans conteste maître dans sa maison. La vie psychique est un champ de bataille où se heurtent des tendances opposées. Sans doute les tendances égoïstes peuvent ne pas s'accorder entre elles et de même les tendances sexuelles. Mais les conflits les plus importants et les plus intéressants sont ceux qui se produisent entre les tendances égoïstes et les tendances sexuelles, entre le moi formé à la morale et à la raison et la libido naturellement rebelle à cette formation.

Dans ces conflits la lutte peut se dérouler au grand jour, au soleil de la conscience. « Prenons une impulsion, un processus psychique doué d'une tendance à se transformer en acte : nous savons que cette impulsion peut être écartée, rejetée, condamnée. De ce fait, l'énergie dont elle dispose lui est retirée, elle devient impuissante, mais peut persister en qualité de souvenir. Toutes les décisions dont l'impulsion est l'objet se font sous le contrôle conscient du moi » (B, 306), et l'énergie ainsi libérée peut être utilement employée à un autre but.

Mais la solution du conflit peut être aussi assurée d'une autre manière, par une sorte de fin de non-recevoir qui ne comporte aucune élaboration réfléchie, par le refoulement. Le refoulement est un procédé général de l'activité psychique. Spontanément nous écartons de notre conscience ce qui nous est pénible ou désagréable ; c'est ainsi que notre mémoire se refuse souvent à évoquer le souvenir d'impressions et d'événements qui ont entraîné pour nous un déplaisir. Pratiquement, toutefois, le refoulement ne tarde pas à se mettre surtout au service du moi, du principe de réalité, des exigences intellectuelles et morales, sans que cette subordination soit absolument rigoureuse : nous avons vu que des tendances ascétiques imprudemment refoulées au profit de tendances sexuelles pourraient donner lieu à des symptômes. Le refoulement est l'œuvre de la censure, par le moyen de laquelle l'individu « mesure son moi actuel et chacune de ses manifestations d'après un moi idéal qu'il s'est créé lui-même au cours de son développement » (B, 446), et dont les névroses narcissiques nous révèlent les origines : « influences exercées par les parents, les éducateurs, l'ambiance sociale ; identification avec quelques-unes des personnes dont on a subi le plus l'influence » (B, 447). La censure, forte des habitudes intellectuelles et morales qui se sont inscrites en elle, opère, au seuil de la conscience et hors de son contrôle actif, dans la sphère du préconscient, contre

les tendances qui lui déplaisent de manière à leur interdire l'entrée de la conscience ; d'un mot, elle les refoule. Mais ces tendances, incapables, et pour cause, de laisser après elles aucun souvenir, gardent en revanche toute leur force active. L'acte de défense immédiate auquel se livre spontanément la censure entraîne donc, au détriment de l'activité du moi, une double immobilisation d'énergie psychique, dans la tendance refoulée d'une part, dans le refoulement lui-même de l'autre.

## II

En tout cas le refoulement nous met naturellement en présence de la seconde opposition soulignée par la psychanalyse, celle du conscient et de l'inconscient. Les tendances, auxquelles la censure refuse l'accès de la conscience, demeurent inconscientes, tout en conservant leur énergie psychique. Il ne faut donc ni identifier ni confondre psychique et conscient. Un processus psychique n'est pas nécessairement conscient. « Tout processus psychique inconscient ne se transforme pas nécessairement en processus conscient » (B, 306). Les processus conscients ne sont que « des actes isolés, des fractions de la vie psychique totale » (B, 20). Nouvelle et définitive confirmation du fait que le moi n'est, en vérité, même pas « maître dans sa propre maison », car « il en est réduit à se contenter de renseignements rares

et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique » (B, 296). L'inconscient, comme le conscient, est, essentiellement, un système dynamique, système de tendances « dont on ne sait généralement rien, dont on ne sait rien depuis longtemps, dont on n'a peut-être jamais rien su » (B, 152). « L'inconscient forme un domaine psychique particulier, ayant ses tendances propres, son mode d'expression spécial et des mécanismes psychiques qui ne manifestent leur activité que dans ce domaine » (B, 219). Mais ces tendances inconscientes « ont leur racine dans le passé » (B, 209) de l'individu et de l'espèce. Par là les souvenirs proprement dits viennent en grand nombre faire corps avec elles et partager leur destinée ; car les forces que sont les tendances ont toujours, comme toute force, un point d'application et un champ d'action, proportionnel à leur charge affective : ce point d'application est dans les événements, et les complexes constituent ce champ d'action. Maintenues dans l'inconscient par le refoulement et par la censure, les tendances inconscientes parviennent parfois à forcer la barrière et à produire à la conscience quelques-uns de leurs effets, effets d'ailleurs déformés où elles sont méconnaissables et dont, bien entendu, hors l'existence même, tout échappe à la conscience, origine, sens et intention, puisque la cause en demeure absolument inconnue à l'intéressé lui-même.

Mais, nous l'avons vu, la censure, qui maintient les tendances dans l'inconscient, est en fin de compte l'œuvre du moi et de ses tendances propres, qui ont fait leurs règles reçues de l'expérience et du milieu social. Par conséquent, parmi les processus psychiques qui postulent l'accès à la conscience, sont le plus généralement assurés d'un accueil favorable ceux qui se conforment à ces règles, c'est-à-dire ceux précisément qui résultent de l'action du moi et de ses tendances. La libido, au contraire, est par essence rebelle à la réalité, à la nécessité, aux règles de tout ordre que les exigences de la vie ont imposées à l'espèce et à l'individu. Ce sont donc les tendances sexuelles qui, dans leur expansion, ont le plus de chances d'être arrêtées au seuil de la conscience et refoulées dans l'inconscient. Ainsi un rapprochement naturel finit par s'établir entre les tendances du moi et le conscient d'une part, l'inconscient et la libido d'autre part <sup>(1)</sup>, et la double opposition, comme nous l'avons annoncé, tend à se réduire à une seule.

Le système permanent de l'inconscient serait donc constitué de préférence par des tendances sexuelles. D'où pour l'inconscient deux nouveaux caractères. D'abord l'affectivité se rattache plus étroitement aux tendances sexuelles qu'aux tendances du moi (B, 428) : ainsi se

(1) « Le mécanisme de formation des rêves devient dans son ensemble beaucoup plus clair si on substitue à l'opposition du conscient et de l'inconscient celle du moi et du refoulé » (T, 415).

justifie la tonalité affective de l'inconscient, si fortement marquée dans les complexus. Ensuite les tendances sexuelles sont, d'une manière générale, d'autant plus inconciliables avec les exigences esthétiques et morales de la collectivité qu'elles sont plus primitives. Aussi, comme le démontre l'extraordinaire disparition à laquelle sont si souvent exposés les souvenirs d'enfance, ce sont avant tout les tendances sexuelles infantiles qui sont refoulées dans l'inconscient et, par conséquent, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, « l'inconscient de la vie psychique n'est autre chose que la phase infantile de cette vie » (B, 218).

La libido est comme la langue d'Esopé. Il est loisible d'en dire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Indomptable et réfractaire à la règle, à la raison et à la morale, la libido a souvent de quoi faire reculer d'horreur. Quand une vue nous est ouverte sur l'inconscient, il semble que notre regard plonge dans un « véritable enfer » (B, 146). Aussi n'est-ce pas absolument sans raison que la société tient la libido pour sa plus mortelle ennemie, a multiplié devant elle les barrières, a dressé contre elle l'éducation, en est venue à la nier arbitrairement, chez l'enfant par exemple, pour ne pas avoir à en constater douloureusement la menaçante présence. Mais en même temps la société pousse trop loin sa haine. Elle oublie tout ce que la sublimation lui a permis d'obtenir des tendances sexuelles et la part qu'elles ont prise à la formation



morale, esthétique et intellectuelle de l'humanité. Car la libido est également source d'énergie. Elle est à l'origine de la religion et de la morale. « C'est l'Œdipe-complexe qui a suggéré à l'humanité dans son ensemble, au début de son histoire, la conscience de sa culpabilité » (B, 345), sentiment dont la portée éthique est évidemment fondamentale. Elle est à l'origine de l'art. L'artiste, remarquable par l'aptitude de sa libido à la sublimation et par la faiblesse de ses refoulements, présente une permanente introversion qui, comme chez tous, détourne sa libido des satisfactions réelles pour l'attacher aux fantaisies de son imagination, mais, à la différence du commun des hommes, il est en outre capable d'objectiver ses rêves, de manière à en faire une source de jouissance pour autrui comme pour lui-même, et de « les embellir de façon à dissimuler complètement leur origine suspecte » (B, 392). Ainsi « le développement excessif de sa libido » est, chez l'homme, la condition de « la richesse » et de « la variété de sa vie psychique » et « des grands progrès réalisés » par lui (B, 431).

Nous avons vu la thérapeutique psychanalytique s'appliquer à réveiller les souvenirs inconscients des névrotiques, à déterminer les tendances inconscientes dont leurs symptômes sont l'expression, à ressusciter les anciens conflits dont les névroses sont issues pour leur assurer une solution normale, à agrandir donc le moi aux

dépens de l'inconscient et à asseoir son empire sur la libido. Si nous en pouvons juger par ce programme, l'idéal serait pour l'homme d'appeler en temps utile toutes ses tendances devant le tribunal de sa conscience, de porter sur elles un jugement critique et raisonné, d'affecter à un autre emploi l'énergie de celles qu'il condamnerait, de savoir, enfin, faire consciemment deux parts de sa libido, l'une, la plus faible sans doute, qu'il appliquerait à des fins sexuelles approuvées et sanctionnées par la morale, l'autre qui deviendrait la matière de sublimations réfléchies. Cet idéal, en tout cas, n'est pas de ce monde. L'homme normal présente toujours des refoulements, car il rêve et le rêve a toujours pour cause des désirs plus ou moins refoulés, et, d'ailleurs, « sa vie soi-disant saine est pénétrée d'une foule de symptômes, insignifiants il est vrai et de peu d'importance pratique ». La différence entre le névrotique et l'homme normal n'est donc qu'une différence de degré et non de nature. Le système inconscient de l'homme normal « recèle des désirs réprimés encore pourvus d'énergie » et « une partie de sa libido est soustraite à la maîtrise de son moi » (B, 477). « Même en état de parfaite santé mentale l'assujettissement de l'inconscient par le préconscient n'a rien d'absolu ; nous sommes psychiquement normaux dans la mesure où nous sommes capables de cette répression » (T, 431).

## III

Pour reprendre ces idées sous un autre jour et nous les rendre plus familières, voyons maintenant avec Freud, au cours de l'évolution qui de l'enfant fait un homme, se différencier, se dissocier et se situer au sein du psychisme les modes essentiels de l'activité mentale.

Le psychique selon Freud déborde le conscient. La conscience est d'après lui une sorte d'organe sensoriel qui perçoit le psychique, situé en quelque manière hors d'elle, comme nos yeux perçoivent le monde extérieur. Fonction de l'attention, elle est exclusivement sensible aux qualités psychiques, et les excitations appropriées lui viennent, soit de la périphérie du psychique, — et elles sont alors pourvues de qualités sensorielles, — soit de l'intérieur de ce même psychique, — et il leur faut alors être dotées de qualités affectives, car, au moins primitivement, tout processus psychique interne incapable de provoquer directement plaisir ou déplaisir est, de ce fait, incapable de conscience (T, 101, 426, 439, 454).

La conscience à chaque instant vit, meurt et renaît de ses cendres. D'elle-même elle ne conserve rien de son passé ; elle est sans mémoire (T, 454). Les souvenirs s'inscrivent et se conservent en d'autres plans du psychique où ils persistent indéfiniment. « La manière

dont la mémoire se comporte dans le rêve est assurément de la plus haute signification pour toute théorie de la mémoire en général. Elle nous apprend que « rien de ce que notre esprit a une fois possédé ne peut se perdre absolument » (Scholz), ou bien, comme le dit Delboeuf, « que toute impression même la plus insignifiante, laisse une trace inaltérable, indéfiniment susceptible de reparaître au jour », conclusion qu'imposent également bien d'autres phénomènes de psychologie morbide » (T, 14). Et non seulement les souvenirs de nos perceptions se conservent ainsi, mais également les associations constatées entre elles. La conception de Freud semble avoir ici quelque chose de bergsonien : il estime que les mêmes souvenirs se répètent à des plans de plus en plus profonds de l'inconscient, où ils se relient entre eux par des associations de plus en plus intimes, depuis les associations toutes extérieures et superficielles de simultanéité jusqu'à ces associations de plus en plus exclusivement déterminées par le contenu des représentations dont les associations par ressemblance sont un exemple. Pour inconscients qu'ils soient en eux-mêmes, les souvenirs n'en sont pas moins actifs et agissants, si actifs et si agissants qu'ils constituent les assises de notre caractère (T, 402).

L'activité psychique qui se révèle de la sorte au sein des souvenirs a son modèle dans le réflexe (T, 401) et a donc comme lui pour principe de réagir aux excitations.

A cette fin, au cours de son développement, elle passe par deux étapes principales et emploie successivement deux procédés fondamentaux.

Dominée d'abord exclusivement par le principe du plaisir, l'activité psychique, naturellement inconsciente en ses démarches dont la conscience se borne en général à enregistrer les résultats, a pour fin première, essentielle, d'empêcher les excitations de s'accumuler, — car cette accumulation est éprouvée comme un déplaisir —, et de se maintenir ou, tout au moins, quand il a été une fois rompu, de revenir à l'état d'équilibre, — car cet affranchissement des excitations est éprouvé comme un plaisir. L'activité psychique en ces sens opère donc bien comme un réflexe : elle répond aux stimuli qui la chargent par des mouvements qui la déchargent. Mais ces mouvements ne sont pas tous primitivement adaptés aux circonstances, ils ne mettent pas toujours un terme au déplaisir né de l'excitation. L'enfant qui a faim crie, pleure, s'agite, mais sa faim ne s'apaise pas pour cela, elle ne s'assouvit que si une tierce personne lui présente de la nourriture. La satisfaction s'accompagne alors de la perception de l'objet qui la procure. Quand donc le besoin réapparaît, par une association naturelle le souvenir de l'objet qui l'a antérieurement satisfait tend à réapparaître du même coup. La tendance de ce souvenir à réapparaître à la sollicitation du besoin est précisément ce que nous appelons un désir, et sa

réapparition effective est déjà pour le désir une manière de réalisation. On peut donc dire que le premier mode de satisfaction du désir est la représentation hallucinatoire de cette satisfaction même. Or, vu son principe et sa fin, vu aussi son inexpérience, à son premier stade l'activité psychique ne connaît d'autre but à son travail que la réalisation du désir et ne dispose pas d'autres forces que les tendances. Aussi, pour se défendre contre le déplaisir, utilise-t-elle d'abord la régression du souvenir à l'état sensoriel, l'hallucination, la dramatisation, dont nous avons vu l'importance dans le rêve. Plus généralement, les procédés psychiques dont nous avons déjà constaté les effets dans le rêve et dans les névroses, où nous avons d'ailleurs reconnu déjà les vestiges de la mentalité infantile, dont enfin le trait le plus essentiel est, par tout un jeu de transferts affectifs, de masquer à la conscience les expériences pénibles et douloureuses, tous ces procédés que l'adulte tient pour étranges et anormaux, condensation, déplacement, dramatisation, sont en réalité les procédés primaires de l'activité psychique (T, 420-2, 442-3, 447).

Cette première activité psychique est toute chargée d'affectivité. C'est elle qui ouvre les voies aux modifications motrices et sécrétoires que sont les états affectifs (T, 432). Les tendances y sont jaugées suivant leur tonalité ou leur intensité affectives. De même les souvenirs. En vertu du principe du plaisir l'activité psychique

ne peut d'abord faire autre chose que désirer ; elle est par suite incapable d'introduire dans la chaîne de nos pensées rien de désagréable. Par une tactique analogue à celle de l'autruche, elle se détourne naturellement et sans effort des souvenirs pénibles, offrant ainsi le premier type et le premier exemple du refoulement psychique (T, 444).

Mais la satisfaction hallucinatoire du désir, si elle obéit au principe du plaisir, a le grand tort de ne pas tenir compte de la réalité et de ses implacables exigences. Elle est pratiquement impuissante à assouvir le besoin et à faire naître le plaisir qui résulte de cet assouvissement. Aussi, sous l'impérieuse influence de l'expérience, l'activité psychique se dresse-t-elle à un nouveau procédé de travail qui est proprement la pensée. Le but ne change pas : il s'agit toujours d'assouvir le besoin en s'inspirant des satisfactions qu'il a antérieurement reçues ; mais, au lieu de viser à une satisfaction hallucinatoire, immédiate et directe sans doute, mais inopérante, l'activité psychique emprunte maintenant un détour et, par une série de mouvements concertés, s'efforce de modifier le monde extérieur de manière à reproduire les conditions objectives grâce auxquelles le besoin sera effectivement satisfait. D'où nécessité, pour remplir ce nouveau programme, d'un jeu de représentations qui épouse fidèlement la complexité du réel et n'obéisse plus seulement au principe du

plaisir, mais aussi au principe de réalité. Les procédés primaires, avec leurs condensations, leurs déplacements, leurs hallucinations, deviennent alors une entrave pour le plein développement des procédés secondaires, pour l'essor fructueux de la pensée proprement dite, qui s'efforce constamment de les éviter. En particulier l'activité psychique secondaire, pour réaliser tous ses effets, pour appliquer utilement la connaissance du passé à la maîtrise du présent, a besoin d'avoir à sa disposition l'expérience entière des individus, l'ensemble de leurs souvenirs, heureux ou malheureux, agréables ou pénibles. Il lui faut donc exercer une action inhibitrice sur la charge affective dont les souvenirs sont lestés de manière à pouvoir les évoquer sans résistance et les utiliser indifféremment à ses fins. Mais cette action inhibitrice a ses limites, et nombre des erreurs humaines tiennent à l'immixtion du principe du plaisir dans le domaine de la pensée (T, 443-5). D'autre part, notre vie s'écoule, non seulement dans un milieu matériel aux lois duquel il faut nous plier, mais dans un milieu social aux règles duquel il faut nous soumettre. Au sein du monde extérieur la société s'insère comme une réalité nouvelle à laquelle notre activité psychique doit également s'adapter. De fait, sous l'influence de l'éducation et du dressage moral qu'elle comporte, des désirs infantiles, dont la satisfaction était primitivement un plaisir, entrent en conflit avec l'idéal qui s'est imposé à



l'activité psychique secondaire et les résistances morales que leur satisfaction finit par soulever rendent la seule idée de cette satisfaction désagréable et douloureuse. Ce renversement des valeurs affectives constitue l'essence du refoulement, où nous avons déjà appris à reconnaître la forme infantile de la condamnation réfléchie. Il est l'œuvre de l'activité psychique secondaire (T, 446). Mais il est également l'œuvre de la « gardienne de notre santé mentale » (T, 421), de la censure, et, par conséquent, cette dernière naît, se développe et progresse avec l'activité psychique secondaire, qu'elle défend contre l'intrusion des procédés primaires et surtout des désirs qui les animent. A ce stade de la pensée le principe du plaisir, sans perdre sa prééminence essentielle, cesse de régner en maître absolu. C'est d'après les enseignements et les renseignements qu'ils nous apportent pour régler notre conduite que les souvenirs sont dès lors appréciés et utilisés. C'est suivant leur valeur pratique, morale, sociale, esthétique, que les tendances sont rejetées ou accueillies. Ainsi donc, par l'effet de l'éducation reçue et de l'expérience acquise au sein du monde matériel et du monde moral, l'activité psychique secondaire adhère au principe de réalité qui la forme graduellement aux procédés rigoureux de la pensée normale.

En l'ensemble de leurs démarches activité psychique primaire, activité psychique secondaire constituent le

royaume de l'inconscient, c'est-à-dire « proprement la réalité psychique qui nous est aussi inconnue en sa nature intime que la réalité du monde extérieur et nous est aussi incomplètement révélée par les data de la conscience que le monde extérieur par les données de nos organes sensoriels » (T, 452). Mais la manifestation ainsi constatée, au sein de l'inconscient des philosophes, de deux activités psychiques différentes conduit Freud à affirmer l'existence de deux espèces d'inconscient : l'inconscient proprement dit et le préconscient (T, 453). L'inconscient proprement dit, qui répond à l'activité psychique primaire, est incapable d'accéder directement et immédiatement à la conscience. Le préconscient, qui répond à l'activité psychique secondaire et à la censure, qui commande l'accès de la conscience et de la motricité volontaire, qui est placé comme un écran protecteur entre l'inconscient proprement dit et la conscience (T, 403, 453), est au contraire immédiatement et directement capable de conscience : il parvient sans plus de retard à la conscience aussitôt que certaines conditions sont remplies, aussitôt, par exemple, qu'il a atteint une certaine intensité et fixé sur lui une certaine partie de l'attention disponible (T, 403). L'activité consciente n'est, au fond, qu'une activité préconsciente accusée et accentuée, à laquelle, en particulier, l'ébauche d'une expression verbale a prêté la tonalité affective que les mots retiennent de leur sens et qui, si faible soit-elle, est in-

dispensable au préconscient, dénué de qualités sensorielles, pour impressionner la conscience, puisque celle-ci, nous l'avons vu, ne perçoit que ce qui est susceptible soit de donner du plaisir ou du déplaisir, soit de frapper les sens (T, 426, 455).

Sans doute la considération des phénomènes hystériques donne à Freud l'impression qu'une nouvelle censure s'interpose entre le préconscient et le conscient, semblable à celle que nous avons vue s'installer entre l'inconscient et le préconscient (T, 455). Cependant, si par l'un de ses caractères, l'absence de conscience, le préconscient se rapproche de l'inconscient proprement dit, en revanche, par l'ensemble de ses autres particularités psychiques, par le mode de son activité, par sa constante perméabilité à la conscience, c'est au conscient, dont il est le prélude, qu'il mérite le mieux d'être rattaché, et l'opposition se marque plutôt entre l'inconscient proprement dit et l'ensemble formé par le conscient et le préconscient, qu'entre le conscient et la totalité de l'inconscient englobant préconscient et inconscient proprement dit <sup>(1)</sup>.

(1) Freud nous dit (T, 340) de « notre pensée éveillée (préconsciente) » que sa fonction naturelle est, en particulier, d'introduire de l'ordre dans nos perceptions, d'établir entre elles des rapports et de les supposer cohérentes et intelligibles, identifiant ainsi la pensée préconsciente et la pensée éveillée et attribuant à l'activité préconsciente des caractères communément accordés à l'activité consciente.

De cette vue générale sur la nature et l'évolution de l'activité mentale, il résulte non seulement que, pour Freud, la conscience est par nature impuissante à embrasser toute la réalité psychique, mais encore que le préconscient, vu son apparition relativement tardive, est incapable d'établir sa domination sur l'ensemble de l'inconscient et d'en assurer la complète liquidation. Une activité psychique qui serait et demeurerait exclusivement primaire est une « fiction théorique » ; mais, en fait, l'activité psychique commence par être primaire et ne devient secondaire que graduellement. « Par suite de ce retard dans l'entrée en jeu des procédés psychiques secondaires, le noyau de notre être, fait de tendances inconscientes, échappe à la prise et à l'action inhibitrice du préconscient, dont le rôle, une fois pour toutes, se limite à assigner aux tendances issues de l'inconscient les voies les mieux appropriées. Ces désirs inconscients constituent pour toutes les activités mentales ultérieures une contrainte à laquelle elles ont à s'adapter et dont elles doivent s'efforcer de dériver et de détourner la force vers des buts plus élevés. Un vaste domaine de souvenirs reste également inaccessible du fait du retard mis par le préconscient à sa prise de possession » (T, 446). Il y a plus. Non seulement le préconscient rencontre dans l'inconscient des résistances invincibles, mais il peut arriver encore qu'un régime de pensées préconscientes contracte des adhérences avec des désirs

inconscients qui lui transfèrent leur énergie et l'attirent avec eux dans l'inconscient (T, 440).

Ainsi se confirme, d'une part, que chez l'adulte normal l'inconscient, ses désirs et ses tendances ne sauraient jamais être entièrement assimilés et réduits par l'activité mentale secondaire, par la réflexion et par la pensée, et, d'autre part, qu'au sein de la réalité psychique, une délimitation fondamentale doit intervenir, qui sépare le domaine de l'inconscient, de l'activité psychique primaire, du principe du plaisir, de la libido, et le domaine du conscient, du préconscient, de la censure, de l'activité psychique secondaire, du principe de réalité et du moi.

#### IV

Toutefois un récent travail de Freud (*Jenseits des Lustprinzips*, Au delà du Principe du Plaisir), qui semble bien inspiré surtout par le désir de fournir des névroses traumatiques et de leurs symptômes une interprétation psychanalytique complète, est venu mettre en question deux points au moins de l'ensemble d'idées que nous venons d'exposer, savoir : la priorité du principe du plaisir comme régulateur de la vie mentale, et la manière dont il convient de délimiter les instincts sexuels et les instincts du moi.

Freud ne renonce pas, bien entendu, en ce travail

à voir dans les névroses de guerre, dans les névroses traumatiques, le résultat d'un conflit où la libido est en cause : les ébranlements mécaniques, les états morbides accompagnés de douleur et de fièvre sont susceptibles d'exciter la libido et d'en modifier la répartition (J, 30). Toutefois il reconnaît que du point de vue psychanalytique les rêves caractéristiques des névroses traumatiques offrent quelque chose de paradoxal : le malade ne cesse de revivre en ces rêves l'accident dont il a été victime et se réveille, à chaque fois, épouvanté. De tels rêves, manifestement, ne sont point des réalisations de désirs. Ils ne se conforment pas au principe du plaisir. Y aurait-il donc, de la vie mentale, un régulateur plus primitif que ce dernier, et de l'action duquel les rêves des névroses traumatiques seraient une survivance ?

Or il est nombre de faits qui permettent de soupçonner que l'activité psychique obéit parfois à une tendance impérieuse à la répétition qui demeure indifférente au caractère agréable ou désagréable des expériences qu'elle contraint à renouveler. Un enfant d'un an et demi, observé par Freud (T, 312 nous révèle qu'il s'agit de son propre petit-fils), qui avait appris à ne pas pleurer quand sa mère le quittait pour s'absenter pendant des heures, s'amusait à faire disparaître, sous les meubles par exemple, les menus objets qui lui tombaient sous la main et exprimait le plaisir qu'il y trouvait en criant : « o-o-o-o », c'est-à-dire « fort » (parti). Un jour même

il compléta le jeu en munissant l'objet d'une ficelle qui lui permettait par une simple traction de le ramener au jour après l'avoir jeté sous son lit : la disparition était saluée par le « parti » habituel et la réapparition par un joyeux « *Da* » (le voilà). Cet enfant ingénieux et précoce a hérité assurément d'une bonne part de l'imagination et de la verve créatrice de son grand-père, puisqu'il se trouve (J, 12) avoir peut-être inventé de lui-même et pour son propre compte le jeu de « Coucou... le voilà », qui met en allégresse tous les bébés, depuis qu'il en est au monde, et même ceux-là que leurs mères n'ont pas l'habitude de laisser seuls durant des heures. Freud estime toutefois que l'interprétation du jeu imaginé par son petit-fils n'est pas douteuse. L'enfant a appris, avant l'âge, à remporter sur lui-même une victoire morale, en laissant partir sa mère sans pleurs ni colère. Il se dédommage en quelque sorte par une mise en scène où il utilise les objets qu'il peut atteindre pour symboliser le départ et le retour de sa mère. Mais de ces deux événements seul le dernier est agréable. Comment se fait-il dès lors que le jeu reproduise en général uniquement le premier ? Les enfants d'ailleurs répètent volontiers dans leurs jeux tout ce qui les a vivement impressionnés, même d'une façon désagréable. En tout cas, dans le jeu imaginé par le petit-fils de Freud, il nous faut constater l'effet d'une tendance impérieuse à la répétition qui ne se subordonne pas au principe du plaisir.

La même constatation est possible dans les névroses de transfert : les événements de leur enfance que les malades revivent en les transposant et en y faisant intervenir leur médecin n'ont pas toujours été agréables et le caractère pénible qu'ils ont eu autrefois ne les empêche pas cependant de s'imposer de nouveau à la conscience.

Enfin la vie normale est pleine de répétitions tyranniques et fatales. Il est des bienfaiteurs auxquels leurs protégés finissent toujours par en vouloir ; il est des hommes que leurs amis finissent toujours par trahir. Mais ce n'est rien encore. Rappelons-nous l'histoire de cette femme qui se maria trois fois et dont successivement les trois maris tombèrent malades presque aussitôt et moururent ; rappelons-nous l'histoire de Tancrède, le héros du Tasse : sans la reconnaître il tue au combat Clorinde, sa bien-aimée, puis dans une forêt enchantée il donne un coup d'épée à un arbre, et cet arbre se trouve être celui où l'âme de Clorinde est magiquement emprisonnée (J, 19-20).

Freud estime en conséquence que c'est cette tendance impérieuse à la répétition qui détermine le caractère particulier des rêves dans les névroses traumatiques : ces rêves, en répétant à satiété le drame initial, ont pour but de permettre à l'esprit du malade de se rendre maître de l'impression terrifiante qui a provoqué l'état névrotique et de la liquider, elle et ses effets (J, 29).



Fonctions de la tendance impérieuse à la répétition et non de la tendance à réaliser les désirs, ils nous font remonter à un stade de l'activité mentale antérieur à celui où elle est réglée par le principe du plaisir (J, 30), et la tendance impérieuse à la répétition apparaît comme plus primitive, plus élémentaire, plus instinctive que le principe du plaisir (J, 20).

De fait cette tendance impérieuse à la répétition est le caractère fondamental de tout instinct, peut-être de toute vie organique. Par une espèce de transposition à la vie organique des lois de l'élasticité et du principe de l'inertie (J, 34-5), on pourrait dire en effet des instincts qu'ils sont des forces inhérentes à la matière vivante qui la poussent à revenir à un état antérieur. Or l'état antérieur à la vie est un état semblable à la mort. Donc le but de la vie est la mort (J, 36). Par conséquent les instincts dits de conservation, de puissance, de valeur sont en réalité destinés à assurer à chaque organisme l'accès de la mort par les voies qui lui sont propres, par des détours dont la complexité réponde à sa propre complexité. Il n'est pas dans les organismes un mystérieux élan qui les pousse à s'affirmer en dépit de tout. Tout organisme veut mourir, mais à sa manière. Les gardiens de la vie que sont les instincts ont été à l'origine au service de la mort (J, 37).

Cependant il n'y a pas que des instincts de mort. Il est aussi des instincts de vie qui assurent en particulier

d'abord tenus pour instincts de conservation. Ainsi l'opposition primitivement établie entre instincts du moi et instincts sexuels se trouvait insuffisante, puisqu'une partie au moins des instincts du moi était reconnue comme de nature libidineuse (J, 50-1).

De telles considérations ne conduisent-elles pas au pansexualisme, dont Freud se défend, ou à l'assimilation de la libido à l'élan vital, dont il ne veut pas davantage entendre parler ? Pour sa part il professe que non. L'opposition des instincts du moi et des instincts sexuels répond à l'opposition des instincts de vie et des instincts de mort. Il doit y avoir parmi les instincts du moi d'autres instincts que des instincts sexuels. Il est même possible d'en démontrer, au moins indirectement, l'existence. L'amour est fait de tendresse et de haine. Cette opposition de sentiments peut se ramener à l'opposition des instincts de vie et des instincts de mort. Il entre dans l'instinct sexuel une composante sadique que nous connaissons en particulier par l'organisation pré-génitale qu'elle caractérise et par la perversion à laquelle elle aboutit, si elle acquiert son autonomie. Or cet instinct sadique et destructeur ne peut avoir son origine dans les instincts de vie. C'est proprement un instinct de mort que la libido narcissique transfère du moi sur l'objet et qui, entrant alors au service de la fonction génitale, assure à l'acte sexuel la fougue dominatrice nécessaire à son exécution. Par conséquent l'élément

d'agression qui intervient dans l'amour nous met en présence d'un de ces instincts de mort qui sont le propre du moi (J, 52-3).

Ainsi la notion de la libido se trouve bien étendue : elle est instinct de vie, elle répond à l'Eros des Anciens. Mais les instincts du moi sont plus profondément transformés encore. L'ancienne opposition des instincts du moi et des instincts sexuels disparaît en quelque manière. Elle fait place à l'opposition établie entre des instincts se rapportant à l'objet et des instincts se rapportant au moi, qui les uns comme les autres relèvent de la libido. Mais à l'ensemble de ces instincts libidineux, qu'ils se rattachent au moi ou à l'objet, s'opposent à leur tour d'autres instincts, instincts du moi proprement dits, qui sont sans doute instincts de destruction, ce qui nous ramène à l'opposition nouvelle des instincts de vie et des instincts de mort (J, Note, 60-1).

Freud n'est pas sans se rendre compte lui-même que ces conclusions sont de nature à bouleverser quelque peu sa doctrine. « Seuls des croyants qui demandent à la science de remplacer le catéchisme abandonné par eux, pourront trouver à redire aux développements que donne le chercheur à ses vues ou même aux transformations qu'il leur fait subir » (J, 64). Et, qui plus est, il semble reculer tout le premier devant l'audace de ses affirmations : « On pourrait me demander si je suis moi-même bien convaincu des hypothèses que je viens

De cette vue générale sur la nature et l'évolution de l'activité mentale, il résulte non seulement que, pour Freud, la conscience est par nature impuissante à embrasser toute la réalité psychique, mais encore que le préconscient, vu son apparition relativement tardive, est incapable d'établir sa domination sur l'ensemble de l'inconscient et d'en assurer la complète liquidation. Une activité psychique qui serait et demeurerait exclusivement primaire est une « fiction théorique » ; mais, en fait, l'activité psychique commence par être primaire et ne devient secondaire que graduellement. « Par suite de ce retard dans l'entrée en jeu des procédés psychiques secondaires, le noyau de notre être, fait de tendances inconscientes, échappe à la prise et à l'action inhibitrice du préconscient, dont le rôle, une fois pour toutes, se limite à assigner aux tendances issues de l'inconscient les voies les mieux appropriées. Ces désirs inconscients constituent pour toutes les activités mentales ultérieures une contrainte à laquelle elles ont à s'adapter et dont elles doivent s'efforcer de dériver et de détourner la force vers des buts plus élevés. Un vaste domaine de souvenirs reste également inaccessible du fait du retard mis par le préconscient à sa prise de possession » (T, 446). Il y a plus. Non seulement le préconscient rencontre dans l'inconscient des résistances invincibles, mais il peut arriver encore qu'un régime de pensées préconscientes contracte des adhérences avec des désirs

inconscients qui lui transfèrent leur énergie et l'attirent avec eux dans l'inconscient (T, 440).

Ainsi se confirme, d'une part, que chez l'adulte normal l'inconscient, ses désirs et ses tendances ne sauraient jamais être entièrement assimilés et réduits par l'activité mentale secondaire, par la réflexion et par la pensée, et, d'autre part, qu'au sein de la réalité psychique, une délimitation fondamentale doit intervenir, qui sépare le domaine de l'inconscient, de l'activité psychique primaire, du principe du plaisir, de la libido, et le domaine du conscient, du préconscient, de la censure, de l'activité psychique secondaire, du principe de réalité et du moi.

#### IV

Toutefois un récent travail de Freud (*Jenseits des Lustprinzips*, Au delà du Principe du Plaisir), qui semble bien inspiré surtout par le désir de fournir des névroses traumatiques et de leurs symptômes une interprétation psychanalytique complète, est venu mettre en question deux points au moins de l'ensemble d'idées que nous venons d'exposer, savoir : la priorité du principe du plaisir comme régulateur de la vie mentale, et la manière dont il convient de délimiter les instincts sexuels et les instincts du moi.

Freud ne renonce pas, bien entendu, en ce travail

à voir dans les névroses de guerre, dans les névroses traumatiques, le résultat d'un conflit où la libido est en cause : les ébranlements mécaniques, les états morbides accompagnés de douleur et de fièvre sont susceptibles d'exciter la libido et d'en modifier la répartition (J, 30). Toutefois il reconnaît que du point de vue psychanalytique les rêves caractéristiques des névroses traumatiques offrent quelque chose de paradoxal : le malade ne cesse de revivre en ces rêves l'accident dont il a été victime et se réveille, à chaque fois, épouvanté. De tels rêves, manifestement, ne sont point des réalisations de désirs. Ils ne se conforment pas au principe du plaisir. Y aurait-il donc, de la vie mentale, un régulateur plus primitif que ce dernier, et de l'action duquel les rêves des névroses traumatiques seraient une survivance ?

Or il est nombre de faits qui permettent de soupçonner que l'activité psychique obéit parfois à une tendance impérieuse à la répétition qui demeure indifférente au caractère agréable ou désagréable des expériences qu'elle contraint à renouveler. Un enfant d'un an et demi, observé par Freud (T, 312 nous révèle qu'il s'agit de son propre petit-fils), qui avait appris à ne pas pleurer quand sa mère le quittait pour s'absenter pendant des heures, s'amusait à faire disparaître, sous les meubles par exemple, les menus objets qui lui tombaient sous la main et exprimait le plaisir qu'il y trouvait en criant : « o-o-o-o », c'est-à-dire « fort » (parti). Un jour même

il compléta le jeu en munissant l'objet d'une ficelle qui lui permettait par une simple traction de le ramener au jour après l'avoir jeté sous son lit : la disparition était saluée par le « parti » habituel et la réapparition par un joyeux « *Da* » (le voilà). Cet enfant ingénieux et précoce a hérité assurément d'une bonne part de l'imagination et de la verve créatrice de son grand-père, puisqu'il se trouve (J, 12) avoir peut-être inventé de lui-même et pour son propre compte le jeu de « Coucou... le voilà », qui met en allégresse tous les bébés, depuis qu'il en est au monde, et même ceux-là que leurs mères n'ont pas l'habitude de laisser seuls durant des heures. Freud estime toutefois que l'interprétation du jeu imaginé par son petit-fils n'est pas douteuse. L'enfant a appris, avant l'âge, à remporter sur lui-même une victoire morale, en laissant partir sa mère sans pleurs ni colère. Il se dédommage en quelque sorte par une mise en scène où il utilise les objets qu'il peut atteindre pour symboliser le départ et le retour de sa mère. Mais de ces deux événements seul le dernier est agréable. Comment se fait-il dès lors que le jeu reproduise en général uniquement le premier ? Les enfants d'ailleurs répètent volontiers dans leurs jeux tout ce qui les a vivement impressionnés, même d'une façon désagréable. En tout cas, dans le jeu imaginé par le petit-fils de Freud, il nous faut constater l'effet d'une tendance impérieuse à la répétition qui ne se subordonne pas au principe du plaisir.

aux cellules germinatives une sorte d'immortalité. Ce sont les instincts sexuels, qui, contemporains de la vie même, procèdent à leur office essentiel avant même que la sexualité ait apparu et que les sexes se soient différenciés (J, 38-9). Dans les organismes pluricellulaires chaque cellule prend les autres cellules pour objet de son instinct de vie, de son instinct sexuel, et, maîtrisant de la sorte leurs instincts de mort, assure leur conservation, cependant que d'autres cellules lui rendent le même office. Ainsi la libido des instincts sexuels devient semblable à l'Eros des poètes et des philosophes auquel toute vie doit sa cohésion (J, 50).

Mais pouvons-nous reconnaître à ces instincts de vie le caractère de tendance impérieuse à la répétition qui nous a permis de déceler l'existence des instincts de mort ? Faute de preuves biologiques pleinement satisfaisantes, Freud en appelle sur ce point au mythe que dans son Banquet Platon fait exposer par Aristophane (J, 57) : primitivement il y avait trois sexes, des hommes, des femmes et des êtres qui étaient à la fois hommes et femmes ; Jupiter finit par couper en deux ces derniers comme poires à cuire et, depuis, chaque moitié s'est mise à chercher la moitié qui lui répondait pour se joindre de nouveau à elle. Peut-être faut-il voir dans ce mythe l'image d'une vérité biologique qui permettrait de ramener les instincts de vie au même principe que les instincts de mort.



De la sorte le principe du plaisir perd sa priorité comme régulateur de la vie mentale et cède le pas à la tendance impérieuse à la répétition, plus primitive et plus élémentaire que lui.

D'autre part, nous venons de voir au cours de ce développement l'opposition des instincts du moi et des instincts sexuels se doubler de l'opposition entre les instincts de vie et les instincts de mort. Or, si les instincts de vie répondent aux instincts sexuels, les instincts de mort en revanche répondent-ils aux instincts du moi tels que la psychanalyse les a progressivement définis ? L'analyse des névroses de transfert a d'abord montré qu'à côté des instincts sexuels dirigés sur l'objet il y avait d'autres instincts, très insuffisamment connus et provisoirement tenus pour instincts du moi, parmi lesquels en première ligne il fallait distinguer les instincts de conservation. Puis le progrès de l'observation psychanalytique a rendu manifeste que la libido peut se détacher de l'objet et se porter sur le moi (introversion) et l'étude de l'évolution de la libido chez l'enfant a prouvé que le moi est véritablement le « réservoir primitif de la libido », d'où elle se déverse ensuite sur l'objet. Dès lors le moi fut non seulement considéré comme un des objets de la libido, mais même comme le plus important d'entre eux. De la sorte les instincts sexuels dont la libido narcissique, la libido fixée sur le moi, était l'expression dynamique, s'identifiaient nécessairement avec les instincts

d'abord tenus pour instincts de conservation. Ainsi l'opposition primitivement établie entre instincts du moi et instincts sexuels se trouvait insuffisante, puisqu'une partie au moins des instincts du moi était reconnue comme de nature libidineuse (J, 50-1).

De telles considérations ne conduisent-elles pas au pansexualisme, dont Freud se défend, ou à l'assimilation de la libido à l'élan vital, dont il ne veut pas davantage entendre parler ? Pour sa part il professe que non. L'opposition des instincts du moi et des instincts sexuels répond à l'opposition des instincts de vie et des instincts de mort. Il doit y avoir parmi les instincts du moi d'autres instincts que des instincts sexuels. Il est même possible d'en démontrer, au moins indirectement, l'existence. L'amour est fait de tendresse et de haine. Cette opposition de sentiments peut se ramener à l'opposition des instincts de vie et des instincts de mort. Il entre dans l'instinct sexuel une composante sadique que nous connaissons en particulier par l'organisation pré-génitale qu'elle caractérise et par la perversion à laquelle elle aboutit, si elle acquiert son autonomie. Or cet instinct sadique et destructeur ne peut avoir son origine dans les instincts de vie. C'est proprement un instinct de mort que la libido narcissique transfère du moi sur l'objet et qui, entrant alors au service de la fonction génitale, assure à l'acte sexuel la fougue dominatrice nécessaire à son exécution. Par conséquent l'élément

d'agression qui intervient dans l'amour nous met en présence d'un de ces instincts de mort qui sont le propre du moi (J, 52-3).

Ainsi la notion de la libido se trouve bien étendue : elle est instinct de vie, elle répond à l'Eros des Anciens. Mais les instincts du moi sont plus profondément transformés encore. L'ancienne opposition des instincts du moi et des instincts sexuels disparaît en quelque manière. Elle fait place à l'opposition établie entre des instincts se rapportant à l'objet et des instincts se rapportant au moi, qui les uns comme les autres relèvent de la libido. Mais à l'ensemble de ces instincts libidineux, qu'ils se rattachent au moi ou à l'objet, s'opposent à leur tour d'autres instincts, instincts du moi proprement dits, qui sont sans doute instincts de destruction, ce qui nous ramène à l'opposition nouvelle des instincts de vie et des instincts de mort (J, Note, 60-1).

Freud n'est pas sans se rendre compte lui-même que ces conclusions sont de nature à bouleverser quelque peu sa doctrine. « Seuls des croyants qui demandent à la science de remplacer le catéchisme abandonné par eux, pourront trouver à redire aux développements que donne le chercheur à ses vues ou même aux transformations qu'il leur fait subir » (J, 64). Et, qui plus est, il semble reculer tout le premier devant l'audace de ses affirmations : « On pourrait me demander si je suis moi-même bien convaincu des hypothèses que je viens

d'exposer et jusqu'à quel point je le suis. Ma réponse serait que je n'en suis pas convaincu moi-même et que je n'invite personne à y ajouter foi. Plus exactement : je ne sais pas jusqu'à quel point j'y ajoute foi. Il me semble qu'il n'y a pas lieu de faire intervenir ici le facteur affectif de la conviction. On peut bien s'abandonner à une idée, la suivre aussi loin qu'elle vous mène, uniquement par curiosité scientifique ou, si on veut, en *advocatus diaboli*, qui ne se donne pas pour cela lui-même au diable » (J, 58).

Cette boutade de l'auteur m'autorise, je pense, à m'abstenir prudemment de faire état, dans les réflexions critiques qui vont suivre, des spéculations à perte de vue que je viens de résumer <sup>(1)</sup>.

(1) « Oft weitausholende Spekulation », « spéculation prenant souvent de bien loin son point de départ », dit Freud lui-même (J. 21).

## CHAPITRE VIII

### Réflexions Critiques

---

#### I

Dans les pages qui précèdent ai-je réussi autant que je le désirais à comprendre la doctrine de Freud, à en exposer exactement les points essentiels et le mouvement général ? Je n'ose en être tout à fait sûr. La pensée de Freud rappelle à certains égards celle d'un Rousseau par exemple. La rigueur logique dont elle se revêt superbement semble parfois tenir sa cohérence la plus intime moins de connexions objectives relevées dans l'expérience que de convictions chaleureuses et véhémentes qui, entre les faits, à toute force, auraient insinué leur ciment. Avec une persévérance intrépide Freud, dominé par une idée maîtresse et même, comme disent les psychiatres, prévalente, dépense à y ramener l'innombrable foule des faits auxquels il veut et croit pouvoir appliquer sa méthode, une ingéniosité dialectique qui trop souvent, ramassée sur la difficulté à vaincre, laisse, de la solution qu'elle y apporte, naître par ailleurs des

difficultés nouvelles. D'où, pour l'intelligence des détails, au moins par endroits, des incertitudes, à propos desquelles il m'a paru superflu de chercher à Freud de vaines chicanes et que j'ai sciemment négligées pour ne pas nuire à la clarté de l'ensemble. Car ce dont il nous faut juger ici, c'est précisément de l'ensemble du système, de sa méthode, de son principe, de ses idées directrices, de ses résultats fondamentaux. Si l'ensemble est bon, la faiblesse de quelques détails n'importe guère. S'il est sans valeur, en un autre sens, elle importe encore moins. J'ai parlé de juger. Au point où nous en sommes, l'attitude objective n'est plus, en effet, de saison devant une doctrine qui, née de nos jours, prétend hautement réformer et renouveler de fond en comble psychiatrie et psychologie, science des religions et critique littéraire, histoire de l'art et histoire de la civilisation, qui fait école et groupe de nombreux adeptes, qui constitue, par conséquent, pour le progrès de la connaissance une promesse ou un danger. C'est une nécessité, c'est un devoir de porter sur elle un jugement et un jugement personnel, de prendre ses responsabilités comme l'auteur a pris les siennes. Point ne suffit, pour s'en tirer, de proclamer les idées de Freud intéressantes, sauf à atténuer la portée de son adhésion en formulant de-ci de-là des réserves souvent essentielles. Si la doctrine de Freud est intéressante, c'est qu'elle est vraie : en ces matières il n'est d'intéressant que la vérité ; et sa doctrine est un

bloc auquel Freud, avec raison, ne souffre pas que l'on touche. Il faut donc prendre nettement parti et voter pour ou contre. Pour ma part, je prends parti et je vote contre. Et maintenant qu'au point de vue psychanalytique j'ai ma place de droit parmi les hypocrites et les imbéciles, je me sens tout à l'aise pour expliquer rapidement mon vote.

## II

Le lecteur se rappelle que l'ordre dans lequel j'ai exposé les idées de Freud n'est pas celui dans lequel elles se sont historiquement enchaînées. En réalité le point de départ de la doctrine a été les recherches sur l'hystérie entreprises par Freud avec Breuer avant 1890 et dont ils publièrent en commun les premiers résultats en 1893. On ne saurait actuellement imaginer pour une théorie psychologique et psychopathologique début plus regrettable et plus mauvais départ.

La conception que Freud et Breuer ont proposée de l'hystérie est celle à peu près que d'autres auteurs avaient mise au jour avant eux : d'après elle les symptômes hystériques sont le résultat final de toute une élaboration inconsciente de souvenirs traumatiques. A la fin du siècle dernier cette théorie a obtenu un éblouissant succès et a pu même sembler un moment avoir cause gagnée. Elle règne encore sans conteste dans nos

manuels scolaires de psychologie et les philosophes continuent sans malice à l'invoquer pour étoffer leurs spéculations de données qu'ils croient positives. Dans le milieu médical il en va tout autrement. Depuis bientôt vingt-cinq ans, sous l'impulsion vigoureuse et nette de Babinski, la question de l'hystérie a été reprise et des coups très redoutables ont été portés à la conception adoptée par Freud.

Point n'est ici besoin d'entrer dans le détail des discussions intervenues ni même de prendre parti. Le fait est — il suffit pour notre dessein de le constater — qu'aujourd'hui les cliniciens sont bien loin de s'entendre sur les problèmes que soulève l'hystérie, et qu'en concluant simplement de ce désaccord que nous en savons beaucoup moins à ce sujet qu'on n'en croyait savoir il y a quelques trente ans, nous faisons à tous justice équitable. En la matière l'incertitude, la méfiance ont grandi à ce point que Long et Jacquin, l'un psychiatre, l'autre neurologiste, dont l'exactitude clinique, la pondération d'esprit, l'aversion pour les exagérations doctrinales sont également exemplaires, ont pu, dans un travail commun, écrire de l'hystérie : « Sa définition est encore à trouver, peut-être n'existe-t-elle pas. Avec d'autres, nous ne mettons plus pour notre part ce diagnostic sur nos observations personnelles » (*L'État mental dans les psychonévroses*, Bulletin de la Réunion Médico-chirurgicale de la 7<sup>e</sup> région du



15 avril 1918). Une des raisons de cette incertitude et de cette méfiance est l'impossibilité où se sentent nombre de médecins de se prononcer sur l'objectivité, l'authenticité, la sincérité des phénomènes dits hystériques. « Le tempérament pithiatique ou suggestible » des hystériques « permet toutes les fictions », déclare Mignard, psychiatre qui n'a pas oublié d'être psychologue (*L'Encéphale*, 1922, p. 267), et Babinski, fixant la conduite à tenir à l'égard des pithiatiques, c'est-à-dire des hystériques, déclare : « Sachant que tous les phénomènes pithiatiques peuvent être rigoureusement reproduits par la simulation, il [le médecin] devra être sur ses gardes lorsqu'il aura affaire à un sujet présentant des troubles ayant les caractères qui appartiennent à ce genre de phénomènes. Il le soumettra à une observation très attentive qui parfois permettra de déceler la fraude ; mais, même dans le cas contraire, il ne se portera jamais garant de sa sincérité » (*Démembrement de l'Hystérie traditionnelle, Pithiatisme*, 1909, p. 28). De mon côté, si j'ose prendre la parole après un tel clinicien, je m'avoue complètement incapable de faire en toute certitude le diagnostic entre la simulation consciente et volontaire et cette simulation inconsciente ou demi-consciente qu'est probablement l'hystérie. D'ailleurs le nombre des hystériques a beaucoup diminué. « On ne voit presque plus d'hystériques, dit Chaslin, autre clinicien dont la circonspection est

connue. Dans mon service à la Salpêtrière, je n'en reçois plus... C'est à peine si j'ai rencontré cinq hystériques à la consultation externe de la Salpêtrière depuis dix-huit mois » (*Eléments de Sémiologie et Clinique mentales*, 1912, p. 612). On ne trouve plus guère d'hystériques que dans des milieux spéciaux, le milieu militaire par exemple, où la libido, sublimée en horreur du service et privée de satisfaction par la brutalité de la loi, trouve une compensation dans des crises, aussi banales d'ailleurs qu'inoffensives, dont le transfert, s'entend le transfert dans la vie civile, détermine généralement la disparition. Si j'ai donc un conseil à donner aux Freuds à venir, c'est, pour révolutionner psychiatrie et psychologie, de ne pas commencer par l'hystérie, mais de finir plutôt par elle, s'ils en ont le moyen et l'audace. En tout cas, et c'est ici l'essentiel, cependant que Freud élevait l'édifice de sa doctrine, les murs s'en effritaient peu à peu à la base, et, maintenant qu'il a planté le bouquet sur le toit, il se trouve que le rez-de-chaussée est en ruine.

### III

Parmi les arguments de Freud, celui qu'il tire de l'efficacité thérapeutique de sa méthode est sans doute un des plus impressionnants : la psychanalyse guérit, donc elle est vraie. Je suis parfaitement insensible à

cette « preuve ». J'ai, comme tous mes confrères, quelques miracles à mon actif. J'ai rendu la parole à des muets, l'ouïe à des sourds, la vue à des aveugles, la marche à des paralytiques. J'avais affaire, j'aime à le croire, à des hystériques, non à des simulateurs, et je faisais disparaître plus ou moins aisément les symptômes en lesquels se traduisait momentanément leur état mental, leur psychoplasticité, comme disait Dupré, leur aptitude à réaliser syndromes organiques ou mentaux au gré de leurs obscures fantaisies ou des théories psychologiques et pathogéniques à la confirmation desquelles ils peuvent être appelés à servir. Mais pour avoir fait disparaître le symptôme, je n'ai jamais pour cela modifié, j'en suis sûr, l'état mental sous-jacent. Je ne crois pas plus à la transmutation des caractères qu'à la transmutation des métaux, et j'ai bien le droit, je pense, d'avoir, comme Freud, « mes idées fondamentales » et de n'avoir « encore rien trouvé à y changer » (B, 256). En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, la neurasthénie, la psychasthénie, — la circonlocution sous laquelle il vous plaira de déguiser le trouble mental ne m'importe guère, — je me suis toujours trouvé dans des conditions excellentes pour juger de l'action thérapeutique que l'on peut y exercer, car je n'ai jamais pratiqué la psychothérapie ailleurs que dans les hôpitaux. Après les inévitables illusions du début, je n'ai pas mis longtemps à acquérir une

conviction profonde : mes malades guérissaient ; ils guérissaient même assez régulièrement, parce que l'un des caractères propres aux troubles dits obsédants, neurasthéniques, psychasthéniques, est de s'atténuer et de disparaître à la longue, de guérir, comme on dit, ce qui ne signifie pas, bien entendu, que le terrain morbide sur lequel ils ont germé soit pour cela modifié le moins du monde et n'exclut pas, par conséquent, l'éventualité de multiples rechutes. Mais, en tout cas, mes soins n'étaient pour rien dans ces guérisons. Je n'ai jamais, je le proclame, guéri un obsédé, un neurasthénique, un psychasthénique. Les guérisons signalées par tant de mes confrères m'ont toujours laissé sceptique : ce n'est pas guérir un trouble morbide que d'en venir à bout en un an et demi, quand, laissé à lui-même, il aurait persisté dix-huit mois. Si je me trompe et qu'il en soit autrement, c'est que d'autres murs ont des vertus que n'ont pas les murs des hôpitaux. Il me paraît donc tout naturel qu'en général les malades de Freud guérissent. L'extraordinaire serait qu'ils ne guérissent point. Ses succès thérapeutiques ne prouvent rien en faveur de sa doctrine psychologique ; mais ses échecs, en revanche, il n'est que juste de le dire, ne sont pas davantage pour moi des arguments contre elle.

IV

Je ne suis pas aussi sûr que Freud que les névrotiques soient tous des homosexuels latents et que les tendances homosexuelles inconscientes soient particulièrement fortes chez les paranoïaques. Ce sont là, à première vue, formules d'une généralisation bien hâtive. Cliniquement les persécuteurs ne sont pas inévitablement, Freud lui-même le reconnaît, du même sexe que les persécutés. Je n'ai point établi la statistique des cas que j'ai lus ou observés, toutefois les persécuteurs sont, il me semble, volontiers du sexe masculin. S'il en est bien ainsi, l'homosexualité paranoïaque se rencontrerait surtout chez l'homme. Or le délire systématisé de persécution est plus fréquent chez la femme (Dide et Guiraud, *Psychiatrie du médecin praticien*, p. 144). Les conditions sociales ne joueraient-elles donc pas dans le choix du persécuteur un rôle plus important que la constitution sexuelle ? Sans doute de nos jours la femme sort plus que la matrone romaine, mais jusqu'à présent son action au dehors est restée moindre en général que celle de l'homme. C'est à des volontés et des autorités masculines que les persécutés des deux sexes se heurtent le plus souvent au cours de leur existence et c'est pourquoi ce seraient des hommes que persécutés, hommes et femmes, éliraient de préférence

pour persécuteurs. Hypothèse, je m'en rends compte, bien terre à terre, qui demanderait d'ailleurs à être vérifiée et qui gardera toujours le désavantage de ne pas expliquer le connu par l'inconnu.

Laissons ce point et passons à une difficulté bien plus grave que créent à une conception essentielle de Freud certaines formes de paranoïa. Freud attribue, nous l'avons vu, au transfert une place capitale dans sa thérapeutique et même dans sa nosologie, puisqu'il va jusqu'à l'utiliser pour définir un des trois groupes en lesquels il répartit les névroses. Notre surprise est donc grande de constater que le transfert ne se rencontre pas exclusivement dans les névroses de ce nom. Il est des déséquilibrées qui en viennent assez promptement à s'amouracher du praticien dont elles ont sollicité les soins. Traduisons le fait en termes psychanalytiques : la libido de ces malades s'est transférée sur le médecin. Mais le transfert n'a, cette fois, aucun des bons effets annoncés par Freud. Il est même doublement fâcheux. Loin de préparer la guérison de la névrotique, il la confirme dans son désordre mental en exaspérant ses aspirations platoniques ou passionnelles, et, sous sa forme positive, il est déjà pour le médecin la source de mille ennuis, avant même que, devenu négatif, il s'extériorise en scandales et en tentatives d'assassinat. Il semble donc que, du point de vue même de Freud, il y aurait à distinguer entre deux formes de transfert dont la psy-

chanalyse aurait à déterminer les caractères distinctifs : l'une, condition fondamentale de l'action psychanalytique, serait propre aux névroses de transfert ; l'autre, entrave à l'action thérapeutique, serait symptôme d'un autre type de névroses. Or, la clinique, impudemment, considère les états morbides où se manifeste cette seconde forme de transfert, comme la forme érotique de la paranoïa. On ne voit pas d'ailleurs comment Freud lui-même les classerait autrement : ils ne rentrent pas dans les névroses actuelles puisque les symptômes n'en sont pas organiques, ni dans les névroses de transfert, puisqu'ils sont rebelles à la thérapeutique psychanalytique. Restent les névroses narcissiques, dans lesquelles ils trouvent de droit leur place, puisque la fixité de la libido y résiste à tous les efforts faits pour la mobiliser. Mais cette forme de névrose narcissique, il faut l'avouer, est assez particulière : la libido du moi s'y déguise singulièrement et le malade y oublie de repousser le médecin avec indifférence. Cependant peut-être est-il un moyen de nous en tirer : puisque la mélancolie est une identification narcissique, pourquoi ne pas voir tout uniment une réduplication narcissique dans le délire systématisé érotique ?

## V

La profession de foi déterministe de Freud ni ne m'interdit, ni ne m'étonne. C'est manifestation bien solennelle pour exprimer, je pense, une vérité toute simple, savoir que nul ne peut prétendre faire œuvre scientifique sans chercher par des artifices plus ou moins détournés à apparier, en aussi grand nombre que possible, les faits qu'il étudie, de manière qu'une liaison constante entre les deux termes de chaque couple se confirme par la répétition invariable de leur succession dans des circonstances suffisamment identiques. Quand je dis ne pas savoir pourquoi une idée m'est venue à l'esprit, cela n'implique nullement que je croie au libre-arbitre, croyance métaphysique qui n'est, d'ailleurs, pas plus bête que la conviction contraire, mais que j'ignore l'antécédent avec lequel l'idée qui m'est venue pourrait former un semblable couple et dont rien, au surplus, ne prouve qu'il ne puisse être autre chose que psychique. Cet assortissement des phénomènes est la condition nécessaire de la connaissance scientifique. Mais, de ce que nous nous sommes rendu compte qu'il en est, en effet, la condition nécessaire, ce serait fort imprudent de conclure que nous l'avons par là réalisé du même coup. Au contraire, il ne s'obtient, en général, que fort lentement. Son fameux principe



une fois découvert, Archimède n'a pas pour cela, d'un même élan, en un quart de siècle, créé toute la physique ni même toute l'hydrostatique. Or, c'est en trente ou quarante ans que Freud et ses disciples auraient révolutionné et quasiment refait psychologie normale et pathologique ainsi que nombre de sciences morales. C'est là marcher à pas de métaphysiciens ou de philosophes, non point à pas de savants. Freud abonde en affirmations saisissantes, en « vues brillantes », comme dit Jules Romains (*Aperçu de la Psychanalyse*, Nouvelle Revue Française, 1<sup>er</sup> janvier 1922, p. 18), où nous chercherions en vain des hypothèses scientifiques, car elles ne sont pas le moins du monde vérifiables, et sans possibilité de vérification il n'est pas scientifiquement d'hypothèses : le sommeil est un retour à la vie intra-utérine, les états affectifs sont des crises d'hystérie héréditaires, le symbolisme des rêves et les pseudo-souvenirs infantiles sont des reviviscences d'expériences phylogéniques, enfin, si dans les rêves eau signifie naissance, c'est que nous descendons d'animaux aquatiques et que nous avons baigné jadis dans le liquide amniotique. Autant prendre Victor Hugo à la lettre et croire que la lune en son croissant est une faucille d'or. « Je sais tout comme un autre apprécier, déclare Jules Romains (*id.*), ce qu'a de piquant, d'excitant, l'idée que l'*angoisse*, banale ou névrotique, a pour origine chez l'homme l'impression

d'étouffement qu'éprouve le nouveau-né en sortant du ventre de sa mère. Loin de railler, je dis même que c'est une grande idée, une admirable intuition de poète. Je l'imagine très bien ramassée dans un verset de *Tête d'or*. Mais je suis gêné qu'on fonde là-dessus toute une théorie, presque toute une clinique de la névrose d'angoisse, et cette confusion des genres, qui se répète vingt fois, finit par me choquer ». Je n'ajoute rien, parce que, vraiment, et pour cause, je ne saurais mieux dire.

D'autre part, le système de Freud est un dynamisme et la vie psychique s'y explique par un jeu de tendances conscientes et inconscientes. Je n'y vois aucun inconvénient. Mais qui parle de forces et de tendances comme de réalités et y reconnaît, par suite, autre chose que des mots commodes pour grouper des ensembles de faits, en vient nécessairement, quand il veut traduire son dynamisme en termes empruntés à l'expérience, à interpréter les causes par leurs effets : c'est le but poursuivi qui justifie les démarches faites pour l'atteindre. On tombe ainsi dans le finalisme, qui est peut-être le vrai en psychologie, mais qui, déterminisme d'un tout autre ordre, n'a rien à voir absolument avec le déterminisme proprement dit.

Voyons cependant le déterminisme de Freud à l'œuvre. Dans la psychanalyse des rêves, il demande à ses sujets de lui communiquer toutes les idées qui

leur viennent à l'esprit à propos de chacun des éléments du rêve manifeste qu'il se trouve avoir à interpréter. Il prétend ainsi obtenir l'explication de ces éléments et du rêve lui-même et, par suite, pénétrer jusqu'au rêve latent. Procédé de prime abord étrange, car il semble impliquer une sorte de réversibilité des causes : le rêve latent produirait le rêve manifeste qui, à son tour, reproduirait le rêve latent. Mais telle n'est pas la pensée de Freud, il n'est que juste de le reconnaître. Les idées évoquées par l'élément manifeste viennent délimiter, dessiner et définir le complexe dont lui-même était aussi le produit. Malheureusement c'est échapper à une difficulté pour se heurter à une autre. Il est douteux qu'entre les complexes il existe des cloisons étanches, qu'ils n'aient pas entre eux d'éléments communs, qu'un même sentiment, un même souvenir, une même idée ne puissent pas appartenir à la fois à plusieurs complexes. Si donc à sept heures un élément manifeste a fait partie d'un rêve où il traduisait l'action d'un complexe donné, rien ne prouve qu'à huit heures, quand vous interrogez le sujet, les idées évoquées par le rappel de cet élément relèvent nécessairement du complexe qui est intervenu dans le rêve : elles peuvent être déterminées aussi bien par un autre complexe dont le même élément se trouverait également ressortir. Tout incline même à faire croire qu'il en est le plus souvent ainsi, car, du rêve à l'interrogatoire, la situation phy-

sique et mentale a inévitablement plus ou moins changé, la pensée a évolué et, comme on dit, voyagé. Joséphine, par exemple, fait partie pour moi du complexe impérial à cause de Napoléon et du complexe opérétique à cause de Joséphine vendue par ses sœurs, et, d'un moment à l'autre, l'audition de ce nom peut provoquer en moi des idées et ~~des~~ sentiments bien divers. Le point de départ des enquêtes psychanalytiques est donc plus rigide que rigoureux. Dans son déterminisme leur résultat final n'a pas davantage de rigueur. Qu'il s'agisse de rêve ou de névrose, à quoi, en effet, aboutit toujours l'effort psychanalytique ? A nous exprimer en une succession d'états psychiques, de sentiments, de souvenirs et d'idées, le mouvement mental conscient et inconscient dont le rêve ou le symptôme névrotique sont issus, à nous faire, par conséquent, l'histoire du rêve ou de la névrose. Mais une succession d'événements constatée et reconstituée, si exactes que soient reconstitutions et constatations, n'est pas pour cela une succession nécessaire et l'histoire n'est pas une science, parce qu'elle ne comporte pas de répétitions scientifiquement utilisables ; car il m'est scientifiquement bien égal que Napoléon ait débarqué à Fréjus à son retour d'Egypte, puisqu'il n'y débarquera jamais plus. Le moindre pronostic hasardé sans précisions impressionnantes par un humble praticien devant un cas difficile a plus de valeur scientifique que les

milliers d'anecdotes où la psychanalyse triomphe dans la prévision du passé.

## VI

La méthode psychanalytique est contraire à tout l'enseignement que j'ai reçu de mes maîtres et dont ce que j'ai pu par moi-même essayer depuis m'a confirmé la sagesse. En psychologie et en psychiatrie, comme dans les autres domaines de recherche, l'objectivité absolue est la vertu essentielle de l'observateur. Dans les interrogatoires il doit faire ses interventions aussi rares, aussi prudentes, aussi neutres que possible, de manière à n'obtenir rien des malades ou des sujets qui ne vienne de leur propre fond. Il n'est pas d'usage dans les laboratoires de mêler aux liquides physiologiques qu'on reçoit à analyser les substances dont on y doit constater la présence ou l'absence. Dans le domaine psychologique, après toutes les directions, orientations, interprétations, suggestions et explications que multiplie la psychanalyse, qu'y a-t-il d'étonnant si le malade ou le sujet retrouvent dans leur conscience ce que précisément le psychanalyste y a introduit ? Bien entendu, je laisse ici le point de vue moral de côté. Freud raconte comment l'analyse d'un rêve lui a permis de révéler à une femme qu'elle méprisait son mari et comment, tout en acceptant ces interprétations, cette

femme en fut étonnée : « Elle ignorait qu'elle eût si peu d'estime pour son mari ; et elle ignore les raisons pour lesquelles elle doit le mésestimer à ce point » (B, 127). J'ignore de mon côté le bénéfice que cette dame a tiré de cette révélation, mais c'est le moindre de mes soucis. Passé un certain degré de bêtise, les gens cessent de m'intéresser. Cependant je n'ai jamais agi et n'agirai jamais de la sorte. Pour deux raisons. Je n'ai pas en mes conjectures la même foi que Freud en les siennes et je n'ai pas l'habitude de traiter les malades comme des cobayes. Mais ceci prouve seulement que les psychanalystes ont leurs mœurs et que j'ai les miennes et n'a rien à voir avec la question présente qui est toute scientifique : en prenant une observation psychologique avons-nous le droit, par notre manière de conduire l'interrogatoire et de commenter les réponses, de donner systématiquement le coup de pouce, sans enlever aux résultats de notre enquête tout ou partie de leur objectivité ? Laissons à un adepte de Freud le soin de répondre. « Celui qui insinue aux sujets, dit Oscar Pfister (*La Psychanalyse au service des Educateurs*, p. 67), que toutes les névroses ont une cause sexuelle, ce que ne faisait pas Freud, mais ce que font plusieurs de ses élèves, trouve naturellement à chaque fois des inhibitions sexuelles, parce que le sujet ne remarque pas le reste. Qui lui suggérerait avec Adler que les souffrances nerveuses viennent des sentiments d'infé-

riorité, trouverait bien vite quantité de représentations qui iraient dans cette direction. Mais qui reste fidèle au point de vue organique et évite d'influencer maladroitement son sujet, trouvera bien d'autres sources de trouble à côté de celles-là ». Le correctif est amusant, qui semble supposer qu'il est des influences adroites, mais l'aveu me suffit et me confirme dans ma réserve et dans ma méfiance.

A quoi se reconnaît-il qu'une enquête psychanalytique est achevée, que tout l'inconscient nécessaire a été rappelé à la conscience ? — A ce que symptôme ou rêve sont expliqués en entier ? Mais une exposition historique est toujours un résumé des événements et on peut toujours imaginer des expositions plus complètes qui introduiraient à chaque fois entre les événements des intermédiaires plus subtils. — A ce que le malade est guéri ? Nous avons déjà vu que ce critère est sans valeur. — Je ne vois pour l'enquête psychanalytique que deux manières d'arriver à son terme : ou le malade disparaît, parce qu'il en a assez, ou il accepte les interprétations du psychanalyste, soit qu'il ait été convaincu par lui, soit qu'il lui cède pour en finir, comme, chez l'hypnotiseur, le malheureux sujet, qui s'obstine à ne pas « dormir », en vient à reconnaître cependant qu'il « dort » pour se tirer à moindres frais d'une situation ridicule.

## VII

Freud semble parfois persuadé qu'il a inventé l'inconscient. Sans doute il se fait illusion, mais cette illusion est tout à fait inoffensive. Il n'y a donc pas lieu de prendre la peine de la dissiper méchamment. Sans nous risquer davantage à traiter de l'inconscient, car il y faudrait un volume, contentons-nous d'arrêter notre attention sur un point. La minutie avec laquelle les psychanalystes traduisent en termes empruntés à notre expérience consciente les mouvements mentaux survenus dans l'inconscient de leurs malades témoigne qu'il n'est pas au fond pour eux, malgré nombre de déclarations contraires, entre le conscient et l'inconscient, de différence essentielle : les processus inconscients non refoulés ne subiraient aucune déformation en passant à la conscience. Freud est à ce sujet très explicite, au moins en ce qui concerne les représentations : « qu'elle soit consciente ou inconsciente, une représentation reste toujours la même, à une seule différence près, et nous pouvons très bien dire ce qui correspond à une représentation inconsciente » (B, 426). Rien n'est plus contestable cependant et bien des raisons portent, au contraire, à croire que, refoulé ou non, tout processus psychique, en passant de l'inconscience à la conscience, subit une transformation *sui generis*,



condition précisément de son accession à la conscience. Le langage que nous utilisons pour exprimer nos états de conscience claire conviendrait mal, par conséquent, à l'expression des processus inconscients et les déformerait inévitablement, sans que nous puissions rien préjuger du sens et de l'étendue de ces déformations. On voit toute la portée du problème : si le mot *sexuel* tient son sens de notre expérience consciente, nous sommes en droit d'appeler *sexuelles* des tendances, des émotions et des représentations conscientes ; mais, en disant de représentations, d'émotions et de tendances inconscientes qu'elles sont *sexuelles*, ne leur attribuons-nous pas arbitrairement un caractère qui convient exclusivement à nos états de conscience claire et dont nous ignorons ce qui lui correspond dans l'inconscient ? Freud a grand raison de croire à l'inconscient. C'est une notation très commode pour nous rendre compte de bien des particularités de notre vie mentale. Mais il a le grand tort à nos yeux d'en parler trop souvent comme si l'inconscient n'était qu'une étiquette mobile qu'il suffirait de détacher des processus psychiques pour les transformer sans plus en états de conscience exprimables par le langage.

## VIII

Il me faut cependant aborder la question sexuelle. Moment redoutable. Casanova lui-même, si, revenu parmi les hommes, il risquait sur ce point de timides réserves, verrait sa libido immédiatement suspectée d'hypocrites refoulements. L'importance de l'instinct sexuel n'est pas une découverte. Elle a toujours préoccupé la pensée chrétienne et, de Lucrèce à la Duchesse du Monde où l'on s'ennuie, en poésie comme en prose, elle fait figure de lieu commun. Quand Flaubert écrivait dans sa première Tentation de St-Antoine : « A tous les carrefours de l'âme, ô Luxure, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées comme la courtisane au bout des rues » (L. Bertrand : *G. Flaubert*, p. 134), il bâtissait une phrase splendide, mais ne s'imaginait sûrement pas inventer quoi que ce soit. C'est moins par la portée qu'il lui accorde que par les proportions qu'il lui donne que la libido de Freud constitue une nouveauté. Le tout est de savoir si la notion de la libido gagne beaucoup à être ainsi démesurément étendue.

Tout d'abord le problème que nous soulevions tout à l'heure à propos de l'inconscient se pose ici de nouveau à nous sous une autre forme avec plus de précision encore et d'acuité. Freud reconnaît lui-même à propos

du complexe d'Œdipe que l'adulte, en évoquant ses souvenirs d'enfance, les éclaire de tout ce que l'expérience lui a ultérieurement appris, les interprète, par conséquent, en homme et y introduit des précisions que les événements et les états d'âme auxquels ils se rapportent avaient ignorés ; il est donc douteux que le complexe d'Œdipe ait dans la conscience infantile la netteté crue avec laquelle il se présente rétrospectivement à l'adulte (B, 349). « Il importe de savoir, dit Oscar Pfister (*La Psychanalyse au service des Educateurs*, p. 79), que les régressions vers des âges anciens de la vie sont rarement pures. Le plus souvent, nous transportons dans le passé un morceau du présent. Des vœux et des désirs qui n'ont apparu que plus tard sont si intimement noués à des événements réels du passé que nous en venons à croire qu'ils ont toujours coexisté. Il faut que l'analyste soit bien sur ses gardes s'il ne veut pas être victime de ces illusions et se faire de la vie antérieure de ses sujets, notamment de leur petite enfance, une image faussée ». Ainsi la tonalité brutalement sexuelle que le complexe d'Œdipe peut prendre chez l'adulte n'implique pas qu'il ait eu chez l'enfant exactement le même caractère. Mais cette difficulté n'arrête pas Freud. Il se croit en droit de tenir pour sexuel chez l'enfant tout ce qui, dans les consciences adultes normales ou anormales, tend à se préciser ultérieurement comme tel, car les caractères de l'embryon se jugent à ceux de la

plante <sup>(1)</sup>. Sans doute, mais, parce que le fœtus deviendra un homme, ce n'est pas une raison pour le déclarer immédiatement apte au service militaire.

En tout cas c'est parce qu'il a cru ainsi, à tort ou à raison, pouvoir parler de la sexualité des enfants en les termes dans lesquels nous parlons de la sexualité des adultes que Freud a abouti à des formules retentissantes, dont trop de lecteurs lui ont fait le grand plaisir de s'effaroucher. Quand je lis, par exemple, que « le sein maternel forme le premier objet de l'instinct sexuel » (B, 326), je ne songe pas un instant à me scandaliser, je vous l'assure : les mots restent pour moi des mots, de quelque manière qu'on les accouple, et je n'ai pas pour eux le moindre respect. Devant pareille affirmation je me demande simplement avec curiosité quel sera, dans ces conditions, pour les enfants élevés au biberon le premier objet sexuel. Et je vous supplie de croire que je ne plaisante pas le moins du monde. Ce n'est pas ma faute si les objections que l'on est amené à opposer à Freud ont souvent l'air de plaisanteries : constatation dont peut-être il y aurait gros à conclure. Mon objection est naturelle, nécessaire. Du moment que les événements de l'enfance ont une importance capitale pour le développement de la libido, il ne saurait être indifférent

(1) Rares sont chez Freud les réserves telles que la suivante : « les désirs sexuels de l'enfant — pour autant qu'ils méritent ce nom en leur état embryonnaire — ... » (T, 178).

que l'enfant soit élevé au biberon et n'ait point, par conséquent, le sein maternel pour premier objet sexuel ou devienne prématurément orphelin et, par conséquent, grandisse dans des conditions où le complexe d'Œdipe se trouve normalement irréalisable. Il semble qu'à l'état de la libido chez les adultes la psychanalyse devrait pouvoir reconnaître s'ils ont ou non été nourris au sein, s'ils ont ou non perdu leurs parents de bonne heure. Assurément il est pour la psychanalyse un moyen de pallier la difficulté en faisant appel à la phylogénèse, en posant que le premier objet sexuel, le complexe d'Œdipe sont inscrits en nous par la longue expérience de l'espèce : c'est ainsi que l'enfant mis au monde par une opération césarienne connaît néanmoins l'angoisse, parce qu'il revit en elle non sa propre naissance, mais la naissance de ses pères (B, 412). Ce sont là explications merveilleuses et proprement féeriques. Je goûte beaucoup les contes de fées, mais j'évite la naïveté d'en discuter la vraisemblance.

Si maintenant nous envisageons le problème de la libido dans toute sa généralité, il nous est impossible de ne pas nous rendre aux arguments de Claparède. Pour Freud « la libido, ce serait un processus sexuel, mais non génital. Mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Qu'est-ce qu'un processus qui reste sexuel sans avoir plus rien affaire avec l'instinct de reproduction ? Car précisément, le sexuel se définit par son apparte-

nance, organique et fonctionnelle, au système de reproduction. Et je ne vois pas d'autre définition possible. Enlever ce critère à la notion de sexuel, c'est ne plus savoir ce que parler veut dire... Une surface sensible étrangère au système génital ne mérite, à mon sens, le nom de *zone érogène* que pour autant que les excitations qui en dérivent suscitent des réflexes génitaux. C'est dire que, contrairement à ce que semble penser M. Freud, ces surfaces sensibles ne sont que *facultativement* érogènes. Tout, d'ailleurs, peut être érogène. Les bras, par exemple. Ils le sont lorsqu'on embrasse une personne de l'autre sexe ; ils cessent de l'être lorsqu'on embrasse une botte de paille » (A, note additionnelle, p. 71). Ce sont là considérations tout à fait topiques et judicieuses. Mais Freud ne veut et ne peut s'y rendre. Il faut pour son système que le sexuel déborde le génital et n'ait au fond aucun lien nécessaire avec lui. D'où le caractère singulier que prend chez lui la libido. Plus on relit son œuvre, plus on éprouve l'impression que le sexuel est pour lui une sorte de propriété mystique décelable dans les états de conscience à des caractères qui échappent à notre commune expérience. De ce point de vue on en vient à comprendre pourquoi le sein maternel est le premier objet sexuel de l'enfant. Il est cet objet comme les Bororó de Lévy-Bruhl sont des perroquets rouges (*Les Fonctions mentales dans les Sociétés inférieures*, p. 77). Le sexuel est une catégorie prélogique

réglée par la loi de participation, d'où, sans doute, la complaisance avec laquelle Freud se réfère aux productions de la mentalité primitive. Ou encore, si vous voulez, il est un principe complémentaire dont certaines tendances seraient primitivement chargées, comme le phlogistique que Stahl avait imaginé d'inclure dans les corps combustibles. Une telle catégorie prélogique, un tel principe complémentaire ne gagnent ni ne perdent rien en clarté à être ou non traités de sexuels et l'on se rend compte pourquoi des disciples de Freud, préoccupés à son grand mécontentement de déssexualiser la libido, ont pu la baptiser « élan vital ». Entité, force, vertu, démon, elle n'est pas moins mystérieuse en son essence sous le second nom que sous le premier.

Quoi qu'il en soit enfin de la libido, Freud semble bien pour le moins en avoir singulièrement exagéré le rôle dans l'étiologie des névroses. La grande guerre a apporté de cette erreur une démonstration simple et quasiment cruciale. A l'armée d'Orient dont j'ai fait partie durant les deux dernières années de la guerre, nous nous sommes trouvés des dizaines de milliers d'hommes dont, hors — un temps — celle du général en chef, la libido a été pendant de longs mois absolument privée de toute satisfaction régulière et complète. Jamais peut-être pareille expérience de refoulement prolongé de la libido n'avait été aussi systématiquement établie sur une si vaste échelle. Comme à ma connaissance le nombre

des psychonévroses n'a pas été plus considérable sur le front d'Orient que sur le front d'Occident et comme aucun examen psychanalytique préalable n'éliminait des renforts destinés à Salonique les hommes présentant fixations de la libido et tendance au conflit, force est bien d'admettre qu'on peut impunément taquiner toute libido sans provoquer de bruyants cataclysmes. Si vous voulez d'ailleurs mon opinion sur ce point, Freud a tout uniment mis ici la charrue devant les bœufs et pris la cause pour l'effet : ce n'est pas du fait de sa libido que le névropathe tombe dans la névrose, c'est parce que le névropathe est un névropathe que sa libido offre éventuellement des singularités que ne présente pas la vôtre. Les troubles de la libido, quand ils existent, ne sont pas la cause des troubles névrotiques, mais simplement une première manifestation de la constitution morbide sans laquelle il n'y aurait pas de névrose.

## IX

Je conclurai en rappelant un point d'histoire littéraire qui peut-être n'est pas sans portée. J'en demande pardon à la *Revue des deux Mondes*, mais je crois bien que c'est à elle que revient le privilège d'avoir révélé le masochisme au public français. En tous cas, dans son numéro du 1<sup>er</sup> octobre 1872 (p. 707), elle publia la traduction d'un des contes de Sacher-Masoch, *Don Juan de*



*Kolomea*, qu'un rédacteur enthousiaste et ingénu (Madame Thérèse Bentzon, à en croire Madame de Sacher-Masoch en les *Confessions de ma Vie*, p. 56) se chargea de présenter au lecteur dans le suivant préambule : « Le réalisme commence à faire école dans l'Orient slave, où il apparaît sous un aspect nouveau, drapé dans cette résignation pessimiste, dans cette aveugle soumission aux commandements de la nature qui fait le fond de la philosophie morale de ces peuples pasteurs. Le représentant le plus curieux et le plus remarquable de cette école est un Petit-Russien de Galicie, M. Sacher-Masoch. Il écrit en allemand et il sait sa langue : son style est choisi, coloré, plein de relief, bien qu'il abuse parfois du décousu cherché, où les idées se pressent, se tallonnet et ne trouvent pas le temps de se dégager, de se formuler nettement. C'est ce qui rend plus d'une fois le dialogue obscur chez lui. M. Sacher-Masoch annonce la prétention de sortir absolument des limbes de l'abstraction où se complaît le roman germanique, il veut se jeter en pleine et franche réalité, dans la poésie des sens ; c'est ce que nous apprend son ami Kürnberger, qui s'est chargé de l'introduire auprès du public allemand. Cependant il est au fond doctrinaire ; il procède en droite ligne de Schopenhauer, et ne s'en cache même pas. Il est vrai qu'il le revendique : selon lui, Schopenhauer est le philosophe slave par excellence, comme pour d'autres c'est le représentant moderne du

bouddhisme ; aucun philosophe n'a si bien érigé le pessimisme en principe de morale et fondé la métaphysique sur le sentiment de la nature. M. Sacher-Masoch est donc guidé par des intentions philosophiques, il soutient toujours une thèse ; néanmoins ses personnages vivent d'une vie propre et exubérante, trop exubérante parfois pour le goût occidental. La critique allemande l'a maltraité : « la nature est comme ivre chez lui », a dit un de ses censeurs, et le reproche n'est pas tout à fait sans fondement. Sous ce titre : *le Legs de Caïn*, M. Sacher-Masoch a commencé une série de nouvelles qui veulent être des chapitres d'une histoire naturelle de l'homme, traitée à un point de vue empirique et réaliste. Un prologue nous initie aux projets de l'auteur. Il a rencontré à la chasse un vieillard de cette étrange secte des *errans*, qui font vœu de « fuir toujours la vie », qui voient la main de Satan dans toutes les affaires humaines, et répudient comme des sacrilèges les institutions sur lesquelles repose aujourd'hui la société. Ce saint homme lui révèle dans un long discours l'énigme terrible de l'existence. Nous sommes les héritiers de Caïn, qui nous a légué ces six choses : l'amour, la propriété, l'état, la guerre, le travail, la mort. La vie est misère, elle est un mal ; nous sommes les dupes de la nature, qui nous fait agir à notre insu, pour ses besoins, avec indifférence, nous broyant sous les roues de son char. On voit que notre *errant* sait son Schopenhauer sur le

bout des doigts. — C'est l'amour qui fait le sujet du premier cycle de six nouvelles publié par le romancier petit-russien. Son thème est simple et net : l'amour, c'est la guerre des sexes. Aimer, c'est être enclume ou marteau. Le récit intitulé *Don Juan de Kolomea*, la perle de la série, prend texte du conflit qui est au fond du mariage monogame ; mais le thème est traité avec une originalité bizarre qui le rajeunit. Néanmoins, en l'offrant aux lecteurs de la *Revue*, comme un échantillon de ce talent primesautier, nous avons dû abréger et atténuer quelques crudités. La *Vénus à la pelisse* nage déjà en pleine sensualité ; c'est l'histoire d'un gentilhomme petit-russien qui se vend par contrat comme esclave à la femme qu'il adore, et qui voit son marché pris au pied de la lettre ; dès qu'il veut s'émanciper, il reçoit le *knout* jusqu'au sang, et il n'en est que plus amoureux. Dans *Marcella ou le Conte bleu du bonheur*, la dernière nouvelle du cycle, M. Sacher-Masoch tombe dans la dissertation philosophique et morale... ». En 1872-73 la *Revue des deux Mondes* publia ainsi quatre contes de Sacher-Masoch et de 1888 à 1892 elle récidiva douze fois. Je conseille aux lecteurs qui en auraient la curiosité de se reporter, dans le numéro du 15 juin 1889, à la nouvelle intitulée *le Banc vivant* : le réalisme particulier à Sacher-Masoch s'y montre assez clairement. Puis la nature de son génie a fini par être mieux connue. On a renoncé à lui chercher des étiquettes philosophiques

ou littéraires et discrètement la Revue des deux Mondes a cessé de publier ses œuvres.

Je prie les psychanalystes de ne pas s'indigner du rapprochement. L'indignation n'est pas une attitude scientifique et je ne fais, d'ailleurs, qu'appliquer ici à ma manière le procédé de critique littéraire dont ils tirent tant vanité. Au music-hall l'exhibition de nudités intégrales se donne souvent pour manifestation artistique. Jusqu'à présent on a pu oser dire que l'art n'est pas alors toujours seul intéressé. Pourquoi, devant certaines productions psychanalytiques, perdrait-on le droit de demander si elles ne relèvent en réalité que de la science ?

De nos jours, il est vrai, la science est pavillon qui fait passer bien des marchandises. Gessler voudrait nous obliger à saluer un chapeau que tous à l'envi nous nous révélerions autant de Guillaume Tell. Mais brandissez le drapeau, entonnez à propos la Marseillaise de la science : nous voilà tous tête nue, à prendre l'air pour la chanson. — Pour une fois restons couverts.

## DEUXIÈME PARTIE

### LA PSYCHANALYSE EN ACTION

---

#### CHAPITRE I

#### L'Interprétation des Rêves

---

##### I

Il m'est loisible maintenant de présenter aux lecteurs quelques exemples concrets d'enquêtes — d'inquisitions — psychanalytiques. Informés par ce qui précède de la doctrine de Freud et des objections essentielles qu'elle soulève, ils ne risquent plus de voir en ses applications de simples anecdotes et, d'oublier que, données pour autant de démonstrations, elles doivent donc être appréciées comme telles ; mais, en même temps, ils ne risquent pas davantage, je l'espère, de s'en laisser imposer par elles et de prendre pour preuves scientifiques les jeux singuliers d'une imagination inépuisable, autorisée par principe à faire état de tout ce qui passe par la tête du psychanalyste comme du psychanalysé. L'œuvre de Freud est riche en rapprochements inattendus. Nul, en vérité,

ne donne plus à réfléchir et ne prêterait à plus topiques commentaires que celui qu'il établit (P, 177-8) entre son propre nom (*Freude* en allemand signifie joie) et celui du pittoresque personnage du Nabab, M. Joyeuse, dont l'activité mentale ne cesse d'opposer aux exigeantes platitudes de la réalité l'éclatant mirage d'irrépressibles fantaisies.

Je me bornerai ici à emprunter à Freud lui-même quelques interprétations de rêves et d'actes manqués. Pour deux raisons. D'une part, il faut bien me limiter. D'autre part, rêves et actes manqués appartiennent à la vie courante. Tous nous en avons l'expérience. De tous les domaines où la psychanalyse prétend trouver son application, c'est donc celui des rêves et des actes manqués où chacun de nous est naturellement le mieux à même de comprendre et de juger sur pièces la doctrine et la méthode.

---

En ce qui concerne les rêves il sied de commencer par le rêve modèle (T, 67), qui dans la *Traumdeutung* tient à plus d'un égard la première place, dont l'analyse est particulièrement détaillée et sur le commentaire duquel Freud revient à plusieurs reprises : *le rêve de l'injection faite à Irma* <sup>(1)</sup> (T, 74-85).

(1) On dit d'habitude : *le rêve de l'injection d'Irma*. J'ai cru devoir traduire autrement, notre langue ne traitant pas les femmes en alcaloïdes.

Irma est une jeune femme que Freud soigna par la psychanalyse durant l'été 1895. Leurs deux familles étaient intimement liées. Situation toujours délicate, bien propre à agiter diversement l'esprit : le médecin, dans de telles conditions, apporte à la cure un intérêt plus vif, mais il a moins d'autorité ; il craint par un insuccès de compromettre une vieille amitié. Le traitement, en le cas qui nous occupe, ne réussit pas complètement : la malade guérit de son angoisse hystérique, mais non de tous ses symptômes somatiques. Freud ne savait pas alors reconnaître en toute certitude si un hystérique avait ou non liquidé les incidents de son passé responsables de son état. Il voulut imposer à sa malade une solution qu'elle tint pour inacceptable. Sur un tel désaccord l'été vint interrompre le traitement. Le 23 juillet Freud reçut la visite d'un jeune collègue, du nom d'Otto, un ami intime, qui avait rendu visite à Irma et à sa famille dans la station où elles passaient l'été. Freud demanda à son ami comment il avait trouvé Irma. « Elle va mieux, répondit Otto, mais elle n'est pas tout à fait bien ». Cette réponse ou le ton sur lequel elle fut faite indisposèrent Freud. Il crut y sentir un reproche, celui peut-être d'avoir trop promis à la malade, et — à tort ou à droit — il attribua les préventions présumées d'Otto à l'influence des parents d'Irma qui, à son idée, avaient vu son traitement d'un mauvais œil. Ce fut d'ailleurs confusément que Freud éprouva ce sen-

timent pénible dont il ne laissa rien paraître. Le même soir il consigna par écrit l'observation d'Irma afin de la remettre, comme pour se justifier, au Docteur M., leur ami commun, dont l'avis faisait alors autorité dans leur petit cercle. La nuit suivante, plutôt vers le matin, il eut le rêve que voici, qu'il rédigea dès son réveil et qui fut le premier à être soumis par lui à une interprétation détaillée.

« Un grand hall — beaucoup d'invités que nous recevons. — Parmi eux Irma, que je prends aussitôt à part, comme pour répondre à sa lettre et lui reprocher de ne pas encore accepter la « solution ». Je lui dis : Si tu continues à souffrir, la faute en est bien à toi seule. — Elle répond : Si tu savais les douleurs que j'éprouve maintenant au cou, à l'estomac et dans le corps, je suis comme dans un étau. — Tout effrayé je l'examine. Elle paraît pâle et bouffie ; je me demande si finalement je n'ai pas pourtant méconnu chez elle quelque chose d'organique. Je la conduis vers la fenêtre et je lui regarde l'intérieur de la gorge. Elle y met peu de bonne volonté comme les femmes qui portent un râtelier. Je pense à part moi qu'elle n'a pourtant pas besoin de faire ces façons. — Puis elle ouvre bien la bouche, et je trouve à droite une grande tache blanche et je vois à un autre endroit sur des fronces de forme étonnante, manifestement imitées des cornets du nez, de larges escarres d'un blanc gris. — Vite j'appelle le Dr M., qui renouvelle mon exa-



men et le confirme... Le D<sup>r</sup> M. a un tout autre aspect que d'habitude ; il est très pâle, il boite, il n'a pas de barbe au menton... Monami Otto également se tient maintenant auprès d'elle et l'ami Léopold la percute par dessus son corsage et dit : elle a de la matité en bas à gauche, il signale également une infiltration de la peau à la hauteur de l'épaule gauche (ce que malgré les vêtements je perçois comme lui)... M. dit : Pas de doute, c'est une infection, mais ça ne fait rien ; là-dessus elle va avoir de la dysenterie et le poison s'éliminera... Nous savons aussi immédiatement d'où provient l'infection. L'ami Otto lui a fait récemment, comme elle ne se sentait pas bien, une injection avec un composé propylique, du propylène... de l'acide propionique... de la tryméthylamine (dont je vois devant moi la formule imprimée en gros caractères)... on ne fait pas de telles injections si à la légère... Vraisemblablement aussi la seringue n'était pas propre » (T, 74-5).

Après le rêve voyons maintenant l'analyse. — Ce rêve, nous dit Freud, offre un avantage : les événements du jour précédent auxquels il se rapporte, le sujet dont il traite sautent immédiatement aux yeux. Les nouvelles apportées par Otto, l'observation rédigée fort avant dans la nuit ont continué à occuper l'esprit de Freud durant son sommeil. Néanmoins, connaissant le rêve et les événements qui l'ont précédé, nul ne pourrait se faire une idée de sa signification. Freud lui-même l'ignore.

Il s'étonne des symptômes présentés par Irma dans son rêve, car ils ne sont pas ceux pour lesquels il l'a traitée. L'idée d'une injection d'acide propyionique, les encouragements du Dr M. le font sourire. La fin du rêve lui paraît plus obscure, plus condensée que le commencement. Pour pouvoir en interpréter tous les détails, il lui faut se décider à une analyse détaillée.

« *Le hall — Beaucoup d'invités que nous recevons* ». Cette année-là Freud passait l'été avec sa famille dans une villa, qui, destinée primitivement à servir de casino, comportait en conséquence de grandes salles en forme de halls. Le rêve est survenu précisément dans cette villa, quelques jours avant l'anniversaire de la naissance de la femme de Freud. La veille même du rêve cette dernière avait dit s'attendre à recevoir beaucoup d'amis, dont Irma, le jour de sa fête. Le rêve de Freud est donc une anticipation : la scène se passe le jour de l'anniversaire de sa femme et le ménage reçoit dans le hall de la villa de nombreux visiteurs, dont Irma.

« *Je reproche à Irma de ne pas avoir accepté la solution ; je dis : Si tu continues à souffrir, la faute en est entièrement à toi* ». Ce sont là propos que Freud aurait aussi bien pu tenir réellement à Irma ou qu'il lui a réellement tenus. Il croyait alors (c'était une erreur, il l'a reconnu depuis) que sa tâche était terminée quand il avait révélé aux malades la secrète signification de leurs symptômes. Dans ces conditions le succès de la cure dépendait

désormais d'Irma, elle pouvait accepter ou rejeter la solution, la responsabilité de Freud n'était plus en jeu. En tout cas les propos que Freud tient à Irma en rêve lui permettent de constater qu'avant tout il ne veut pas se voir imputer les douleurs qu'elle éprouve encore. Si la faute en est tout entière à Irma, il ne peut donc pas en être responsable. L'intention du rêve serait-elle à chercher dans cette direction ?

« *Plaintes d'Irma : douleurs au cou, dans le corps et à l'estomac, elle est comme dans un étau* ». Les douleurs à l'estomac appartenaient au tableau symptomatique présenté par la malade, mais elles n'étaient pas tout à fait au premier plan. Irmase plaignait plutôt de sensations de nausée et d'écœurement. Les douleurs au cou et dans le corps, la constriction du gosier ne jouent chez elle presque aucun rôle. Freud s'étonne du choix de symptômes qu'il a ainsi fait en rêve, mais pour le moment il n'en trouve pas le pourquoi.

« *Elle paraît pâle et bouffie* ».

La malade était toujours fraîche et rose. Freud présume qu'une autre personne se substitue ici à elle.

« *Je m'effraye à la pensée que j'ai pu méconnaître une affection organique* ».

Cette angoisse est, nous dit Freud, constante chez les spécialistes des maladies nerveuses habitués à attribuer à l'hystérie tant de manifestations que d'autres médecins traitent en organiques. D'autre part, sans savoir pourquoi,

il se prend à douter un peu de la sincérité de ses craintes. Si les douleurs d'Irma sont d'origine organique, il n'est pas en retour tenu de les guérir. Son traitement supprime uniquement les douleurs hystériques. Au fond, lui semble-t-il, c'est tout comme s'il désirait avoir commis une erreur de diagnostic ; on ne pourrait pas alors l'accuser de ne pas avoir réussi dans sa cure.

*« Je la conduis vers la fenêtre pour lui regarder l'intérieur de la gorge. Elle n'y met pas beaucoup de bonne volonté comme les femmes qui portent de fausses dents. Je pense à part moi qu'elle n'a pourtant pas besoin de faire ces façons ».*

Freud n'a jamais eu l'occasion d'inspecter la cavité buccale d'Irma. Cet incident du rêve lui rappelle une gouvernante, examinée par lui récemment, qui lui avait d'abord fait l'impression d'une jeune beauté, mais, en ouvrant la bouche, elle s'appliqua à dissimuler son dentier. A ce propos le souvenir lui revient d'autres examens médicaux et des petits secrets qui s'y dévoilèrent au grand déplaisir du médecin et de la malade. « Elle n'a pourtant pas besoin de faire ces façons » est sans doute d'abord un compliment pour Irma, mais Freud présume que la phrase a encore une autre signification. On sent à une analyse attentive, si on a ou non atteint le fond des choses. La manière dont Irma se tient près de la fenêtre rappelle brusquement à Freud un autre souvenir. Irma a une amie pour laquelle Freud a beaucoup d'estime. Comme un soir il faisait visite à cette dame, il la trouva

près de sa fenêtre dans la situation reproduite dans le rêve, et son médecin, le Dr M., expliquait qu'elle avait un empâtement diphtéritique. Le Dr M. et l'empâtement reparaissent dans le cours du rêve. Il vient maintenant à l'esprit de Freud que dans les derniers mois il en a appris assez sur le compte de cette dame pour admettre qu'elle est également hystérique. De fait, Irma elle-même le lui a révélé. Mais que sait-il de l'état de cette dame ? Rien autre chose précisément, sinon qu'elle souffre d'un étranglement hystérique comme l'Irma de son rêve. Il a donc dans son rêve remplacé sa malade par l'amie de celle-ci. Il se souvient maintenant qu'il s'est souvent plu à supposer que cette dame pourrait également l'inviter à la délivrer de son mal. Mais cette hypothèse lui paraissait invraisemblable, car l'amie d'Irma est très réservée de sa nature. Elle n'y met pas de bonne volonté, comme le montre le rêve. Une autre explication serait qu'elle n'a pas besoin des soins de Freud (pour traduire cette idée Freud emploie exactement la même expression que pour dire : elle n'a pas besoin de faire ces façons) ; en effet elle s'est montrée jusqu'à présent assez forte pour maîtriser son état nerveux sans le secours d'autrui. Il ne reste plus maintenant que quelques particularités que Freud ne peut rapporter ni à Irma ni à l'amie de celle-ci : pâle, bouffie, fausses dents. Les fausses dents l'avaient amené à la gouvernante ; il se sent maintenant enclin à se contenter de mauvaises dents. Car il lui vient à l'esprit

une autre personne à laquelle ces particularités peuvent faire allusion. Elle n'est pas davantage sa malade et il n'aimerait pas à l'avoir pour patiente, car il a remarqué qu'elle éprouve de la gêne devant lui et il ne la tient pas pour une malade docile. Elle est habituellement pâle et à un moment a été bouffie. Cette troisième personne est la propre femme de Freud, à laquelle se rapportent également les douleurs dans le corps que le rêve attribue à Irma. Freud a donc établi une comparaison entre Irma et deux autres personnes qui ne se prêteraient pas plus volontiers au traitement. Si Freud dans son rêve remplace Irma par l'amie de celle-ci, sans doute faut-il comprendre qu'il aimerait faire cet échange, soit que la seconde lui soit plus sympathique, soit qu'il ait meilleure opinion de son intelligence. C'est qu'il fait peu de cas du jugement d'Irma, puisqu'elle n'accepte pas sa solution. L'amie d'Irma serait plus judicieuse, elle céderait donc plus vite. « *Puis elle ouvre bien la bouche* » : elle se raconterait mieux que ne le fait Irma.

« J'ai l'impression, ajoute Freud en note (T, 78), que l'interprétation de ce passage n'est pas poussée assez loin pour en épouser toute la signification secrète. Si je voulais continuer la comparaison des trois femmes, je ne ferais que m'écarter. — Tout rêve a un point au moins où il est insondable, une sorte d'ombilic qui le rattache à l'inconnu ».

« *Vite j'appelle le Dr M. qui renouvelle mon examen* ».

Cet élément du rêve pourrait simplement répondre à la situation occupée par M. dans le cercle de Freud. Mais le « vite » est assez surprenant pour demander un éclaircissement particulier. Il rappelle à Freud un triste incident de sa carrière médicale. Par l'administration prolongée de sulfonal, produit alors considéré comme inoffensif, il a provoqué jadis chez une malade une grave intoxication et s'est, à cette occasion, hâté de faire appel à l'expérience d'un collègue plus âgé. Une circonstance accessoire démontre que dans son rêve Freud avait bien cet incident en vue. La malade, qui succomba à l'intoxication, portait le même nom que sa fille aînée. Jusqu'alors il n'y avait jamais fait attention ; maintenant il y voit presque une compensation offerte par le destin. Tout s'est passé comme s'il avait dû ici dans son rêve continuer en un autre sens les substitutions de personnes : cette Mathilde-ci pour cette Mathilde-là ; œil pour œil, dent pour dent. On dirait qu'il va chercher dans son passé toutes les occasions dans lesquelles il peut se reprocher d'avoir manqué de conscience professionnelle.

*« Le Dr M. est pâle, il n'a pas de barbe au menton et il boite ».*

Il est bien vrai que la mauvaise mine de M. inquiète souvent ses amis. Les deux autres particularités doivent appartenir à une autre personne. Freud pense alors à son frère aîné qui vit à l'étranger, qui porte le menton

rasé et dont, autant qu'il se souviennent, le M. du rêve était tout le portrait. On a reçu il y a quelques jours la nouvelle que le frère de Freud souffre d'un rhumatisme et boite de la hanche. Il doit y avoir une raison pour que Freud ait dans son rêve fait de son frère et du Dr M. une seule et même personne. Il se souvient en effet qu'il était indisposé contre eux deux pour des raisons de même ordre. Dernièrement Freud a fait à l'un et à l'autre une proposition que chacun pour sa part a repoussée.

*« L'ami Otto se tient maintenant auprès de la malade et l'ami Léopold l'examine et constate de la matité en bas à gauche ».*

L'ami Léopold est également médecin. C'est un parent d'Otto. Le sort a fait d'eux des concurrents, car ils exercent la même spécialité, et on ne cesse de les comparer entre eux. Tous deux pendant des années ont été les assistants de Freud, alors qu'il était encore à la tête d'une consultation de neurologie infantile. Des scènes comme celle reproduite dans le rêve s'y sont souvent passées. Cependant que Freud discutait un diagnostic avec Otto, Léopold examinait de nouveau l'enfant et apportait à la solution une contribution inattendue. Léopold et Otto avaient des tempéraments différents : l'un avait l'esprit prompt, l'autre était lent, circonspect, mais allait au fond des choses. C'est une comparaison du même genre que celle faite tout à l'heure entre l'indocile Irma et sa judicieuse amie. Freud constate ensuite ici une des voies



suivant lesquelles se poursuit dans son rêve l'association des pensées : de l'enfant malade au service des enfants malades. — La matité en bas à gauche lui fait l'impression de répondre à tous les détails d'un cas particulier où Léopold l'a frappé par son aptitude à aller au fond des choses. Une autre idée se présente en outre à l'esprit de Freud, celle, dirait-on, d'une affection métastatique ; mais cette idée pourrait se rapporter aussi bien à la personne qu'il aimerait avoir pour patiente à la place d'Irma. Car la maladie de cette dame, autant que Freud en puisse juger, est une contrefaçon de tuberculose.

« *Une infiltration de la peau à la hauteur de l'épaule gauche* ».

Freud reconnaît tout de suite qu'il s'agit là de son propre rhumatisme de l'épaule dont il se ressent régulièrement toutes les fois qu'il a veillé tard dans la nuit. L'équivoque se retrouve dans le récit même du rêve : « ce que je sens [perçois] comme lui ». C'est-à-dire ce que Freud sent à sa propre douleur. D'ailleurs Freud est frappé de ce que l'expression « infiltration de la peau » a d'étrange. « Infiltration à gauche, en arrière et en haut » avons-nous l'habitude de dire, et une telle infiltration se rapporterait au poumon et, par conséquent, encore à la tuberculose.

« *Malgré les vêtements* ». Ce n'est sans doute qu'une interpolation. Les enfants à la consultation étaient bien entendu examinés sans vêtements ; il s'établit ici une

sorte de contraste avec la manière dont il faut procéder à l'examen des adultes du sexe féminin. D'un clinicien éminent on a l'habitude de raconter qu'il procède toujours à l'examen physique de ses malades à travers leurs vêtements. La suite est obscure pour Freud qui reconnaît n'avoir aucune envie d'aller plus loin dans cette direction.

*« Le Dr M. dit : C'est une infection, mais ça ne fait rien. Là-dessus elle va avoir de la dysenterie et le poison s'éliminera ».*

Cette réflexion paraît d'abord ridicule à Freud, mais il faut toutefois l'analyser aussi soigneusement que tout le reste. A y regarder de près, elle n'est pas en fait dépourvue de sens. Ce que Freud a trouvé à sa malade, c'est une diphtérie localisée. Il se souvient de la discussion survenue au temps de la maladie de sa fille sur la diphtérie et la diphtérie. Cette dernière est l'infection générale qui résulte de la diphtérie localisée. C'est une telle infection générale dont Léopold démontre l'existence en constatant la matité qui fait penser à des foyers métastatiques. Freud croit, il est vrai, que la diphtérie ne comporte pas semblables métastases. Elles lui rappellent plutôt la pyémie.

*« Ça ne fait rien »* est une consolation, qui, selon Freud, intervient de la manière suivante : le passage précédent du rêve implique que les douleurs de la malade ont pour cause une affection organique grave. Freud présume que son but est uniquement ici de dégager sa responsabilité.

La persistance d'une affection diphtéritique ne peut être imputée au traitement psychique. Toutelois Freud éprouve quelque gêne à attribuer indûment à Irma une affection aussi grave sous le seul et exclusif prétexte de se disculper. Il estime le procédé barbare. Il ressent donc le besoin d'être assuré que la maladie aura une issue favorable, et il ne lui paraît pas mal imaginé de mettre les paroles rassurantes dans la bouche du Dr M.. Mais Freud se révolte ici contre le rêve, révolte qui a besoin d'être éclaircie.

Mais pourquoi ces paroles rassurantes sont-elles si absurdes ?

*Dysenterie* : représentation théorique, sans lien avec les précédentes, relative à l'évacuation possible des principes morbifiques par l'intestin. Freud veut-il ainsi se moquer de l'abondance du Dr M. en explications tirées de loin et en rattachements pathologiques extraordinaires ? A propos de dysenterie il lui vient encore autre chose à l'esprit : il y a quelques mois il s'est chargé d'un jeune homme atteint de remarquables troubles intestinaux que d'autres confrères avaient traité pour « anémie avec dénutrition ». Freud reconnut qu'il s'agissait d'hystérie, ne voulut pas essayer avec ce malade sa psychothérapie et lui conseilla de faire un voyage sur mer. Quelques jours avant son rêve Freud reçut d'Egypte une lettre désespérée : son malade avait eu là-bas une nouvelle crise et le médecin avait fait le diagnostic de

dysenterie. Sans doute ce n'est là qu'une erreur commise par un confrère inexpérimenté qui se laisse tromper par l'hystérie, du moins Freud le présume, mais il ne pouvait cependant s'éviter le reproche d'avoir mis lui-même le malade en situation d'ajouter à son affection intestinale hystérique la complication d'une entérite organique. De plus le mot dysenterie ressemble au mot diphtérie qui n'est pas prononcé dans le rêve.

Evidemment il faut admettre qu'avec le pronostic rassurant : là-dessus elle va avoir de la dysenterie, etc., Freud se moque du Dr M., car il se souvient qu'il y a des années le Dr M. lui fit un jour en riant un récit tout à fait analogue. Le Dr M. avait été appelé en consultation pour une maladie grave avec un confrère dont l'optimisme amena M. à lui représenter que le malade avait de l'albumine dans les urines. Le confrère ne se laissa pas troubler pour si peu et répondit tranquillement : *Ça ne fait rien*, Monsieur et très honoré confrère, l'albumine s'éliminera bien. — Il n'est pas douteux pour Freud que ce passage du rêve renferme une raillerie à l'adresse des confrères qui ne connaissent pas l'hystérie. Comme pour confirmer Freud dans ce sentiment la réflexion suivante lui vient maintenant à l'esprit : Le Dr M. sait-il bien que les symptômes qui, chez sa malade, l'amie d'Irma, font craindre une tuberculose relèvent aussi de l'hystérie ? A-t-il reconnu cette hystérie ou a-t-il passé à côté ?

Quel motif peut avoir Freud de traiter si mal cet ami ? C'est très simple : le Dr M. n'approuve pas plus qu'Irma elle-même la « solution » que Freud propose du cas de cette dernière. Freud s'est donc dans ce rêve déjà vengé de deux personnes, d'Irma par le propos : si tu continues à souffrir, la faute en est entièrement à toi, et du Dr M. par la teneur de l'absurde consolation mise dans sa bouche.

« *Nous savons immédiatement d'où provient l'infection* ». Cette certitude immédiate est très remarquable dans le rêve. Précisément auparavant on ne savait rien encore, puisque l'infection n'a été constatée que par Léopold.

« *L'ami Otto, comme elle ne se sentait pas bien, lui a fait une injection* ». Otto a en effet raconté que durant son bref séjour auprès de la famille d'Irma il a été appelé dans l'hôtel voisin pour y faire une injection à quelqu'un qui s'était brusquement senti indisposé. Les injections rappellent encore à Freud un malheureux ami qui s'est empoisonné avec la cocaïne. Freud lui avait conseillé ce produit uniquement pour l'usage interne pendant la cure de démorphinisation ; mais immédiatement son ami s'était fait des injections de cocaïne.

« *Avec un composé propylique... du propylène... de l'acide propionique* ». La veille au soir la femme de Freud avait ouvert une bouteille de liqueur sur laquelle on lisait ananas (mot qui a d'ailleurs une ressemblance nette avec le nom de famille d'Irma) et qui était un cadeau de leur ami

Otto. Ce dernier a en effet l'habitude de faire des cadeaux à tout propos ; il faut espérer qu'un jour une femme l'en guérira. — Sur ce point le rêve, nous dit une note (T, 82), ne s'est pas montré bon prophète. Sur un autre, en revanche, il a eu raison, car les douleurs gastriques d'Irma qui demeuraient sans « solution » et dont Freud ne voulait pas être responsable, étaient les annonciatrices d'une sérieuse crise de coliques hépatiques. — Cette liqueur répandait une telle odeur de mauvaise eau-de-vie que Freud se refusa à la goûter. Sa femme pensait donner la bouteille aux domestiques, mais Freud s'y opposa en disant, avec une prudente humanité, qu'il ne fallait pas non plus les empoisonner. L'odeur de mauvaise eau-de-vie (amyle...) a éveillé manifestement dans l'esprit de Freud le souvenir de toute la série propyle, métyle, etc., qui a fourni au rêve les composés propyliques. Sans doute ici Freud a fait une substitution, il a rêvé propyle après avoir senti une odeur amylique, mais de telles substitutions sont peut-être permises en chimie organique.

« Triméthylamine ». Freud voit dans son rêve la formule chimique de ce corps, ce qui témoigne en tout cas d'un gros effort de mémoire, et cette formule est imprimée en gros caractères, comme si on voulait faire ressortir du contexte quelque chose de particulièrement important. La triméthylamine, sur laquelle son attention est ainsi attirée, lui remet en tête une conversation

avec un autre ami avec lequel, depuis des années, il est en échange d'intimes confidences d'idées et de projets scientifiques. Dans cette conversation cet ami lui a communiqué certaines idées sur une chimie sexuelle et lui a déclaré entre autres qu'il croyait reconnaître dans la triméthylamine un des produits du métabolisme sexuel. Ce corps chimique conduit ainsi Freud à la sexualité, à ce facteur auquel il attribue la plus grande importance dans l'étiologie des affections névrotiques dont il veut assurer la guérison. Irma est une jeune veuve ; s'il arrive à Freud d'avoir à s'excuser de ne pas être parvenu à la guérir, le mieux qu'il aura à faire sera d'invoquer cette situation que l'entourage d'Irma aimerait voir se modifier. Le rêve est d'ailleurs merveilleusement agencé ; la dame que Freud y a pour malade en lieu et place d'Irma, est aussi une jeune veuve.

Freud présume la raison pour laquelle la formule de la triméthylamine tient une telle place dans son rêve. Ce seul mot groupe bien des choses importantes : la triméthylamine n'est pas seulement une allusion au très puissant facteur de la sexualité, mais aussi à une personne dont Freud se rappelle l'adhésion avec satisfaction quand il se sent isolé dans ses manières de voir. Cet ami qui joue un si grand rôle dans la vie de Freud, ne s'insinue-t-il pas plus avant dans l'enchaînement des pensées du rêve ? Certes ; il est un des hommes qui connaissent le mieux les conséquences des affections du nez et des

cavités annexes et il a révélé à la science quelques corrélations entre les cornets du nez et les organes génitaux femelles (les trois fronces dans la gorge d'Irma). Freud a fait examiner Irma par cet ami pour savoir si les douleurs d'estomac présentées par elle n'étaient pas d'origine nasale. Cet ami souffre lui-même de suppurations nasales qui inquiètent Freud et auxquelles fait allusion la pyémie dont il a été question tout à l'heure à propos des métastases.

« On ne fait pas de telles injections si à la légère (*leichtfertig*) ». Ici le reproche de légèreté est directement dirigé contre Otto. L'après-midi précédant le rêve, lorsque paroles et regards d'Otto lui parurent témoigner que son ami avait, au sujet d'Irma, pris parti contre lui, Freud a eu, croit-il, une idée analogue : comme Otto se laisse facilement (*leicht*) influencer ; comme il est prompt à porter des jugements assurés (*wie leicht er mit seinem Urteile fertig wird...* Donc *leichtfertig*, qui réapparaît dans le rêve, aurait déjà été pensé à l'état de veille). — La phrase ci-dessus ramène Freud à son ami défunt qui se décida si rapidement aux injections de cocaïne. En indiquant ce moyen thérapeutique, Freud, nous l'avons vu, n'avait pas songé à des injections. Par le reproche fait à Otto d'utiliser légèrement ces produits chimiques, Freud constate qu'il revient à l'histoire de cette malheureuse Mathilde, au sujet de laquelle on peut lui faire le même reproche. Manifestement Freud rassemble des



exemples qui témoignent de sa conscience professionnelle, mais aussi du contraire.

« *Vraisemblablement aussi la seringue n'était pas propre* ». Encore un reproche contre Otto, mais qui tire d'ailleurs son origine. La veille Freud a rencontré par hasard le fils d'une dame de 82 ans à laquelle il lui faut faire deux injections de morphine par jour. Actuellement elle est à la campagne et il a appris du fils qu'elle souffre d'une phlébite. Freud pense aussitôt qu'il s'agit d'une infiltration due à la malpropreté de la seringue. Freud est fier de ne pas avoir en deux ans provoqué une seule infiltration ; la propreté de la seringue est, il est vrai, son souci constant. Il est donc consciencieux. L'idée de phlébite le ramène à sa femme qui, durant une grossesse, a souffert de stase veineuse, et il surgit alors dans son souvenir trois situations analogues où interviennent sa femme, Irma et la défunte Mathilde, situations dont l'identité lui a manifestement donné le droit de contondre les trois personnes dans son rêve.

Telle est l'interprétation du *rêve de l'injection faite à Irma*, interprétation d'ailleurs incomplète, puisque Freud reconnaît n'avoir, bien entendu, pas communiqué tout ce qui lui est venu à l'esprit durant le travail d'analyse (T, 83, note).

En tout cas Freud voit d'abord dans ce rêve la démonstration que tout rêve est la réalisation d'un désir. Les événements survenus la veille du rêve ont fixé l'attention

de Freud sur les reproches qui pourraient lui être faits au sujet de la persistance des troubles présentés par Irma. Il continue durant son sommeil à désirer échapper à ces reproches et le rêve réalise ce désir. Il n'est pas responsable des douleurs d'Irma, car 1° la faute en est à Irma seule qui a refusé la solution proposée par lui ; 2° ces douleurs sont organiques et ne sont donc pas justiciables de la psychothérapie ; 3° la maladie d'Irma s'explique par son état de veuvage auquel il ne peut remédier ; 4° elle est due à une intervention imprudente et maladroite d'Otto. Le rêve en ce sens est donc un plaidoyer, où les justifications s'accumulent. Peu importe qu'elles soient d'ailleurs contradictoires, car il suffit qu'une d'elles soit reconnue plausible pour que l'acquiescement soit obtenu. En même temps Freud se venge d'Otto en raison de son attitude au sujet d'Irma, en lui faisant porter la responsabilité de la maladie de celle-ci ; il s'en venge également en raison de son fâcheux cadeau, en lui faisant faire une injection de composé propylique, cette seconde vengeance fusionnant aussi avec la première ; il s'en venge enfin en lui opposant et en lui prêtant un concurrent. Il se venge aussi de l'indocile Irma en la remplaçant par une amie plus judicieuse et plus accommodante. Il se venge en dernier lieu du Dr M. qui désapprouve sa manière de traiter Irma, en soulignant par une allusion très claire l'ignorance de son confrère en ce qui concerne l'hystérie, et il en appelle du Dr M. à son ami le chimiste, comme il est

passé d'Irma à l'amie de celle-ci et d'Otto à Léopold. Ce qui revient à dire : remplacez ces trois personnes-là par trois autres au choix du dormeur et il ne pourra plus être question de reproches que l'intéressé ne veut pas mériter. Par conséquent ce sont là encore chemins qui finissent par conduire au premier but : dégager la responsabilité de Freud dans la maladie d'Irma. La maladie de la fille de Freud, celle de la patiente qui portait le même nom que sa fille, ses inquiétudes au sujet de la santé de sa femme, de son frère, du Dr M., de son ami le chimiste, l'intoxication par la cocaïne, l'affection du malade qui voyage en Egypte, sont éléments, dans le songe de Freud, dont, de prime abord, le rapport avec le désir qui anime le rêve ne saute pas aux yeux. Il est cependant possible de les grouper sous l'étiquette commune de manifestations de la conscience professionnelle et d'y voir une réponse au reproche de ne pas avoir pris ses devoirs de médecin au sérieux et d'avoir promis plus qu'il ne pouvait, que l'attitude d'Otto dans la conversation du jour précédent a fait pressentir à Freud en lui inspirant confusément un sentiment douloureux. Il est vrai que parmi les souvenirs ainsi évoqués il en est qui sont à la charge et non à la décharge de Freud. Ce dernier, sans s'attarder à cette difficulté, constate que l'ensemble de ces éléments se rattache indubitablement au thème général du rêve, au désir de ne pas être responsable de la maladie d'Irma (T, 83-85).

Ce même songe nous permet, d'après Freud, d'étudier certains des procédés de condensation utilisés dans la formation des rêves. Le personnage principal en est Irma. Elle y intervient en premier lieu sous ses propres traits et n'est donc d'abord qu'elle-même. Puis la manière dont Freud l'examine près de la fenêtre se trouve empruntée à un souvenir relatif à une dame que Freud préférerait avoir pour patiente : l'identification ici réalise donc ce désir (T, 220). La plaque diphtérique d'Irma rappelle les inquiétudes causées à Freud par sa propre fille, et Irma en vient à représenter celle-ci, derrière laquelle se dissimule à son tour, grâce à la similitude des prénoms, une malade morte d'intoxication. Le rêve se poursuit et Irma y figure des personnes toujours nouvelles, sans toutefois que son extérieur se modifie : elle devient un des enfants examinés par Freud dans son service de consultation infantile, et, d'Irma à cet enfant, la transition est manifestement assurée par la fille de Freud. La mauvaise volonté que met Irma à ouvrir la bouche est une allusion d'abord à une autre malade, ensuite à la propre femme de Freud. Les modifications pathologiques constatées dans la gorge d'Irma sont également allusion à toute une série d'autres personnes. Toutes ces personnes qui se révèlent ainsi à l'analyse d'Irma, n'interviennent pas directement dans le rêve ; elles se cachent derrière Irma, qui constitue donc une image composite aux caractères contradictoires. Irma devient la représentante de ces autres personnes

sacrifiées au cours du travail de condensation : chez elle se situe au premier plan tout ce qui, trait pour trait, rappelle à Freud ces personnes.

Un personnage composite peut aussi se constituer autrement, par fusion des caractères propres à deux ou plusieurs personnes. De ce type est le D<sup>r</sup> M. du rêve. Il porte le nom du D<sup>r</sup> M., il parle et se comporte comme lui ; mais sa personnalité physique et ses douleurs sont celles du frère de Freud : seule sa pâleur est doublement déterminée, car elle est propre à la fois et à ce frère et au vrai D<sup>r</sup> M.

De même qu'Irma et le D<sup>r</sup> M., la dysenterie du rêve est « surdéterminée », d'une part par son homonymie paraphasique avec la diphtérie, d'autre part par sa relation au malade d'Egypte, dont l'hystérie est méconnue.

L'intervention du propylène est aussi un exemple intéressant de condensation. Dans le rêve latent il est question d'amyène, non de propylène. Simple déplacement, dira-t-on. Déplacement, en tout cas, qui sert au dessein de la condensation. Si l'attention de Freud s'arrête sur le mot propylène, il vient à penser aux Propylées. Or les Propylées ne se trouvent pas seulement à Athènes, mais aussi à Munich, et, dans cette dernière ville, un an avant son rêve, Freud est allé voir l'ami, alors gravement malade, dont il est fait indubitablement mention dans le songe en raison de la tryméthylamine qui succède immédiatement au propylène.

Le remplacement de l'amylène du rêve latent par le propylène du rêve manifeste montre comment des associations de valeurs très différentes sont ici indifféremment utilisées à la liaison des idées. D'un côté nous avons le groupe des représentations relatives à l'ami Otto, qui ne comprend pas Freud, qui lui donne tort et lui fait cadeau d'une liqueur sentant l'amylène, de l'autre, le groupe des représentations relatives à l'ami Guillaume, qui comprend Freud, qui lui donnerait raison, et auquel Freud est redevable de précieuses confidences, en particulier sur la chimie du métabolisme sexuel. Ce qui du groupe relatif à Otto doit surtout éveiller l'attention de Freud est déterminé par les événements récents excitateurs du rêve ; l'amylène fait partie de ces éléments de choix prédestinés à intervenir dans le rêve. Le groupe Guillaume est vivifié précisément par son opposition au groupe Otto, et, parmi les éléments du premier groupe, ceux-là se mettent en évidence, qui répondent aux éléments déjà entrés en branle dans le second. Dans tout le rêve Freud recourt d'une personne qui excite son mécontentement à une autre qu'il peut à souhait opposer à la première, il en appelle point par point à l'ami contre l'adversaire. Ainsi l'amylène du groupe Otto éveille dans le groupe Guillaume des souvenirs également relatifs à la chimie : la tryméthylamine, étayée de plusieurs côtés, trouve accès dans le rêve. L'amylène pourrait intervenir dans le rêve sans modification, mais il est soumis à

l'influence du groupe Guillaume, en ce que, de tout l'ensemble de souvenirs que recouvre ce nom, se détache un élément susceptible de fournir pour l'amylène une double détermination. Le propylène est associativement voisin de l'amylène; du groupe Guillaume viennent à sa rencontre Munich et ses Propylées. Dans propylène-Propylées les deux groupes de représentations opèrent leur jonction. C'est donc par une sorte de compromis que cet élément intermédiaire trouve alors accès dans le rêve. Un terme intermédiaire commun à deux groupes de représentations a été introduit, qui comporte une multiple détermination. Il saute ainsi aux yeux que la détermination multiple doit donner aux représentations plus de facilité pour venir percer à la conscience dans le rêve. Evidemment dans la formation de ces termes intermédiaires intervient un déplacement de l'attention qui se porte de l'idée à laquelle il est expressément pensé à une idée associativement voisine (T, 200-2).

Enfin le rêve de l'injection faite à Irma contribue à montrer que le rêve manifeste n'a aucun moyen à sa disposition pour figurer les relations logiques existant entre les idées du rêve latent. En particulier le rêve manifeste est incapable d'exprimer l'alternative : ou bien-ou bien ; d'habitude il rassemble les termes de l'alternative, les accole et les associe entre eux comme s'ils étaient compatibles. Le rêve de l'injection faite à Irma en fournit un exemple classique. Le rêve latent a mani-

festement le sens que voici : Freud n'est pas responsable de la persistance des douleurs d'Irma ; la faute en est, soit au refus d'Irma d'accepter la solution, soit à son veuvage auquel Freud ne peut remédier, soit à ce qu'elle est une organique, non une hystérique. Mais le rêve manifeste réalise à la fois toutes ces éventualités, alors qu'elles s'excluent presque les unes les autres, et ne voit aucun inconvénient à en ajouter une quatrième (l'intervention d'Otto). L'existence d'une alternative dans le rêve latent est donc une découverte de l'interprétation (T, 216).

## II

Le lecteur peut le voir déjà par cet exemple, ce n'est pas rien précisément que l'interprétation d'un rêve. Je ne voudrais pas, par surcroît, l'accabler de l'analyse d'une analyse et du commentaire d'un commentaire. Je ne puis cependant, qu'il m'en excuse, m'abstenir de quelques réflexions.

Au point de vue médical, soit dit en passant, l'hystérie dont vient de nous parler Freud, cette hystérie simulatrice de tuberculose et de dysenterie porte déjà bien sa date ; elle offre, comme dit Babinski, quelque chose de paléopathologique. Mais c'est là une autre histoire. Revenons sans tarder au rêve lui-même et à son interprétation.



Cette interprétation, nous l'avons vu, est incomplète. Elle l'est d'abord, du propre aveu de Freud, pour des raisons très légitimes, devant lesquelles notre devoir est de nous incliner. Freud a eu le courage de sacrifier à ses convictions, à son désir de les justifier et d'en administrer la preuve, la pudeur que nous éprouvons tous à publier les secrets de notre intimité. Ce faisant, il garde évidemment le droit de ne pas pousser jusqu'au bout son sacrifice et d'arrêter ses confidences aussitôt qu'il lui paraît convenable : il reste seul juge de ce qu'il peut ou ne peut pas dire. Réclamer plus de détails, ne pas se contenter de ce que Freud veut bien nous confier, serait abuser de sa candeur, de sa franchise et faire preuve d'une curiosité inconvenante. La question se tranche ici tout au bénéfice de Freud et l'intérêt, d'ailleurs, pour nous n'est pas là. Car, peut-être, cette interprétation est-elle encore incomplète pour d'autres raisons. « Ce qu'il y a de plus difficile à faire accepter à quiconque débute dans l'interprétation des rêves, c'est le fait que sa tâche n'est pas encore entièrement achevée quand il tient en main une interprétation complète du rêve, riche de sens, cohérente et donnant des éclaircissements sur tous les éléments du rêve manifeste. Le même rêve peut très bien comporter en outre une autre interprétation, une surinterprétation, qui lui a échappé » (T, 391). Cette possibilité n'est-elle pas une nécessité et toute interprétation de rêve n'est-elle pas inévitable-

ment incomplète ? Il semble que le procédé utilisé par la psychanalyse pour interpréter les rêves implique que l'interprétation auquel elle aboutit est toujours susceptible d'être complétée, enrichie, perfectionnée. Non seulement tout rêve présente un point par où il entre en contact avec l'inconnu (*v. s. p. 168*), ce qui nous ouvre vraiment des perspectives illimitées ; mais encore, dans la poursuite des associations, il n'est pas de raisons valables de s'arrêter et nous pouvons toujours la pousser plus avant, sans que, dans la doctrine, si j'ai bien compris, le lien se rompe jamais entre le point de départ et les points successifs d'arrivée, quelque éloignés qu'ils soient du premier. Or notre pensée peut, à ce point de vue, être considérée comme présentant la même continuité que l'espace où il est toujours possible de passer d'un point à un autre en empruntant tous les détours que nous voulons. Dans notre esprit il n'existe pas davantage d'idées entre lesquelles il ne se puisse effectuer de passage.

Je me suis amusé à faire surgir devant ma conscience des représentations et des idées qui me parussent tout à fait étrangères les unes aux autres, et j'ai pu immédiatement réaliser entre elles une transition et un lien. La première fois il m'est venu : chaise-percée et diplomatie. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, j'ai imaginé l'association : chaise-percée-duc de Vendôme-Alberoni-diplomatie (voir les Mémoires de Saint-

Simon). La seconde fois j'ai pensé : pantoufle, parchemin, et, avec une rapidité à peu près égale, j'ai réussi à joindre les deux mots en m'aidant en particulier de ressemblances verbales : pantoufle-ribouis (terme populaire pour souliers)-riflard (terme populaire pour parapluie)-parapluie-parchemin. Mais en ces deux épreuves les psychanalystes estimeront sans doute que j'ai tout bonnement retrouvé par un effort d'analyse et amené au foyer de ma conscience les processus inconscients par lesquels les mots initiaux s'étaient préalablement appelés dans mon esprit. C'est pourquoi j'ai pris un petit Littré et l'ai ouvert par deux fois les yeux fermés. La première mon doigt est tombé sur le mot *ecchymose*, la seconde sur le mot *Montrésor* (chef-lieu de canton d'Indre-et-Loire, arrondissement de Loches, 676 habitants). J'espère par ce moyen avoir réussi à échapper aux pièges subtils de l'inconscient. En tout cas, devant le résultat obtenu j'ai d'abord, l'avouerai-je, été fort déconcerté : je ne savais absolument rien de ce Montrésor. Mais j'ai ouvert un Bouillet, et à l'instant l'association suivante était établie : *ecchymose-plaie-claie-Foulques Nerra-Montrésor*. A Montrésor en effet se trouvent les ruines d'un château bâti par Foulques Nerra, comte d'Anjou, qui, pour expier ses fautes, visita les lieux saints et se fit traîner sur une claie à Jérusalem, en criant : « Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques ». En une pensée plus savante que la mienne

le lien aurait donc pu se réaliser spontanément entre Montrésor et ecchymose.

Revenant aux rêves, il nous est peut-être dès lors loisible de dire que, par le procédé des associations indéfiniment prolongé nous pourrions évoquer tout notre passé, réveiller toutes nos tendances et montrer ainsi en chaque élément du rêve l'imprévisible action de notre moi tout entier. Pour comprendre et interpréter un rêve, il faudrait proprement se confondre avec le dormeur, revivre son rêve avec lui, et le déterminisme psychique de Freud par un détour inattendu nous ramènerait ainsi à la liberté bergsonienne. En tout cas, de ce point de vue, toute interprétation psychanalytique d'un rêve n'est jamais que l'approximation d'une interprétation plus ample et plus achevée, toujours virtuellement possible et toujours elle-même susceptible de s'achever et de s'amplifier davantage.

Après ces considérations générales soulignons brièvement deux ou trois points de détail.

L'amie d'Irma est-elle la seule malade dont Freud ait jamais vu examiner la gorge auprès d'une fenêtre ? La gouvernante est-elle la seule femme portant un râtelier dont il ait jamais regardé la gorge ? M<sup>me</sup> Freud est-elle la seule personne qu'il connaisse à laquelle répondent les particularités signalées dans le rêve ? D'ailleurs Freud reconnaît dans son commentaire qu'Irma représente bien d'autres personnes encore, qu'il

nomme ou ne nomme pas. Pourquoi, dès lors, la mise au premier plan des trois précédentes ? L'analyse, en se prolongeant comme nous avons vu tout à l'heure, n'aurait-elle pas pu faire sortir de la foule une ou plusieurs de ces anonymes et enrichir par ce moyen l'interprétation de nouveaux développements ?

Freud examine Irma auprès de la fenêtre de la même manière dont il a vu jadis examiner une amie d'Irma. C'est, d'après lui, que dans son rêve il substitue à Irma cette amie. Mais, plus loin, le D<sup>r</sup> M. reproduit en parlant à Freud les propos autrefois tenus par un de leurs confrères ; il se comporte comme ce confrère, tout comme Irma tout à l'heure se comportait comme son amie. Freud, cette fois, ne nous dit cependant pas qu'il substitue dans son rêve au D<sup>r</sup> M. leur confrère. Il faut donc que dans l'interprétation des rêves le psychanalyste reconnaisse, à un signe mystérieux et subtil, en tout cas inconnu de nous, quand le rêve substitue la personne imitée à la personne qui imite et quand il n'opère pas cette substitution.

A la seule triméthylamine du rêve manifeste correspondent enfin dans le rêve latent le métabolisme sexuel, l'importance du facteur sexuel dans l'étiologie des névroses, le veuvage d'Irma et ses conséquences, l'ami Guillaume, ses découvertes anatomiques et ses suppurations nasales, Munich et les Propylées. Nous avons eu beau pressentir tout à l'heure que chaque élément du

rêve pouvait en fin de compte être riche de la pensée tout entière, nous n'en éprouvons pas moins quelque surprise devant l'abondance de sens offerte par un composé chimique ; mais, comme dit Covielle du turc, « la langue des rêves est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles ».

### III

Au printemps 1863, alors que la situation politique était très difficile et paraissait sans issue, Bismarck fit un rêve qu'il rapporte dans une lettre adressée à Guillaume I<sup>er</sup>. Dans ce rêve il suivait à cheval un petit sentier alpestre, côtoyant à droite un précipice, à gauche un mur de rochers. Le sentier se rétrécissait. Le cheval refusait d'avancer. Impossible de faire volte-face ou de mettre pied à terre. De sa cravache tenue de la main gauche Bismarck frappait alors le rocher en invoquant le Seigneur. La cravache s'allongeait indéfiniment, le rocher s'effondrait, un large chemin s'ouvrait et Bismarck, voyant devant lui dans un paysage rappelant la Bohême manœuvrer des troupes prussiennes, se demandait comment il pourrait rapidement envoyer la nouvelle à son souverain.

Freud reproduit (T, 258-60) et approuve l'interprétation donnée de ce rêve par Hanns Sachs. D'après ce dernier le rêve de Bismarck comprend deux parties. La première figure la situation critique dont l'homme d'état

ne cesse, même durant la nuit, d'être obsédé. L'orgueil de Bismarck s'y traduit par l'impossibilité de revenir en arrière ou de mettre pied à terre. En même temps Bismarck se compare à un cheval, ainsi qu'il a fait plusieurs fois, témoin son aphorisme bien connu : un bon cheval meurt sous le harnais. Le refus du cheval d'aller plus avant symbolise le besoin que, dans son excès de fatigue, Bismarck ressent de se distraire des soucis de l'heure présente, de s'affranchir par le sommeil et par le rêve des entraves du principe de réalité. Le sentier alpestre satisfait ce désir de repos, car c'est dans les Alpes que Bismarck devait aller passer son congé et le rêve l'y transporte ainsi d'avance. La première partie du rêve comporte donc déjà la réalisation d'un désir. La deuxième partie montre les désirs du dormeur doublement réalisés : symboliquement par la disparition du rocher et son remplacement par un large chemin, ouvertement par l'apparition des troupes prussiennes qui répond nettement au désir de Bismarck d'une guerre victorieuse avec l'Autriche. Un trait bien frappant pour tout psychanalyste est la cravache qui s'allonge indéfiniment. La cravache est couramment en rêve un symbole phallique, mais, quand elle présente en outre la capacité de s'allonger, à peine un doute est-il possible. L'exagération de cet allongement témoigne de son origine infantile. La prise en main de la cravache est une évidente allusion à de mauvaises habitudes qu'il ne faut pas,

bien entendu, imputer au ministre du roi de Prusse, mais à l'enfant qu'il a été. Et si la cravache dans le rêve est tenue de la main gauche, c'est que la gauche signifie en songe l'injuste, le défendu, le péché, ce qui vient encore confirmer l'interprétation précédente. Dans le rêve latent, entre la couche qui relève des réminiscences infantiles et celle qui répond aux plans de l'homme d'état le lien s'établit par la considération d'une couche intermédiaire faite de souvenirs bibliques, tout à fait à leur place chez un protestant, et relatifs à Moïse invoquant le Seigneur et faisant d'un coup de sa verge sourdre d'un rocher l'eau qui désaltérera les Israélites. Bismarck par plus d'un point est comparable à Moïse et le récit de la Bible est plein de particularités, au détail desquelles je ne m'arrête pas, propres à servir le dessein du rêve de broder sur le thème des mauvaises habitudes. Le désir de l'enfant en pareil cas est de voir ses parents ignorer ce qui se passe. Ce désir est dans le rêve représenté par son contraire : celui d'annoncer aussitôt la nouvelle au roi. Ce renversement des situations se rattache tout naturellement aux idées de victoire qui se jouent dans l'autre couche du rêve latent et dans une partie du rêve manifeste. De tels rêves de victoire et de conquête recouvrent souvent un désir érotique de conquête ; quelques traits du rêve, la difficulté première du passage, l'élargissement du chemin par l'emploi d'une cravache qui s'allonge prêteraient à une telle interprétation, mais



y prêteraient seulement. C'est donc ici le modèle d'une déformation de rêve parfaitement réussie. Aussi ne se produit-il aucune angoisse. Le désir se réalise sans offenser la censure et on comprend que le rêveur ait déclaré lui-même s'être réveillé plein de force et de joie.

Cette interprétation, avouons-le, est proprement merveilleuse. Au sens que Bismarck manifestement reconnaît lui-même à son rêve, le psychanalyste de son propre chef ajoute des compléments capitaux et inattendus. Nous apprenons ainsi qu'en certains cas on peut analyser un rêve sans interroger le moins du monde le dormeur, sans rien savoir positivement des associations qu'eussent éveillées en lui les éléments du rêve manifeste. Le psychanalyste sait et peut donc remonter à lui seul du rêve manifeste au rêve latent ; il peut, à travers les âges, reconstituant à volonté inconscients et préconscients, les peupler des représentations et des tendances qui lui sont nécessaires pour forger ses interprétations. Freud nous avait dit que les symboles n'avaient pas toujours dans tous les rêves leur sens symbolique. Il semblait donc que, pour savoir si dans un rêve un symbole avait été ou non symboliquement employé, il fallait interroger le rêveur et apprendre de lui si l'habituel symbole évoquait ou non quelque chose dans son esprit. La cravache qui s'allonge indéfiniment nous prouve qu'il n'en est rien, puisque son caractère symbolique, sans autre forme de procès, nous est donné comme

pratiquement indubitable. Et le fait que par surcroît Bismarck la tient à la main se montre riche des sens les plus troublants. Hanns Sachs et Freud ont-ils vraiment oublié que pour se servir d'une cravache, fût-ce afin d'en frapper un rocher, il faut tout de même commencer par la tenir d'une main ? Si vraiment ils l'ont oublié, quel est le sens caché de leur oubli ? De telles interprétations sont peut-être bien des choses ; elles ne sont sûrement pas scientifiques.

Un vieil artérioscléreux, qui sait la gravité de son état, rêve une nuit qu'étant couché auprès de sa femme, il reçoit la visite d'un monsieur de leur connaissance. Il essaie, mais en vain, de donner de la lumière. Là-dessus sa femme se lève pour l'aider, mais n'est pas plus heureuse que lui et, gênée de se trouver devant un tiers en un pareil négligé, elle se recouche. La scène paraît au dormeur si comique qu'il en rit aux éclats, au point d'inquiéter sa femme. C'est ici, au moins pour l'essentiel, un rêve à retournement. Le visiteur connu est la mort, « la grande inconnue », à laquelle le dormeur a eu sujet de penser la veille. Son rire incoercible tient la place des pleurs et des sanglots en lesquelles il éclaterait à l'idée qu'il lui faut mourir. D'autre part c'est la lumière de la vie dont il ne peut plus tourner le bouton et, si sa femme en négligé n'allume pas l'électricité, elle ne l'allume pas lui-même davantage, il l'a constaté récemment, et il a grand peur d'être maintenant impuis-

sant (T, 321, d'après Ferenczi). Sans doute le désir ici réalisé, que l'interprétation ne précise pas autrement, est-il celui de ne rien prendre au tragique, ni l'amour, ni la mort.

En certains cas les éléments du rêve manifeste se succèdent et s'appellent les uns les autres en raison d'associations toutessesuperficielleset purement verbales, témoin deux rêves de Maury, dans le premier desquels il est successivement question d'un pèlerinage, du chimiste Pelletier et d'une pelle, tandis que le second, partant de la lecture d'une borne kilométrique, aboutit à une partie de loto en passant par une pesée avec des kilogrammes, l'Ile Gilolo, la fleur Lobelia et le général Lopez. La psychanalyse des névropathes a appris à Freud comment les rêves de ce genre sont la réminiscence vécue et mise en action de ce moment de la puberté où, la plupart des adolescents, avec une ardente curiosité, consultent les dictionnaires afin d'y découvrir la solution du problème sexuel (T, 397 note). En ce qui me concerne, au temps de ma jeunesse, j'ai plus souvent feuilleté les lexiques grecs et latins pour venir à bout de versions fâcheusement énigmatiques que je ne me suis courbé sur le Larousse afin d'y élucider des questions dont les lycéens de Paris sont assez prompts à ne plus ignorer que les applications pratiques. D'autre part, il ne faudrait pas pourtant trop oublier que l'humanité est encore composée avant tout de paysans. Or à la cam-

pagne il y a plus de taureaux et de vaches que de dictionnaires. Tout paysan a vu, dès sa première enfance, taureaux saillir et vaches vèler ; au moment de la puberté le mystère des sexes n'en est plus un depuis longtemps pour lui, et, pour en pénétrer le secret, il n'a eu, comme disaient nos pères, qu'à consulter le grand livre de la nature. Il suffirait donc qu'un seul Franc-Comtois ou qu'un seul Morvandiau ait eu ou ait un rêve bâti sur de pures associations verbales pour que la conception de Freud risquât de perdre beaucoup de sa portée générale.

Une jeune femme sage, distinguée, réservée, du type de l'« eau qui dort », rêve qu'elle se rend trop tard au marché. Le boucher n'a pas ce qu'elle désire. La fruitière lui offre un étrange légume noir lié en botte. La veille du rêve en effet cette dame est allée trop tard au marché et n'y a plus rien trouvé. Dire que l'étal du boucher était fermé rendrait bien compte de l'événement. Mais cette expression est précisément le contraire de celle qui est communément employée pour désigner une négligence particulière commise par un homme dans sa toilette. L'intéressée, il est vrai, n'a rien dit de pareil, mais, peut-être, a-t-elle justement évité d'employer une expression révélatrice et compromettante. De fait l'interprétation du reste du rêve, des propos qui y sont tenus, de l'étrange légume proposé par la fruitière ne laissent plus à Freud aucun doute sur les allusions

sexuelles dont le songe serait plein, et la boucherie en est donc bien une comme le reste (T, 128). Ainsi méfions-nous des « eaux qui dorment », car elles se permettent en rêve d'énormes polissonneries, et, surtout, constatons que la clef du rêve nous est ici fournie par une idée venue à l'esprit non de la personne psychanalysée, mais bien du psychanalyste. C'est proprement de la sorte qu'opère le prestidigitateur : il met d'abord dans le chapeau ce qu'ensuite il doit en tirer.

La même jeune dame rêve une autre fois qu'elle met une bougie dans un chandelier. Mais la bougie est cassée et elle ne tient pas bien. Les enfants de l'école disent à la jeune femme qu'elle est maladroite ; elle proteste que ce n'est pas sa faute. On devine aisément l'interprétation, ce que signifient ce bougeoir et cette bougie cassée. Si cette jeune femme pudique et bien élevée se montre pourtant si bien instruite, c'est qu'un jour sur le Rhin elle a entendu des étudiants chanter : quand la reine de Suède, les contrevents fermés, avec une bougie... et son mari lui a expliqué le reste (T, 130).

Un médecin constate en rêve qu'il est porteur à la dernière phalange de l'index gauche d'un chancre (*Primäraffekt*, accident primaire) syphilitique. Il semble, de prime abord, que ce rêve clair et cohérent réalise le contraire d'un désir. L'analyse montre que ce *Primäraffekt* équivaut ici en réalité à une « prima affectio » (c'est-à-dire, en latin, premier amour) (T, 111, d'après

Stärcke). — « Et que le gascon y arrive, comme dit Montaigne, si le français n'y peut aller ».

Une jeune agoraphobique rêve que l'on est en été et qu'elle se promène dans la rue. Elle porte un singulier chapeau de paille : le milieu en est redressé, les côtés pendent et l'un pend plus bas que l'autre. Elle est pleine de gaité et d'assurance, et, en passant à côté d'un groupe d'officiers, elle pense à part soi : à vous tous, vous ne pouvez rien sur moi. Ce chapeau est un symbole, car à son sujet rien ne vient à l'esprit de la jeune femme. Il figure les organes génitaux mâles. Ainsi pourvue la jeune femme n'a rien à désirer des officiers qui passent, idée qui se rattache aux tentations angoissantes qui ont provoqué son agoraphobie. En présence de l'interprétation donnée à son rêve, la jeune femme revient sur sa description du chapeau et ne veut plus avoir dit qu'il pendait sur les côtés. Freud ne s'y laisse pas tromper et persiste dans son interprétation. La jeune femme se tait un instant, puis trouve le courage de demander pourquoi les parties de son mari descendent plus bas d'un côté que de l'autre et si tous les hommes sont ainsi. La particularité étrange du chapeau étant ainsi élucidée, la jeune femme accepte intégralement l'interprétation de Freud (T, 245). Quant au chapeau, il n'est pas si étrange que les deux parties latérales n'en soient pas identiques : les chapeaux de femme, autant que j'ai pu observer, ne sont pas d'une symétrie rigoureuse. Quant à la question finalement

posée par la jeune femme, a-t-elle été déterminée par le rêve lui-même ou par son interprétation ? Je laisse à plus psychanalyste que moi d'en décider. On conviendra en tout cas qu'elle serait plus significative avant qu'après l'interprétation.

Un jeune homme rêve qu'il se trouve un soir dans un hôtel. Il se trompe de numéro et pénètre dans une chambre où une dame et ses deux filles se déshabillent pour se mettre au lit. Il constate qu'à ce moment le souvenir qu'il a gardé de son rêve présente des trous, qu'il y manque quelque chose. Finalement un homme qui se trouvait dans la chambre veut jeter dehors le rêveur et une lutte s'engage. Manifestement le songe est une allusion à des rêveries poursuivies par le dormeur dans son enfance, mais il ne peut retrouver ni ce sur quoi elles portaient ni ce à quoi elles tendaient. Finalement on s'aperçoit que la nature de ces rêveries infantiles est révélée par les termes mêmes dont l'intéressé se sert pour décrire les parties obscures de son rêve. Les « trous » se rapportent aux femmes se mettant au lit et à la manière dont elles sont faites ; « il manque quelque chose » dépeint la caractéristique essentielle du sexe féminin. Au temps auquel ces rêveries se rapportent, le jeune homme était dévoré par la curiosité de voir comment les femmes sont faites et il inclinait encore à s'en tenir à la théorie sexuelle infantile, à attribuer, par conséquent, à la femme ce qui constitue l'apanage exclusif de l'homme (T, 227).

On rêve quelquefois de lieux et de sites devant lesquels on éprouve en songe la certitude d'avoir déjà passé par là une fois. Ce déjà vu dans le rêve offre une signification particulière. Il représente toujours le sein maternel. « En fait il n'est pas d'autre lieu dont on puisse affirmer avec une telle certitude qu'on a déjà passé par là une fois ». Un client embarrassa d'abord Freud en lui rapportant avoir visité en rêve une habitation où il avait déjà été deux fois. Mais précisément ce malade, alors qu'il avait six ans, avait une nuit partagé le lit de sa mère et abusé du sommeil de cette dernière pour explorer d'un doigt indiscret l'accès de son domicile foetal (T, 271).

Un jeune homme rêve qu'il se trouve dans une galerie profonde pourvue d'une ouverture semblable à celle du tunnel du Semmering. Par cet orifice le rêveur voit d'abord une plaine nue, puis il compose un tableau qui se réalise aussitôt et recouvre la nudité du paysage. Ce tableau représente un champ profondément fouillé à l'outil ; la pureté de l'air, l'idée du travail qui est ici poussé à fond, les mottes de terre bleu-noires font une belle impression. Puis le rêveur voit un traité de pédagogie ouvert... et s'étonne qu'autant d'attention y soit portée aux sentiments sexuels de l'enfant, d'où il en vient nécessairement à penser à Freud. Le sens de la première partie du rêve est tout simple : le rêveur retourne en imagination dans le sein de sa mère et assiste



de là aux épanchements de ses parents (T. 272).

Entre ces trois dernières interprétations et les plaisanteries favorites des militaires il y a une analogie qui m'impressionne. Avouons nos tares : un esprit français éprouve quelque gêne à ne plus bien savoir s'il a pénétré dans l'inconscient ou s'il est retourné à la caserne, le milieu du monde, à ma connaissance, où il est le moins question de refoulement.

Il est enfin des rêves qui ne sont pas des réalisations de désirs, qui semblent même réaliser le contraire de nos désirs. Selon Freud ces rêves ne contredisent point sa théorie, ils la confirment plutôt. Ils sont en effet essentiellement de deux types. Les uns révèlent chez le dormeur des tendances masochistes : il a plaisir à l'idée de souffrir ; les déconvenues, les ennuis qu'il éprouve en rêve viennent ainsi lui donner satisfaction ; ses rêves réalisent donc bien ses désirs (T, 112). D'autres fois, si le rêve contrarie en apparence un désir du dormeur, c'est en fait qu'il a pour ressort le désir de donner tort à Freud et de mettre sa théorie en défaut (T, 111). Ainsi une malade à laquelle Freud avait expliqué que les rêves réalisent toujours des désirs, lui raconta le lendemain avoir rêvé qu'elle partait avec sa belle-mère et que toutes deux allaient passer l'été au même endroit. Or la malade avait manifesté la répugnance la plus vive à partager la villégiature de sa belle-mère et cette perspective redoutée s'était en les derniers jours trouvée heureusement écartée

par la location d'une maison de campagne très éloignée de la résidence de la belle-mère. Or voilà que le rêve venait détruire l'arrangement combiné conformément aux vœux de la malade. De prime abord il contrarie donc formellement la théorie de Freud. Mais tirons du rêve sa conséquence et nous saurons ce qu'il signifie. D'après ce rêve Freud a tort ; le désir de la malade était donc que Freud eût tort, non pas tant, il est vrai, sur la question générale des rêves, que dans l'interprétation de son cas personnel ; et son rêve montrait à la malade son désir réalisé (T, 106). Pendant huit ans Freud fut au lycée le camarade de classe d'un avocat qui eut un soir l'occasion de l'entendre exposer sa théorie du rêve. Rentré chez lui, cet avocat rêva qu'il perdait tous ses procès. Au récit de ce rêve Freud n'eut besoin de procéder à aucune psychanalyse pour comprendre ce qu'il signifiait : si Freud pendant huit ans, toujours le premier, a été, comme tel, toujours assis au premier banc, pendant que son camarade ne quittait pas le milieu de la classe, ce dernier n'aurait-il pas gardé du temps de leur enfance le désir que Freud pût enfin mériter une critique motivée ? (T, 107).

Nous ignorions jusqu'à présent ce qu'il était advenu de l'Anglais qui, débarqué à Boulogne, à la vue de la première servante française à laquelle il eut à faire, nota sur son carnet que toutes les Françaises étaient rousses. L'anecdote s'arrêtait là : le voyageur avait-il aussitôt

repris le chemin de l'Angleterre et conservé son opinion ?  
Avait-il prolongé son séjour et rectifié sa formule ?  
Freud nous sort aujourd'hui de notre incertitude et  
nous apprend comment s'est achevée l'histoire : notre  
Anglais a poursuivi son voyage en France ; naturellement  
il a rencontré des brunes ; ces brunes, il n'a pas  
tardé à s'en rendre compte, étaient en réalité des rousses,  
mais, tout bonnement, elles s'étaient fait teindre afin  
de lui donner tort.

## CHAPITRE II

### L'Interprétation des Actes Manqués

---

#### I

Durant un voyage de vacances Freud eut occasion de renouer connaissance avec un jeune homme qui avait reçu une éducation classique et auquel quelques-unes des publications psychologiques de Freud étaient familières. La conversation en vint à tomber sur la situation sociale du peuple auquel ils appartenaient tous les deux (Freud est israélite), et le jeune homme, emporté par ses vues ambitieuses, se répandit en plaintes sur le sort de sa génération condamnée à l'impuissance et au renoncement. Il conclut ses propos passionnés en citant le vers bien connu de Virgile dans lequel la malheureuse Didon charge la postérité de la venger d'Enée : Exoriare... ou plutôt il eut cette intention, car il ne put venir à bout de la citation et chercha à dissimuler une lacune manifeste de sa mémoire en intervertissant l'ordre des mots : Exoriar (e) ex nostris ossibus ultor ! Finalement il se fâcha.

« Je vous en prie, ne faites pas une mine si moqueuse, n'ayez pas l'air de jouir de mon embarras et venez-moi plutôt en aide. Ce n'est pas là le vers entier. Quel est-il donc exactement ? — Volontiers, répondit Freud :

Exoriar(e) *aliquis* nostris ex ossibus ultor ! — C'est trop bête d'oublier un mot pareil. D'ailleurs vous dites qu'on n'oublie rien sans motif. Je serais donc bien curieux de savoir comment j'en suis venu à oublier ce pronom indéfini *aliquis*. — Nous pouvons le voir tout de suite. Il me faut seulement vous prier de me confier *franchement* et *sans critique* tout ce qui vous vient à l'esprit en portant votre attention, sans aucune intention précise, sur le mot oublié. — Bien. Il me prend donc la fantaisie ridicule de couper le mot comme ceci : *a* et *liquis*. — Pourquoi ? — Je n'en sais rien. — Quelles autres idées vous vient-il ensuite ? — La série suivante : *reliques-liquéfaction-fluidité-fluide*. Avez-vous maintenant appris déjà quelque chose ? — Non, pas encore. Mais poursuivez. — Je pense, poursuit le jeune homme en riant d'un rire ironique, à *Simon de Trente*, dont j'ai vu les reliques il y a deux ans dans une église de Trente. Je pense aux crimes rituels dont précisément on accuse de nouveau aujourd'hui les Juifs et à l'écrit de *Kleinpaul* qui en toutes ces prétendues victimes voit des incarnations, pour ainsi dire, de nouvelles éditions du Sauveur. — L'idée n'est pas tout à fait sans rapport avec le sujet dont nous nous entrete-

nions avant que le mot latin vous ait échappé. — Parfaitement. Je pense encore à un article que j'ai lu il n'y a pas longtemps dans un journal italien. Il s'intitulait, je crois : Ce que *Saint Augustin* dit des femmes. Que faites-vous de tout cela ? — J'attends. — Il me vient donc maintenant une idée qui très certainement n'a aucun rapport avec notre sujet. — Abstenez-vous de toute critique, je vous prie, et... — Je sais, je sais. Je me souviens d'un splendide vieillard qu'il y a quelques semaines j'ai rencontré durant mon voyage. Un vrai *original*. On eût dit un grand oiseau de proie. Si vous voulez le savoir, il s'appelle *Benoît*. — Voilà donc en tout cas toute une série de Saints et de Pères de l'Eglise : *Saint Simon*, *Saint Augustin*, *Saint Benoît*. Un Père de l'Eglise s'appelait, je crois, *Origène*. Trois de ces noms au reste sont également des prénoms comme *Paul* dans *Kleinpaul*. — Maintenant l'idée me vient de *Saint Janvier* et du miracle de son sang : associations mécaniques, j'imagine. — Quittez ce souci ; *Saint Janvier* et *Saint Augustin* ont tous deux à faire avec le calendrier. Ne voulez-vous pas me rappeler le miracle du sang de *Saint Janvier* ? — Vous devez pourtant bien le connaître. Dans une église de Naples on conserve dans une fiole le sang de *Saint Janvier* qui redevient miraculeusement *liquide* à date fixe un jour de fête. Le peuple tient beaucoup à ce miracle et s'agite fort quand il se fait attendre, ainsi qu'il arriva

une fois au temps d'une occupation française. Alors le général en chef — mais me tromperais-je ? *Etait-ce Garibaldi ?* — prit le curé à part et lui déclara, en montrant d'un geste significatif les soldats rangés au dehors, qu'il espérait que le miracle ne tarderait pas à s'accomplir, et il s'accomplit en effet... — Et ensuite, maintenant ? Pourquoi hésitez-vous ? — Sans doute il me vient présentement quelque chose à l'esprit... mais c'est un détail trop intime pour être communiqué... je ne lui trouve d'ailleurs aucun lien avec ce qui nous occupe et je ne vois pas d'obligation à le raconter. — Pour le lien, j'y pourvois. Je ne puis certes vous contraindre à raconter ce qui vous est désagréable ; mais alors n'exigez pas non plus d'apprendre de moi par quel détour vous avez oublié le mot alquis. — Vraiment ? vous croyez ? Eh bien ! j'ai pensé tout à coup à une dame dont je pourrais aisément recevoir une nouvelle qui nous serait désagréable à tous les deux. — Qu'elle n'est plus indisposée ? — Comment pouvez-vous le deviner ? — Il n'y a plus là de difficulté. Vous m'y avez suffisamment préparé. Songez aux *Saints du calendrier*, à la *liquéfaction du sang à jour dit*, à l'*agitation quand elle ne se produit pas*, à la *menace claire et distincte qu'il faut que le miracle s'accomplisse, sinon...* Certes vous avez utilisé à merveille le miracle de Saint Janvier pour en faire une allusion aux indispositions de la femme. — Sans en avoir la moindre conscience. Et vraiment vous pensez que c'est à cause

de mon inquiétude et de mon attente que je n'ai pas pu me rappeler le petit mot *aliquis* ? — Cela me paraît indubitable. Rappelez-vous donc votre séparation d'*aliquis* en *a-liquis* et les associations : *reliques*, *liquéfaction*, *fluidité*. Me faut-il encore vous expliquer pourquoi Saint Simon, auquel les reliques vous ont fait penser, Saint Simon, *sacré* alors qu'il était encore enfant, est venu prendre place dans l'enchaînement de vos idées ? — Ne le faites pas, cela vaut mieux. J'espère que, si j'ai eu en effet ces pensées, vous ne les prenez pas au sérieux. Je vais vous avouer en récompense que la dame est une Italienne, en compagnie de laquelle j'ai également visité Naples. Mais tout cela ne peut-il pas être l'effet d'un hasard ? — C'est à vous de juger si vous pouvez vous expliquer tous ces enchaînements d'idées en les mettant sur le compte d'un hasard. Mais je vous dis que tous les cas de ce genre que vous analyserez vous mettront devant des hasards aussi merveilleux » (P, 10-14).

Il arrive souvent, lorsque nous cherchons en vain un nom ou un mot oubliés, qu'un autre mot ou un autre nom se présentent à leur place à notre pensée ; une fois, par exemple, que Freud cherchait sans succès le nom de Signorelli, les noms de deux autres peintres, Botticelli et Boltraffio, obsédèrent d'abord son esprit. Dans le cas de l'oubli d'*aliquis* une substitution de ce genre pourrait aussi s'être au moins essayée. Interrogé sur le point de savoir si, pendant qu'il cherchait à compléter



le vers, d'autres mots n'avaient pas tenté de se substituer au mot oublié, l'interlocuteur de Freud déclara qu'il avait d'abord eu la tentation d'introduire un *ab nostris ab ossibus* (cet *ab* venait peut-être du *a* disjoint d'*aliquis*) et qu'ensuite le mot *exoriare* s'était imposé à lui avec une particulière opiniâtreté : il se montre sceptique d'ailleurs sur la portée de cette insistance et croit qu'elle tient à la place du mot en tête du vers. Mais, invité à dire l'idée qui s'associe dans son esprit à *exoriare*, il répond *exorcisme*. Freud estime donc que le renforcement d'*exoriare* dans la reproduction du vers a proprement la valeur d'une formation de substitution provoquée par les noms de Saints à la faveur de l'association *exorcisme*. Freud reconnaît du reste que ce sont là finesses auxquelles il n'est pas besoin d'attacher de valeur (P, 15 note).

En tout cas l'oubli d'*aliquis* résulte ici du conflit de deux désirs. Comme membre d'une collectivité opprimée, l'interlocuteur de Freud souhaite une postérité qui puisse venger le peuple juif. Mais pour son compte personnel il ne se soucie pas, au contraire, d'avoir présentement une postérité. Une série d'associations superficielles intervenant entre le désir perturbateur et l'intention perturbée détermine finalement l'oubli (P, 16).

Il ne servirait de rien de remarquer ici que, par une

rencontre assez singulière, l'oubli a porté précisément sur celui de tous les mots contenus dans le vers qui se trouve être de beaucoup le moins significatif. En effet, suivant l'interprétation de Freud, c'est le lien qui, par une série d'associations superficielles, s'est établi entre aliquis et la tendance perturbatrice qui a déterminé le choix du mot sur lequel a porté l'oubli. Il n'en reste pas moins singulier que, du même coup et par l'effet d'associations de même origine et de même nature, la tendance perturbatrice soit venue probablement renforcer le rappel du mot le plus marquant, de celui en lequel l'idée de postérité s'exprime le plus nettement, savoir d'exoriare. En général l'inconscient, chez Freud, ne commet pas d'aussi grossières maladresses, et on peut se demander pourquoi le même processus psychique a pu, d'une part, exprimé par le groupe indisposition féminine-Saints-liquéfaction-reliques, inhiber la reproduction d'aliquis et, d'autre part, exprimé par le couple Saints-exorcisme, favoriser le rappel d'exoriare, tandis que, de ces deux mots, celui dont la disparition aurait le mieux répondu au désir inconscient est précisément celui dont ce même désir, en fin de compte, aurait stabilisé la réapparition.

L'essentiel d'ailleurs n'est pas là. Il est dans la manière de comprendre comment la série des associations s'est constituée. Pour Freud manifestement c'est le dernier terme de la série qui rend compte de la série tout

entière, c'est parce que le jeune homme était obsédé par l'idée des conséquences éventuelles de sa liaison qu'ali-quis s'est trouvé dans son esprit évoquer d'abord reliques et liquéfaction. On pourrait admettre aussi bien que, dans la série des associations, chaque terme a successivement évoqué le terme suivant pour aboutir ainsi au dernier, sans que la série tout entière ait été dès l'abord orientée sur l'évocation du dernier terme et déterminée par lui, tout comme nous pouvons dans nos promenades ou bien avoir dès le début un but déterminé ou bien, après une série de détours capricieux inspirés par des velléités indépendantes entre elles, en arriver, par exemple, à faire une visite. En ce dernier cas chacune de nos allées et venues, prise en elle-même, s'explique par l'intention fugitive à laquelle elle a momentanément répondu et non par le résultat auquel notre marche errante a fini par aboutir. Nous ne savons donc pas toujours où nous finissons par aller. Notre inconscient, de même, sait-il bien toujours, d'avance et de loin, où il va ?

La difficulté que nous venons de soulever trouve peut-être quelque confirmation dans les deux considérations suivantes. D'abord l'intervention de Freud demandant des explications sur le miracle de Saint Janvier n'a-t-elle pas, en forçant le jeune homme à s'arrêter sur le détail du miracle, contribué à l'évocation de la dame italienne et de l'embarras dont elle est menacée ? Sans

doute la thèse de Freud est que, ce faisant, il a agi selon son droit et suivi la bonne méthode : il a vaincu une résistance et, par une espèce de maïeutique, contraint l'inconscient à se délivrer de son secret. Mais son intervention n'a-t-elle pas, au contraire, créé le lien qu'elle prétend avoir dégagé ? Une question est prompte à faire dévier notre pensée et à la transporter d'un plan dans un autre. Saint Janvier et son miracle sont un peu comme Saint Antoine et son cochon : ils se présentent naturellement de pair à l'esprit. En mettant l'accent sur le miracle, Freud n'a-t-il pas détourné son interlocuteur de mettre l'accent sur Saint Janvier ? Le déplacement opéré par lui se serait-il opéré sans son concours ? Laissé à lui-même, le jeune homme aurait-il abouti à la dame italienne et à ses ennuis éventuels ? Je ne prétends pas résoudre la question. Il me suffit qu'elle puisse se poser. — Ensuite l'association initiale aliquis-reliques-liquéfaction est une association par similitude de son. De telles associations sont très fréquentes quand le terme évocateur est un mot tel qu'aliquis. Ainsi j'ai écrit au tableau une série de dix pronoms indéfinis, dont cinq latins et cinq français, devant sept étudiants sachant le latin en demandant à ces derniers de noter pour chacun de ces mots la première idée qui leur viendrait à l'esprit. Sur les 70 associations ainsi obtenues 23, donc plus du tiers, sont des associations par similitude de son. A autre, par exemple ont été associés automne

et autorité ; à tout, atout ; à certain, matin ; à chacun, tribun ; sur 7 associations aliquis en a donné cinq de ce genre : aliquid, quid, alibi (où la similitude de son se complique de rapprochements grammaticaux), Vercingétorix et cerise. Si donc, en le cas qui nous occupe, aliquis a d'abord évoqué reliques et liquéfaction, c'est que les pronoms indéfinis en un nombre notable de cas entraînent des associations de ce genre. Sans doute une telle solution ne résout pas tout le problème, mais elle nous invite à voir dans la nature du mot évocateur une cause évidente du caractère phonique des mots évoqués. Freud ne nie pas l'action d'une telle cause, mais il veut qu'elle se mette au service d'une cause plus profonde, d'une intention proprement dite qui déterminerait les mots eux-mêmes et non plus seulement leur caractère phonique. Reste à savoir si, dans le mécanisme de l'évocation, l'insistance des pronoms indéfinis à susciter des associations par similitude de son ne tendrait pas plutôt à réveiller des intentions ou simplement des souvenirs évanouis susceptibles de lui permettre de se donner jour, qu'à se mettre au service d'une intention préexistante. Sans méconnaître la puissance des tendances refoulées, ne peut-on accorder, du moins, au conscient, ce psychique renforcé, le pouvoir de mobiliser à son tour l'inconscient ?

Après un inconscient assez maladroit, voyons au contraire maintenant un inconscient, que dis-je ? des in-

conscients dont, dans l'oubli qu'ils imposent, l'habileté égale la délicatesse. Au cours d'une petite réunion universitaire, à laquelle assistaient deux étudiantes en philosophie, la conversation vient à tomber sur les origines du Christianisme. Une des étudiantes se rappelle à ce sujet avoir lu un roman très intéressant dont elle rapporte le contenu, mais est incapable de retrouver le titre. Trois des assistants connaissent également le livre, mais n'en peuvent davantage donner le nom. Il s'agit du roman de Lewis Wallace intitulé Ben-Hur (*Hure* en Allemand veut dire fille de joie). L'étudiante se rend compte elle-même qu'elle a oublié le titre parce qu'il contient un mot que ni elle ni aucune autre jeune fille ne sauraient employer surtout en présence de jeunes gens, et l'examen psychanalytique démontre que la jeune fille, en son inconscient, considère en effet l'énonciation du mot Ben-Hur comme une invite immorale et se défend par l'oubli du titre du livre contre une tentation inconsciente de cette nature. Il y a, paraît-il, toute raison de penser que les trois jeunes gens ont obéi au même scrupule inconscient. Leur inconscient a compris la signification de l'oubli commis par la jeune fille, il l'a en quelque manière interprété. L'oubli qu'ils commettent à leur tour est un hommage à la discrétion de la jeune fille. Par cette brusque faiblesse de mémoire l'inconscient de l'étudiante a pour ainsi dire fait un signe que l'inconscient des trois jeunes gens a aussitôt

compris (P, 49, d'après Reik). Assurément ces trois étudiants n'étaient pas de ceux qui tout à l'heure célébraient bruyamment la reine de Suède.

## II

L'interprétation que Freud a donnée des lapsus linguæ est communément reçue pour nombre d'entre eux. En bien des cas nous sommes disposés à admettre que c'est une idée de derrière la tête qui, se faisant jour dans l'expression verbale, a provoqué notre erreur d'articulation. La sagesse des nations, en conseillant de ne point parler de corde dans la maison d'un pendu, a dès longtemps enregistré cette constatation, car, à ce point de vue, la gaffe n'est qu'un renforcement et une amplification du lapsus. Quand le docteur Stekel dit à une cliente qu'il croit atteinte de goitre exophtalmique : « Vous êtes d'un *Kropf* (goitre — au lieu de *Kopf*, tête) plus grande que votre sœur » (P, 82), nous concluons tout naturellement avec Freud que c'est le diagnostic porté par le médecin en son for intérieur qui a évidemment profité de la faveur des circonstances pour se trahir au dehors. Mais la question est de savoir si ce genre d'interprétation peut à toutes forces être étendu, sinon à la totalité, du moins à l'immense majorité des lapsus, autrement que par des efforts trop ingénieux pour

forcer toutes les convictions et au cours desquels, comme dit J. Romain (Aperçu de la Psychanalyse, Nouvelle Revue française, 1<sup>er</sup> janvier 1922, p. 14) « ce n'est pas tant de la méthode que semblent naître les trouvailles, que d'une heureuse rencontre entre la richesse occasionnelle de la matière et le talent personnel du chercheur ».

Témoin le cas que voici, destiné, il est vrai, « aux lecteurs qui ne craignent pas un certain effort et qui ne sont pas étrangers à la psychanalyse » (P, 120), par conséquent aux initiés.

Le 11 décembre une Polonaise de ses amies demande brusquement à Jekels pourquoi le jour même elle a dit avoir douze doigts. Le lapsus a été commis dans les circonstances suivantes. Cette dame se disposait à aller faire une visite avec sa fille, démente précoce en rémission, et avait invité cette dernière à aller changer de corsage. La fille revient et trouve sa mère en train de se faire les ongles. « Tu vois, dit la fille, je suis prête et toi, tu ne l'es pas encore. — C'est que tu n'as qu'un corsage et que j'ai douze ongles, répond la mère. — Comment ? fait la jeune fille. — Naturellement, réplique impatiemment la mère, puisque j'ai douze doigts ». Un confrère de Jekels présent au récit demande à la dame quelle idée éveille chez elle le nombre douze. « Le nombre douze n'est pas pour moi une date [importante] », répond-elle avec autant de rapidité que de



décision. Interrogée sur ce qui lui vient à l'esprit au sujet des doigts, elle déclare après avoir légèrement hésité : « Dans la famille de mon mari on a six doigts aux pieds [le polonais n'a pas de mot pour dire orteil]. Dès leur venue au monde on s'assurait si nos enfants n'avaient pas six doigts ». L'analyse ce soir-là ne fut pas poussée plus avant. Le lendemain matin, 12 décembre, la dame vient trouver Jekels. Elle est visiblement émue. Le 12 décembre est précisément la date de naissance du vieil oncle de son mari, auquel depuis vingt ans elle adresse toujours ses vœux la veille ; cette année elle a complètement oublié de le faire et a dû envoyer un télégramme. Jekels lui rappelle comment elle a justement la veille assuré que le 12 était pour elle une date sans importance, alors que la question était bien de nature cependant à lui remettre en mémoire l'anniversaire à souhaiter. Elle reconnaît que l'oncle dont elle vient de parler est un oncle à héritage ; elle a toujours compté sur cet héritage ; elle y songe d'autant plus maintenant qu'elle est financièrement très gênée. Il y a quelques jours une amie lui a tiré les cartes et lui a prédit qu'elle aurait bientôt beaucoup d'argent. Elle a tout de suite pensé que l'oncle allait mourir. C'est la seule personne en effet de laquelle ses enfants et elle peuvent espérer de l'argent. La prédiction lui a rappelé aussitôt que la femme de leur oncle avait promis de laisser quelque chose à ses enfants ; cette tante est morte sans testament ;

peut-être a-t-elle chargé son mari de faire le nécessaire. « Vous donnez aux gens des idées de meurtre », a dit la dame à la cartomancienne, tant son désir de voir l'oncle mourir a dû alors être intense. Pendant les quatre ou cinq jours écoulés entre la prédiction et l'anniversaire de l'oncle elle a cherché dans les journaux la nouvelle de la mort de ce dernier. L'intensité avec laquelle elle désirait cette mort explique comment la date de naissance de l'oncle a été si fortement refoulée qu'une démarche depuis vingt ans annuellement renouvelée a été cependant oubliée et que la question relative au nombre 12 n'a pas le moins du monde mis l'intéressée en éveil. Le nombre 12 réprimé s'est donc traduit au dehors dans le lapsus douze doigts et a ainsi contribué à faire commettre l'erreur. Il n'a fait qu'y contribuer, car la surprenante association provoquée par le mot doigts donne à soupçonner l'intervention d'autres motifs et explique pourquoi le lapsus causé par le nombre 12 s'est glissé précisément dans la formule inoffensive qui recense les dix doigts de la main. N'oublions pas en effet la réponse de la dame : « Dans la famille de mon mari on a six doigts aux pieds ». Six orteils sont l'indice d'une certaine anomalie ; donc six doigts sont un enfant anormal — et douze doigts font deux enfants anormaux. Or il en est bien ainsi dans le cas qui nous occupe. La dame qui a commis le lapsus s'est mariée de bonne heure. Son mari était un déséquilibré qui s'est suicidé peu de temps

après leur mariage, laissant deux enfants tenus pour anormaux et dégénérés héréditaires par tous les médecins qui les ont examinés. La fille aînée vient de rentrer à la maison après une catatonie grave ; bientôt après la cadette, parvenue à l'âge de la puberté, a été atteinte d'une grave névrose. Il y a donc eu combinaison de l'état anormal des enfants avec le désir de voir leur oncle mourir, condensation de cet état dans ce désir dont le refoulement est infiniment plus fort et l'intensité psychique beaucoup plus considérable, et on est ainsi en droit d'admettre que le lapsus a eu pour deuxième motif déterminant le désir de voir mourir les enfants anormaux. Songeons que la dame a quelque raison de désirer la mort de ses enfants qui, loin de lui causer aucune joie, sont au contraire pour elle une source de chagrins et l'ont contrainte à renoncer à la libre disposition d'elle-même et aux joies de l'amour. Songeons aussi qu'au moment du lapsus elle venait de s'épuiser à éviter toute occasion de donner de l'humeur à sa fille, avec laquelle elle allait en visite, et on sait tout ce qu'il faut de patience, d'abnégation et de domination de soi-même pour en user ainsi avec une démente précoce. Enfin l'anniversaire de l'oncle s'associe très étroitement dans l'esprit de l'intéressée avec l'idée de mort, car son mari s'est suicidé un 13 décembre, c'est-à-dire le lendemain de cet anniversaire, et ce détail éclaire singulièrement toute l'importance du nombre 12 comme

expression du désir de voir l'oncle mourir. Voici donc finalement le sens du lapsus : il faut que l'oncle meure, il faut que les enfants anormaux meurent, c'est-à-dire il faut que toute cette famille d'anormaux meure, et il faut que j'hérite de leur argent. Ce lapsus offre ceci de particulier qu'il est déterminé par deux motifs condensés en un seul, qu'à la présence de deux motifs correspond le redoublement du lapsus (douze ongles, douze doigts) et que la deuxième signification du nombre douze, savoir les douze doigts exprimant l'état anormal des enfants, présente un caractère symbolique, puisque l'anomalie psychique est représentée par l'anomalie physique, le supérieur par l'inférieur (P, 121, d'après Jekels).

Cette analyse, si subtile et si pénétrante qu'elle puisse être aux yeux d'un psychanalyste expérimenté, ne paraît cependant pas sans défaut. Elle détermine l'existence et la nature du deuxième motif du lapsus par un raisonnement qui laisse quelque peu à désirer et auquel il est loisible d'en substituer un autre, plus rigoureusement conforme aux résultats de l'interrogatoire. D'après la traduction allemande de ses propres déclarations la Polonaise aurait dit, en effet, que dans la famille de son mari on avait souvent six doigts, non pas au pied, mais aux pieds. Si l'analyse tient compte, comme elle doit, de ce pluriel, on trouve que, six doigts faisant la moitié d'un enfant anormal, il en faut douze pour faire un enfant anormal tout entier, à moins qu'il ne soit uni-

jambiste ou, à votre choix, monopode. Donc nous sommes en droit d'estimer, contre Jekels, que douze doigts ne font pas deux, mais bien un seul et unique enfant anormal. L'irritation inconsciente de la mère s'est ainsi portée sur celle de ses filles de l'humeur de laquelle elle était alors excédée, et c'est sa fille aînée qui seule s'est trouvée englobée par condensation dans le désir de voir l'oncle mourir. Il faut que l'oncle et ma fille aînée meurent, proclame donc le lapsus, et que ma fille cadette et moi puissions jouir tranquillement de leur héritage.

L'analyse attribue en outre au désir de voir l'oncle mourir l'oubli de la date de son anniversaire et de l'envoi des vœux traditionnels. Cette hypothèse peut également se discuter. D'une part le désir de voir mourir un oncle un peu âgé est plutôt de nature à fixer dans l'esprit la date de sa naissance : « Hé ! Hé ! se dit-on, notre vieil oncle, c'est bien son tour ; il va avoir ses 80 ans le 12 décembre ». L'oubli, d'autre part, est bien particulier, bien systématisé par rapport à sa cause : quand on tue ainsi les gens, on ne leur écrit pas, sans doute, le jour de leur fête, mais on ne leur écrit pas non plus les autres jours. Partons, au contraire, du principe qu'un acte manqué a le sens qu'il aurait s'il avait été accompli volontairement, et tout dans la conduite de notre Polonaise va s'éclairer d'un jour nouveau. Souhaiter sa fête à un oncle à héritage, c'est vouloir s'entretenir dans ses bonnes grâces ; ne pas la lui souhaiter, c'est lui

marquer qu'on fait fi de lui et qu'on ne se soucie point d'hériter de ses biens. Si la dame a oublié d'écrire à son oncle, c'est donc que, par un besoin d'expiation né du désir criminel qui la hante depuis plusieurs jours, elle veut inconsciemment s'en punir par la perte de l'héritage. Et si ce besoin d'expiation a été si intense chez elle, c'est d'abord que les composantes masochistes de sa libido sont évidemment très fortes, sinon on s'expliquerait mal qu'elle ait consenti à épouser un déséquilibré voué au suicide et destiné à la faire souffrir jusque dans ses enfants, mais c'est aussi parce qu'elle redoutait inconsciemment que ses pensées immorales et criminelles ne portassent malheur à ses filles, déjà si éprouvées : d'où la condensation de l'idée des enfants anormaux dans le besoin d'expiation. Le lapsus serait donc la révélation involontaire du sacrifice fait par une mère à ses enfants en expiation de tentations coupables. Au lecteur de choisir entre ces trois interprétations. Des deux dernières je crois pouvoir dire, sans soulever de protestations, puisqu'elles me sont personnelles, que je les tiens pour parfaitement romanesques.

### III

Il en est des erreurs de lecture comme des lapsus linguae. On sait que les fautes d'impression passent

communément inaperçues, parce que, prévenu par le sens, on lit non pas ce qui est en réalité imprimé, mais bien ce qui correctement devrait l'être. Si donc le sens auquel nous nous attendons, que nous pressentons, que nous désirons n'a aucun rapport avec le sens réel des mots que nous lisons, il peut se produire des erreurs de lecture très considérables et très singulières, d'autant plus singulières et considérables que notre préoccupation sera plus grande et plus exclusive. Aussi ne nous étonnons-nous nullement d'apprendre que Freud, collectionneur impénitent, dans ses voyages de vacances, sur toutes les enseignes qu'il rencontre lit le mot Antiquités (P, 131).

Mais il n'est pas toujours facile de déceler la prévention ou la préoccupation qui aurait déterminé notre erreur. Souvent même il semble que point besoin n'ait de faire intervenir, à titre d'explication, prévention ni préoccupation. Nous reconnaissons d'ordinaire les mots d'un coup d'œil à leur physionomie générale, sans nous donner la peine de les épeler et d'en vérifier pour ainsi dire le signalement. Or il en est qui, quoique de sens fort différents, n'en ont pas moins un air de famille, comme, par exemple, broc, croc, froc, troc, ou le célèbre bâche, bêche, biche, boche et bûche. S'il nous arrive de prendre à la volée de tels mots les uns pour les autres, de les mal lire par conséquent, la faute en est probablement plutôt à notre automatisme qu'à notre

inconscient, car il ne faudrait pas oublier tout de même qu'à côté de l'inconscient qui serait tout dynamique, il semble bien y avoir un inconscient tout mécanique ou, pour le moins, tout mécanisé. Je serais, pour ma part, assez disposé à expliquer de la sorte l'erreur commise par Freud lisant dans le journal : En tonneau (*Im Fass*) à travers l'Europe, au lieu de : A pied (*Zu Fuss*).

Le psychanalyste, au contraire, en présence de cette erreur de lecture, est obligé, comme on va voir, d'imposer à l'inconscient de véritables acrobaties. Sur le moment, en effet, Freud ne parvint pas à comprendre pourquoi il avait lu *Im Fass* au lieu de *Zu Fuss*. Les premières idées qui lui vinrent à l'esprit furent d'abord celle de Diogène et de son tonneau, puis celle d'un passage lu récemment dans une Histoire de l'Art où il était question de l'art au temps d'Alexandre. Tout naturellement il fut ainsi amené à penser à la phrase fameuse du roi de Macédoine : Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. Puis il se rappela confusément un certain Hermann Zeitung qui avait fait un voyage enfermé dans une malle. Mais il ne put pousser plus loin l'enchaînement des idées et il perdit en vain plusieurs fois son temps à chercher le passage de l'Histoire de l'Art où il croyait trouver la cause de son lapsus. C'est seulement plusieurs mois plus tard que le problème se présenta de nouveau à son esprit, accompagné cette fois de sa solution. Il se rappela alors un



article de journal qui signalait la singularité des moyens de transport (*Beförderung*) utilisés par certains individus pour se rendre à l'Exposition Universelle de Paris et racontait que l'un d'eux voulait s'y faire rouler en tonneau. Le premier de ces excentriques avait été précisément Hermann Zeitung. Freud pensa ensuite à un malade dont l'angoisse morbide que lui inspiraient les journaux était la réaction à l'ambition malade d'y voir son nom imprimé comme celui d'un personnage célèbre. D'où retour à Alexandre de Macédoine, un des hommes les plus ambitieux qui aient jamais existé. Mais Alexandre est précisément le nom du frère cadet de Freud. Et la pensée de ce frère lui donne aussitôt la clef du problème, en lui montrant en même temps comment, vu leur caractère choquant, les sentiments qui ont entraîné l'erreur de lecture exigeaient naturellement d'être refoulés. Ce frère s'est spécialisé dans les questions de tarifs et de transports et, au moment où Freud a commis son erreur de lecture, on croyait que son frère allait être nommé professeur dans une Ecole supérieure de Commerce, alors que Freud lui-même, depuis des années, était, sans pouvoir l'obtenir, proposé pour le même avancement (*Beförderung*) à l'Université. Au moment où Freud trouva le sens de son erreur de lecture, la situation avait changé et les chances de son frère d'être nommé professeur étaient devenues moindres encore que les siennes. Et c'est pré-

cisément la diminution des chances de son frère qui a fait tomber le voile et écarté l'obstacle qui empêchait Freud de comprendre son erreur. Il s'est tout bonnement comporté en la circonstance comme s'il avait lu la nomination de son frère dans le journal et avait fait à part soi la remarque : c'est extraordinaire qu'on puisse figurer dans le journal (c'est-à-dire être nommé professeur) pour de telles stupidités (la spécialité de son frère). Il put, son erreur une fois élucidée, retrouver le passage de l'Histoire de l'Art auquel il avait primitivement pensé et s'aperçut, à sa grande surprise, que précédemment il avait relu plusieurs fois la page qui le contenait sans cependant jamais avoir, par une espèce d'hallucination négative, rencontré la phrase qu'il cherchait et qui n'avait d'ailleurs rien à faire avec son erreur de lecture : véritable machination de l'inconscient destinée à détourner, tant qu'il était besoin, son attention de son frère, en la fixant sur une lecture relative à Alexandre le Grand et en l'empêchant de rafraîchir ses souvenirs de cette lecture, de manière à le maintenir dans la conviction erronée qu'elle contenait l'explication de son erreur. En résumé, si je comprends bien, par suite du double sens du mot *Beförderung* (moyens de transport-avancement) la lecture d'un titre d'article a agité dans l'inconscient de Freud la masse de sentiments refoulés qu'avait éveillée en son cœur l'idée que son frère serait sans doute nommé professeur avant

lui, et ce sont ces sentiments qui, pour se traduire au dehors, ont profité de l'occasion et emprunté au thème des moyens de transport l'extravagance et l'absurdité des voyages en tonneau. « On voit par cet exemple, constate Freud tout le premier (P, 129), qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer des accidents comme ces erreurs de lecture ». Peut-être, toutefois, la difficulté, nous l'avons vu, tient-elle moins ici au fait lui-même qu'au système auquel on prétend à toute force le rapporter.

De même pour nombre de lapsus calami. Est-il besoin d'autant d'efforts qu'en fait Freud pour comprendre, par exemple, le lapsus suivant ? Un jour Freud veut retirer 300 couronnes de la Caisse d'épargne Postale pour les envoyer à un parent parti aux eaux. Il remarque que son compte à la caisse se monte à 4.380 couronnes et décide de le ramener à la somme ronde de 4.000 couronnes. Il écrit soigneusement le montant du chèque, découpe en bordure les chiffres correspondants et s'aperçoit tout à coup qu'il a fait un chèque de 438 couronnes et non de 380, comme il en avait l'intention. Il s'effraye de son erreur, mais se rend bientôt compte que sa méprise ne l'aurait pas beaucoup appauvri. Toutefois il lui faut réfléchir assez longtemps avant de découvrir quelle influence a inconsciemment déterminé son erreur. Il commence par faire fausse route en essayant de soustraire 380 de 438, ce qui ne le

mène à rien, car il ne sait que faire de la différence. Brusquement une idée lui vient qui le met sur la bonne voie. 438 représente le 10 %, de la totalité de son compte. Mais on a 10 % de réduction chez le libraire. Or Freud a tout récemment réuni un lot de livres médicaux qui n'ont plus d'intérêt pour lui et les a proposés à son libraire pour 300 couronnes. Le libraire a trouvé le prix trop élevé et a promis pour bientôt une réponse. Si le libraire accepte, la somme à envoyer au malade se trouvera du même coup recouvrée. Il est donc évident que l'idée de cette dépense, la peur de s'appauvrir dont témoigne son effroi devant sa méprise, tourmentent Freud, mais tout à fait sourdement et sans que sa conscience en soit le moins du monde informée. Freud ne se croirait pas capable de sentiments pareils si l'expérience de la psychanalyse ne l'avait familiarisé avec les refoulements et s'il n'avait fait récemment un rêve susceptible de la même interprétation (P, 141).

Oserai-je rassurer Freud ? D'abord, quand nous nous trompons en rédigeant un chèque, nous nous effrayons toujours plus ou moins, même d'une erreur minime, à l'idée qu'elle aurait pu être plus considérable. Ensuite sa propre erreur tient, semble-t-il, à une raison beaucoup plus simple que toutes celles qu'il nous donne. Là où un psychanalyste a dû commencer par faire une soustraction qui ne lui a d'ailleurs rien appris, un comptable se serait tout de suite aperçu que 438 constitue précisé-

ment les trois premiers chiffres du nombre 4.380, tandis que ce sont les trois derniers qu'il faut prendre pour arrondir le nombre. Par conséquent faisant son chèque et ayant réunis sous les yeux dans le nombre 4.380 deux groupes de trois chiffres, celui de gauche, 438, et celui de droite, 380, Freud a pris par erreur celui de gauche, peut-être parce que, les trois chiffres qui le composent étant significatifs, il semble plus indiqué de l'utiliser pour arrondir un nombre que 380 qui lui-même est déjà arrondi. Mais, je ne donne ce dernier complément d'explication que sous toutes réserves, mes premières considérations me paraissant constituer déjà une explication suffisante, car enfin je ne pense pas que Freud prétende qu'il faille expliquer par la psychanalyse toutes les innombrables fautes de calcul des arithméticiens et des algébristes à leur début et même sur le retour et que tous les + mis pour des — dans la solution des équations algébriques soient chez les maîtres et chez les élèves autant de méfaits de l'inconscient ou de la libido.

#### IV

Pour le psychanalyste nos méprises n'ont pas davantage de secrets. Jadis, alors qu'il visitait plus souvent qu'aujourd'hui des malades à domicile, il arrivait souvent à Freud, une fois parvenu devant la porte à laquelle il devait frapper ou sonner, de tirer ses clefs de sa poche

comme s'il était chez lui, quitte à les y remettre ensuite avec un peu de confusion. En fait cette méprise était un hommage rendu à la maison où il entra. Elle voulait dire : ici je suis comme chez moi, car elle ne se produisait qu'à la porte des malades auxquels il s'était attaché. Bien entendu Freud n'a jamais sonné à sa propre porte (P, 194).

Nos maladresses également ont un sens et répondent à des intentions obscures. La fréquence avec laquelle les domestiques mettent à mal les objets fragiles tient à la sourde hostilité qu'ils éprouvent envers des œuvres d'art dont ils n'apprécient pas la valeur et dont l'entretien leur impose un surcroît de besogne. Quand il nous arrive à nous-mêmes de briser un objet auquel nous tenons, c'est souvent que nous cédon au besoin inconscient de faire une sorte de sacrifice, soit pour marquer au sort notre reconnaissance des faveurs qu'il vient de nous accorder, soit pour détourner de nous un malheur. Par exemple, il arriva à Freud de faire des reproches à un excellent camarade sans les justifier autrement que par les mobiles inconscients auquel cet ami lui avait paru quelquefois obéir. Ce dernier prit mal la chose et écrivit à Freud pour le prier de ne pas soumettre ses amis à la psychanalyse. Freud comprit qu'il avait eu tort et s'appliqua dans sa réponse à apaiser son ami. Pendant qu'il écrivait cette réponse, il eut un geste maladroit de la main droite et brisa une très belle figurine égyptienne, sa dernière

acquisition. Il se rendit compte aussitôt qu'il avait lui-même causé ce malheur pour en éviter un plus grand (P, 202). Ne suffit-il pas pourtant déjà d'être un maladroit sans passer par dessus le marché pour un superstitieux qui s'ignore ?

La libido joue aussi son rôle dans certaines de nos maladresses. Deux passants qui marchent en sens inverse, lorsqu'ils arrivent à la même hauteur, veulent s'éviter, mais en vain, car chacun d'eux s'obstine fâcheusement à s'écarter du même côté que l'autre, si bien qu'ils finissent par s'arrêter face à face. Sous le masque de la maladresse ce sont ici des intentions sexuelles qui se dissimulent : la manière dont les passants se barrent ainsi la route reproduit en effet un jeu cher à l'enfance où la morale est loin de trouver son compte (P, 211).

De même tomber, faire un faux pas, glisser ne sont pas toujours le résultat d'une défaillance accidentelle de notre motricité. Le double sens que présentent toutes ces expressions en dit long sur les causes inconscientes susceptibles de provoquer de tels troubles de l'équilibre. Il y a nombre d'hystéries traumatiques féminines qu'on attribue à la terreur occasionnée par une chute et dans lesquelles la chute initiale pourrait bien en réalité être déjà une manifestation de la névrose et trouverait alors sa cause dans les mêmes rêveries inconscientes que les autres symptômes. « Quand une jeune fille tombe, dit le proverbe, elle tombe sur le dos » (P, 209).

Souvent enfin nos distractions ne sont pas moins significatives. Un de ses confrères raconte au Dr Dattner la visite qu'il a faite à une très chère amie d'enfance. C'est la première fois qu'il allait la voir depuis qu'elle est mariée. Il s'étonne de ne pas être parvenu à faire une visite aussi courte qu'il l'avait projeté. Il a eu en outre chez les jeunes époux une distraction singulière. Le mari de son amie s'étant mis à chercher une boîte d'allumettes qui à son entrée était sûrement sur la table, le visiteur en vint à fouiller ses poches à son tour pour voir s'il ne s'était pas par mégarde emparé de la boîte, mais ses recherches furent vaines. Ce ne fut que longtemps après que le confrère du Dr Dattner retrouva effectivement dans sa poche la fameuse boîte où il constata, à son grand étonnement, qu'il n'y avait qu'une seule allumette. Par cet acte symptomatique le visiteur entendait affirmer ses droits de priorité et le fait qu'il ne restait qu'une seule allumette dans la boîte matérialisait sa volonté de ne pas accepter de partage. Telle fut du moins l'interprétation du Dr Dattner qui se trouva d'ailleurs bientôt confirmée. Le confrère du Dr Dattner eut en effet deux jours plus tard un rêve où son amie d'enfance tient la première place et dans lequel les boîtes interviennent manifestement comme symboles de la femme, ainsi qu'il est du reste classique selon la psychanalyse (P, 243, d'après Dattner).

Un vieux confrère de Freud, qui n'aime pas perdre



aux cartes, perd un soir une assez forte somme ; il paye ce qu'il doit sans manifester sa mauvaise humeur qu'il sait contenir. Après son départ on s'aperçoit qu'il a laissé à sa place à peu près tout ce qu'il porte sur lui : lunettes, étui à cigares, mouchoir. Traduisez : Vous êtes de beaux bandits ; vous m'avez dévalisé (P, 250, note).

Après de longues hésitations, un jeune indécis finit par promettre le mariage à la jeune fille qu'il aime et dont il est aimé depuis longtemps. Débordant de bonheur, il monte en tramway, après avoir accompagné sa fiancée jusque chez elle, et demande à la receveuse... deux tickets. Six mois plus tard environ il est marié, mais il n'a pas encore trouvé le bonheur dans son ménage, il se demande s'il a bien fait de prendre femme, il regrette les amis de naguère, il trouve beaucoup à redire à ses beaux-parents. Un soir il vient prendre sa femme dans sa belle-famille, il monte avec elle dans le tramway et se contente alors de demander à la receveuse un seul et unique ticket (P, 271).

## V

Il n'est aucune de nos idées, aucune de nos actions, si insignifiante, si fugitive, si inattendue, si indépendante qu'elle puisse paraître de nos pensées et de nos intentions

apparentes et avouées, qui ne se trouve le cas échéant susceptible d'une interprétation psychanalytique.

Quand un nombre, par exemple, nous vient à l'esprit, nous ne voulons en général y voir qu'un groupement arbitraire de chiffres. D'après Freud nous avons tort : tout nombre auquel nous croyons avoir pensé par hasard traduit en réalité à la conscience un jeu complexe de sentiments et de désirs inconscients qu'il est possible de déceler à condition de savoir s'y prendre.

Un soir, en lisant la Psychopathologie de la Vie Quotidienne, un correspondant du Dr Adler de Vienne, tenu par ce dernier pour un esprit tout à fait normal, est frappé par cette conception des conditions dans lesquelles des nombres nous viennent à l'esprit, il veut la vérifier sans retard, interrompt sa lecture et pense le nombre 1734. Tout de suite surgissent à sa conscience les idées suivantes :  $1734 : 17 = 102$  ;  $102 : 17 = 6$ . Il sépare le nombre en 17 et en 34. Il a 34 ans. Il considère qu'à 34 ans on cesse d'être jeune ; aussi s'est-il senti très malheureux le jour où il a atteint cet âge. La fin de sa dix-septième année a été pour lui le début d'une belle et intéressante période de sa vie (Adler a appris plus tard à Freud qu'en effet son correspondant s'était alors affilié à un groupement anarchiste). Il partage sa vie en tranches de 17 ans. Le nombre 102 lui fait penser que la pièce de Kotzebue : Misanthropie et Repentir est le numéro 102 de la Bibliothèque Univer-

selle de l'éditeur Reclam : le titre de cette pièce traduit tout à fait les présentes dispositions morales du chercheur. Le numéro 6 de la même bibliothèque (il en sait des quantités par cœur) est la « Faute » de Müllner. Or il est douloureusement convaincu que c'est sa faute si sa situation ne répond pas à ses capacités. Puis il lui vient à l'esprit que le numéro 34 de la bibliothèque Reclam contient une nouvelle du même Müllner intitulée le Calibre (*Der Kaliber.*) Kaliber peut se couper en deux parties : Ka et liber, et renferme les deux mots Ali et Kali. L'intéressé se rappelle alors avoir un jour cherché des rimes avec son fils Ali qui a six ans. Il lui avait dit de trouver une rime à Ali. L'enfant n'en trouva pas et demanda à son père de lui en indiquer une. Le père répondit : Ali se rince la bouche avec du permanganate (*hypermangansauren Kali*). Et tous deux de rire et Ali d'être très gentil (*lieb*). Ces derniers temps le père a eu le déplaisir de constater qu'Ali n'était pas gentil (*dass er ka (kein) lieber Ali sei*).

Puis le chercheur se demande quelle est l'œuvre qui porte le numéro 17 dans la Bibliothèque Universelle. Il ne peut le retrouver ; cependant il est sûr de l'avoir su ; il suppose donc que son oubli est ici volontaire. Il ne peut parvenir à réveiller ses souvenirs. Il veut poursuivre sa lecture, mais n'arrive pas à comprendre ce qu'il lit, obsédé qu'il est par le numéro 17. Il finit par se rappeler que ce doit être une pièce de Shakespeare.

Mais laquelle ? Héro et Léandre, pense-t-il. Manifestement sa volonté tente là un effort absurde pour lui faire perdre la voie. Il finit par se lever et par consulter le catalogue. C'est Macbeth qui porte le numéro 17. Le correspondant du Dr Adler constate avec stupéfaction qu'il ne sait presque rien de cette pièce, quoiqu'il l'ait étudiée tout autant que les autres drames de Shakespeare. Il ne lui revient pas d'autres souvenirs que : meurtrier, Lady Macbeth, sorcières, « le beau est laid » et la belle impression que lui a faite autrefois l'adaptation de Macbeth par Schiller. Il n'y a pas de doute, sa volonté était d'oublier cette pièce (Freud a eu, depuis, l'explication de cette volonté d'oubli : le groupement anarchiste dont notre héros faisait partie à 17 ans avait pour programme le régicide). Il lui vient en outre à l'esprit que 17 et 34 divisés par 17 donnent 1 et 2. Or les numéros 1 et 2 de la Bibliothèque Universelle contiennent le Faust de Goethe et l'expérimentateur trouvait autrefois qu'il y avait en lui beaucoup de Faust. Faute d'autres détails, il n'y a malheureusement pas moyen, constate Freud, de se faire une idée de ce que signifie toute cette série d'associations et le Docteur Adler se contente de dire que son correspondant n'est pas parvenu à faire la synthèse de ses analyses. Ces dernières même auraient à peine paru dignes d'être rapportées, si leur auteur, en poursuivant son récit, ne nous avait livré la clef du problème et permis de comprendre le nombre

1734 et toute la série des associations intervenues à ce propos. Le lendemain en effet il arriva un événement qui est tout à fait en faveur de Freud et de sa manière de voir. L'intéressé en se levant pendant la nuit avait réveillé sa femme qui lui demanda le matin quel besoin il avait donc eu de consulter le catalogue de la Bibliothèque Universelle. Le mari raconta l'histoire à sa femme. Elle trouva que ce n'était là que chinoiserles, sauf, — et ce détail est, paraît-il, très intéressant —, ce qui avait trait à Macbeth. Quant à elle, elle assurait bien n'avoir absolument aucune idée en tête quand elle pensait un nombre. « Essayons, dit le mari. — 117, répond la femme. — 17, réplique aussitôt le mari, se rapporte à ce que je viens de te raconter. En outre je t'ai dit hier : quand une femme a 82 ans et un homme 35, ce sont des époux terriblement mal assortis ». Voilà deux jours que le mari taquine sa femme en lui affirmant qu'elle est une bonne vieille maman de 82 ans :  $82 + 35 = 117$ .

Ainsi notre chercheur n'a pas pu parvenir à déterminer comment il avait pensé 1734, mais il a vu aussitôt pourquoi sa femme avait dit 117. En réalité la femme a très bien compris sous l'influence de quel complexe son mari avait pensé 1734 et, en choisissant pour sa part 117, elle a obéi à la même influence, car ce complexe était assurément commun au mari et à la femme, puisqu'il a pour objet la différence d'âge qui les sépare. Nous voyons maintenant ce que le nombre 1734 veut

dire. Ainsi qu'Adler l'indique, il répond à un désir refoulé dont l'expression développée serait la suivante : « A un homme de 34 ans comme moi, ne convient qu'une femme de 17 ans ». — Un an après la publication de cette observation par Adler, le mari était séparé de la femme et l'événement confirmait ainsi les sentiments révélés par la Psychanalyse (P, 293).

Reprenons un peu maintenant cette analyse et voyons les réflexions qu'elle suggère. D'abord l'auteur nous en est donné comme un esprit tout à fait normal, quoique sur ses dix-sept ans il ait fait partie d'un groupement anarchique ayant pour programme le régicide. Cette affirmation, je l'avoue, m'étonne. Il me faut avoir le courage de professer que les adolescents passionnés à l'essor de la libido par la bombe régénératrice m'ont toujours paru avoir un grain et, j'en ai peur, le conservent précieusement toute leur vie.

Mais l'essentiel n'est pas là. Le correspondant d'Adler peut être un peu toqué ; il a même le droit de l'être. Les toqués n'en ont pas moins un inconscient tout comme nous, capable par conséquent d'agir et de se manifester, peut-être mieux que le nôtre. Les difficultés réelles commencent avec l'interprétation proposée du nombre 1734 : « A un homme de 34 ans comme moi, ne convient qu'une femme de 17 ans ». Car cette interprétation présente le caractère bien singulier de ne faire aucun état des rencontres d'idées survenues dans l'esprit de l'in-

intéressé à l'occasion du nombre en litige. 34 est bien selon lui relatif à son âge, mais il estime qu'à 34 ans on n'est plus jeune et c'est plutôt, semble-t-il, à ses yeux le moment pour le diable de commencer à se faire ermite. Ce nombre 34 lui rappelle encore une scène familiale où son fils est au premier plan, où le père prend donc le pas sur l'époux et le sentiment paternel sur l'instinct sexuel. 17 évoque pour lui une période intéressante de la vie, mais qui, semble-t-il, l'a frappé plutôt par ses enthousiasmes politiques et sociaux que par ses paroxysmes passionnels. En revanche l'interprétation que nous discutons se fonde avant tout sur l'analyse faite par le correspondant d'Adler du nombre pensé par sa femme. Or dans cette analyse, d'une part, 17 nous est présenté comme la simple conséquence des confidences faites par le mari à la femme et comme se rattachant de préférence à l'évocation de Macbeth où la libido interconjugale joue un rôle bien spécial ; d'autre part, le mari s'y donne non plus 34, mais 35 ans, peut-être, il est vrai, parce que  $82 + 34$  feraient 116 et n'expliqueraient plus rien du tout. Il faudrait donc admettre qu'à cet âge de 35 ans où l'intéressé prétend encore à une activité conjugale juvénile, il a substitué dans son inconscient l'âge de 34 ans où il voit, nous dit-il, au contraire, la fin de la jeunesse et de ses joies.

Il est bien regrettable que Freud n'ait pas aperçu cette difficulté et ne se soit pas appliqué à la résoudre.

Puisque, selon lui, la conversation intervenue entre le mari et la femme nous permet de comprendre le nombre 1734 et toute la série d'associations qui en a été la suite, il eût été bon et généreux de nous révéler quel rapport existe entre le complexe : il faut des époux assortis pour être heureux en mariage, et l'ensemble des associations éveillées dans la conscience du correspondant d'Adler par le nombre 1734. Les idées relatives à 17 et à 34 qui sont nées dans son esprit avaient-elles en fait au sein de son inconscient déjà renforcé l'action du complexe, l'ont-elles aidé à s'exprimer sous la forme du nombre 1734, ou, au contraire, ont-elles été l'effet d'une résistance et étaient-elles destinées à masquer à la conscience le vrai motif qui a déterminé l'apparition du nombre? Freud est muet sur ce point pourtant essentiel.

Reste en tout cas un fait dont la portée n'échappera à personne. C'est ici l'analyse de l'inconscient de la femme qui explique l'œuvre de l'inconscient du mari. Freud ne nous dit point, malheureusement, s'il est possible d'ériger ce fait en règle de méthode, s'il est toujours permis, à défaut du mari, pour scruter l'inconscient de ce dernier, de faire la psychanalyse de la femme ou si le procédé n'est applicable qu'à Baucis, compagne inséparable de Philémon, mais non à Pénélope sur la fin des vingt années qu'elle vécut séparée d'Ulysse.

Freud, de même, nous rapporte les constatations faites par l'intéressé sans paraître se douter ou, du moins,



se soucier des multiples difficultés qu'elles soulèvent. Des idées en effet qui sont venues au correspondant d'Adler, certaines offrent cette particularité un peu troublante de pouvoir être aussi bien suscitées par tout nombre du type 1734, c'est-à-dire exprimable sous la forme  $100a + 2a$  ( $100 \times 17 + 2 \times 17 = 1734$ ). — De tels nombres (102, 204, 306, ... 1734, 1836, 1938, etc., où  $a$  est successivement égal à 1, 2, 3, ... 17, 18, 19, etc.) divisés par  $a$  ont toujours pour quotient 102 et, par conséquent, pourront toujours évoquer en l'esprit de tout familier de la Bibliothèque Universelle le numéro 102, Misanthropie et Repentir, et tous indifféremment pourront donc symboliser un état actuel de repentir et de misanthropie. De même tout nombre  $100a + 2a$  peut être séparé en ses deux groupes  $a$  et  $2a$  qui, divisés par  $a$ , donneront toujours 1 et 2, et pourront ainsi toujours ramener le même groupe de psychanalystes au Faust de Goethe et leur permettre en conséquence de se rattacher à lui comme il leur plaira.

Considérons maintenant trois faits notoirement indépendants les uns des autres. L'intéressé a 34 ans, il divise sa vie en tranches de dix-sept ans, sa dix-septième année compte dans sa vie comme particulièrement intéressante ; nous voilà donné le nombre 17. L'état mental du chercheur est fait de misanthropie et de repentir, la pièce de Kotzebue portant ce titre a le numéro 102 dans la Bibliothèque Reclam : nous voilà

donné le nombre 102. Le correspondant d'Adler s'accuse de ne pas avoir une situation répondant à ses capacités, la « Faute » de Müllner porte le numéro 6 dans la même Bibliothèque : nous voilà donné le nombre 6. Constatons maintenant que, si nous prenons trois nombres quelconques, il est tout à fait exceptionnel que la division de deux d'entre eux l'un par l'autre donne un quotient entier qui, par surcroît, soit précisément le troisième. Or l'inconscient du correspondant d'Adler a justement réalisé ce prodige : trois de ses états d'âme lui donnent les trois nombres 17, 102 et 6 (il serait, je pense, impertinent de supposer le contraire), et  $102 : 17$  font 6. Il eût suffi que la période de fanatisme anarchiste se fût produite à 16 ans, ou que la pièce de Kotzebue portât le numéro 101 ou, enfin, que celle de Müllner eût le numéro 7, pour que son analyse ne donnât plus à l'intéressé le même résultat et lui interdit de retrouver dans son inconscient soit les enthousiasmes de sa jeunesse, soit sa misanthropie, soit son sentiment de culpabilité, à moins d'admettre un déterminisme si vaste que de toute éternité cet ensemble numérique ait été prévu de manière à permettre à l'inconscient d'un individu donné de se manifester à jour dit comme nous avons vu.

Enfin l'auteur de l'analyse nous révèle en passant l'âge de son fils Ali. Freud ne nous dit point quel état nous devons faire de cette indication. Car cet enfant a 6 ans, et 6 est également le quotient de 102 par 17 et le

numéro de la pièce de Müllner dans la Bibliothèque Universelle. Si ce rapprochement et, par conséquent, cette indication ont quelque portée pour le psychanalyste, si vraiment l'âge du jeune Ali a la moindre importance dans l'histoire que nous venons d'emprunter à Freud, le problème de l'âge du capitaine, dont notre enfance s'est réjoui, parce qu'en arithmétique il n'a ni sens ni solution, aurait en revanche un sens et comporterait une solution au point de vue psychanalytique.

Je pense que nous en avons maintenant assez vu pour comprendre la sympathie avec laquelle Freud nous présente à la fin de la *Psychopathologie de la Vie Quotidienne* la psychologie des paranoïaques, c'est-à-dire des malades atteints de délire d'interprétation. La conscience du paranoïaque est plus riche, plus étendue, mieux informée que la nôtre, et il sait mieux que le normal pénétrer les intentions secrètes de ses propres actes. D'où ses interprétations délirantes : il attribue aux gestes, aux propos les plus insignifiants d'autrui les mobiles profonds et secrets dont il éprouve lui-même la présence et l'efficacité. Son erreur est d'imputer par là à tout le monde une conscience et une connaissance de soi qui sont son exclusif privilège. Mais il y a « quelque chose de vrai » dans son attitude : il a raison de croire que tous nos actes ont un sens, il a tort d'en conclure que tous nous savons le sens de toutes nos actions et que tous

nous les accomplissons consciemment (P, 307). Il semble que nous nous acheminions ainsi doucement vers une définition de la paranoïa, qui définirait en même temps la psychanalyse, et que le paranoïaque ne soit en somme qu'un psychanalyste qui a mal tourné.

## CONCLUSION

---

Pour nous aider à comprendre le présent rien ne vaut l'enseignement du passé.

On a déjà comparé Freud à Gall. Non sans raison. Tous deux d'abord nous sont venus de Vienne en Autriche : manifestation de la tendance impérieuse à la répétition dont il appartient aux psychanalystes de mesurer la portée. Mais tous deux surtout, avec un enthousiasme sans relâche, une conviction sans défaillance, une ardeur sans arrêt, une imagination sans frein, ont élaboré un vaste et ambitieux système que les contemporains ont exalté ou combattu à l'envi. Nous savons maintenant que la craniologie de Gall était un roman ridicule, nous sommes unanimes à reconnaître combien elle était également contraire à l'expérience et au sens commun. N'empêche que, durant de trop longues années, des disciples fanatisés, palpant des crânes, y ont, à des signes fictifs, reconnu la révélation de facultés imaginaires. Emporté par l'esprit de système, Gall a, sur nombre de sujets, sur la mimique en particulier, écha-

faudé de sentencieuses billesvesées que ses adversaires discutaient sans oser se contenter d'en rire : le comique cependant, nous nous en rendons compte sans pudeur aujourd'hui, en était, quoique scientifique, de nature à rendre jaloux Courteline.

On pourrait, aussi bien, comparer Freud à Broussais. Chez l'un et chez l'autre, même esprit de généralisation éperdue, même appareil scientifique donné pour déguisement aux pires ontologies : la libido du premier, cause unique de toutes les névroses, vaut la gastro-entérite, lésion essentielle de toutes les maladies, du second.

Gall et Broussais appartiennent à l'histoire des idées, non à l'histoire de la science, entre lesquelles il faut savoir distinguer quelquefois. Dans nos localisations nerveuses il n'est rien en réalité qui provienne de la phrénologie de Gall, sinon peut-être des erreurs. Notre savoir anatomo-clinique ne doit rien aux autopsies aveuglément systématiques de Broussais. Mais, bien en vue sur l'estrade, tous deux donnaient du cuivre et du tambour, ameutant les badauds, nourrissant les discussions académiques, égarant le fondateur du positivisme dans une anatomo-physiologie cérébrale de pacotille, cependant que, dans la coulisse, bons ouvriers amis du silence, les Magendie et les Laënnec fondaient durablement physiologie nerveuse et pathologie. De Broussais il ne reste rien. De Gall une métaphore : quand nous disons d'un enfant qu'il a la bosse des mathéma-

tiques, nous faisons de la phrénologie sans le savoir, sans plus penser ni à un organe cérébral, ni à une protubérance crânienne qui se trouverait lui répondre. Peut-être est-il permis de penser que nos petits-neveux de même parleront de complexus et de refoulements sans se référer davantage à une hypertrophique libido et à un utopique inconscient.

A ceux qui leur emboîtent le pas sans autre préparation et appliquent du jour au lendemain leur méthode à l'ethnographie ou à la critique d'art, les psychanalystes ne trouvent rien à redire. Mais à leurs adversaires ils objectent que, pour juger sainement de la doctrine psychanalytique, il faut par de longues et patientes recherches éprouver la réalité des découvertes de Freud et consacrer des années à la vérification de sa méthode avant d'être en droit de la critiquer. Feraient-ils donc, par hasard, grief à Magendie et à Laënnec, au génial Laënnec surtout dont la vie fut malheureusement si courte, de n'avoir pas perdu des années de leur précieuse existence à constater que les méthodes de Gall et de Broussais ne devaient et ne pouvaient mener à rien ?





## TABLE DES MATIÈRES

|                           |      |
|---------------------------|------|
| AVANT-PROPOS .....        | VII  |
| OBSERVATION GÉNÉRALE..... | XIII |

### PREMIÈRE PARTIE

#### La Doctrine de Freud

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I. — Les Actes Manqués .....                          | I   |
| II. — Les Rêves .....                                          | 14  |
| III. — Les Névroses .....                                      | 40  |
| IV. — La Libido et la Sexualité Infantile .....                | 47  |
| V. — La Genèse des Névroses .....                              | 65  |
| VI. — La Thérapeutique Psychanalytique .....                   | 82  |
| VII. — La Conception Psychanalytique de la Vie<br>Mentale..... | 95  |
| VIII. — Réflexions Critiques,.....                             | 127 |

### DEUXIÈME PARTIE

#### La Psychanalyse en Action

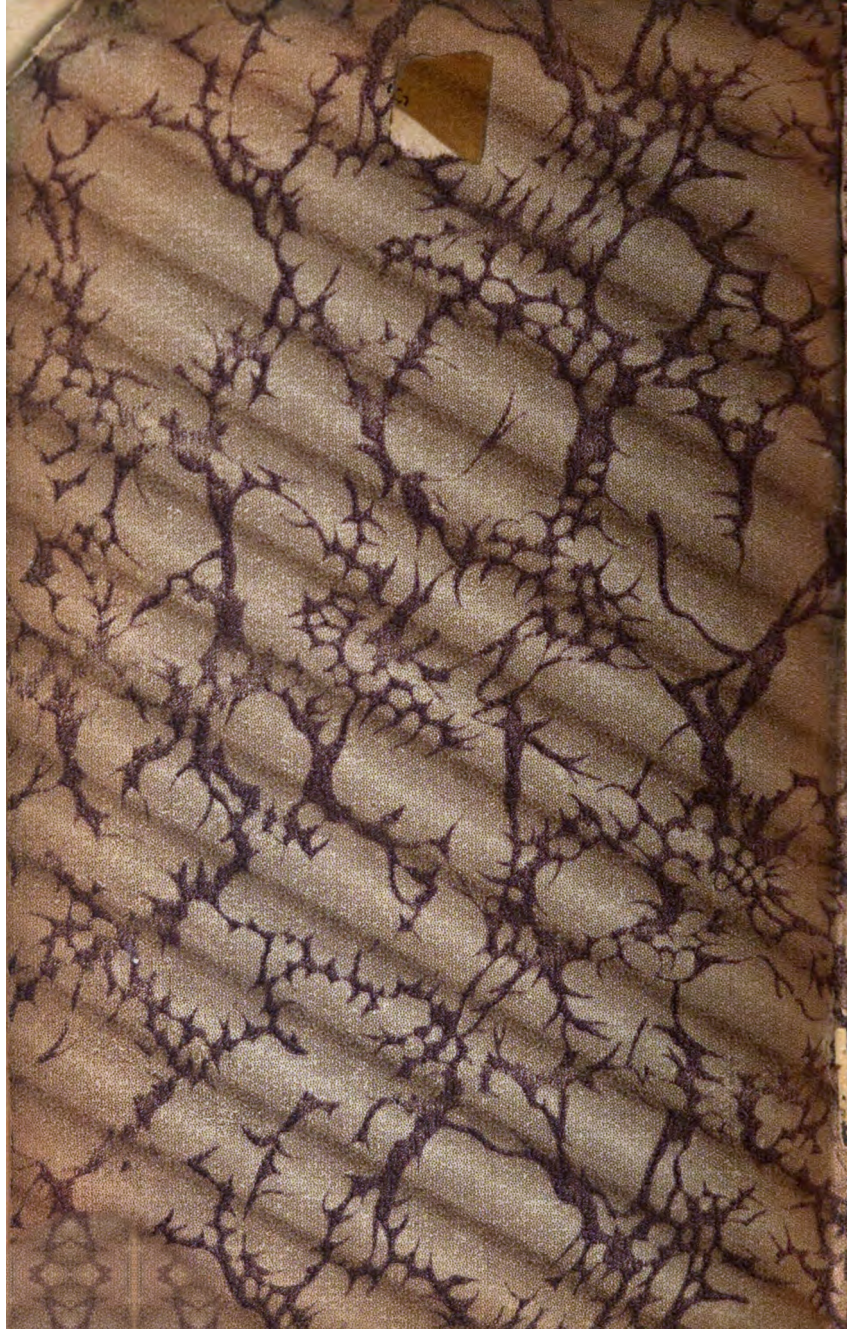
|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I. — L'Interprétation des Rêves ..... | 159 |
| II. — L'Interprétation des Actes Manqués ..... | 206 |
| CONCLUSION .....                               | 247 |

---

**Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.**

---







UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 05988 6005

Banner  
Earliest of a scale for

Blum

Blum  
Egyptian. Subm

